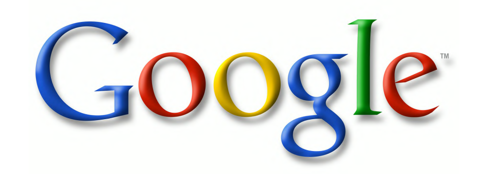
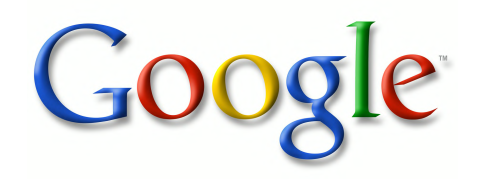
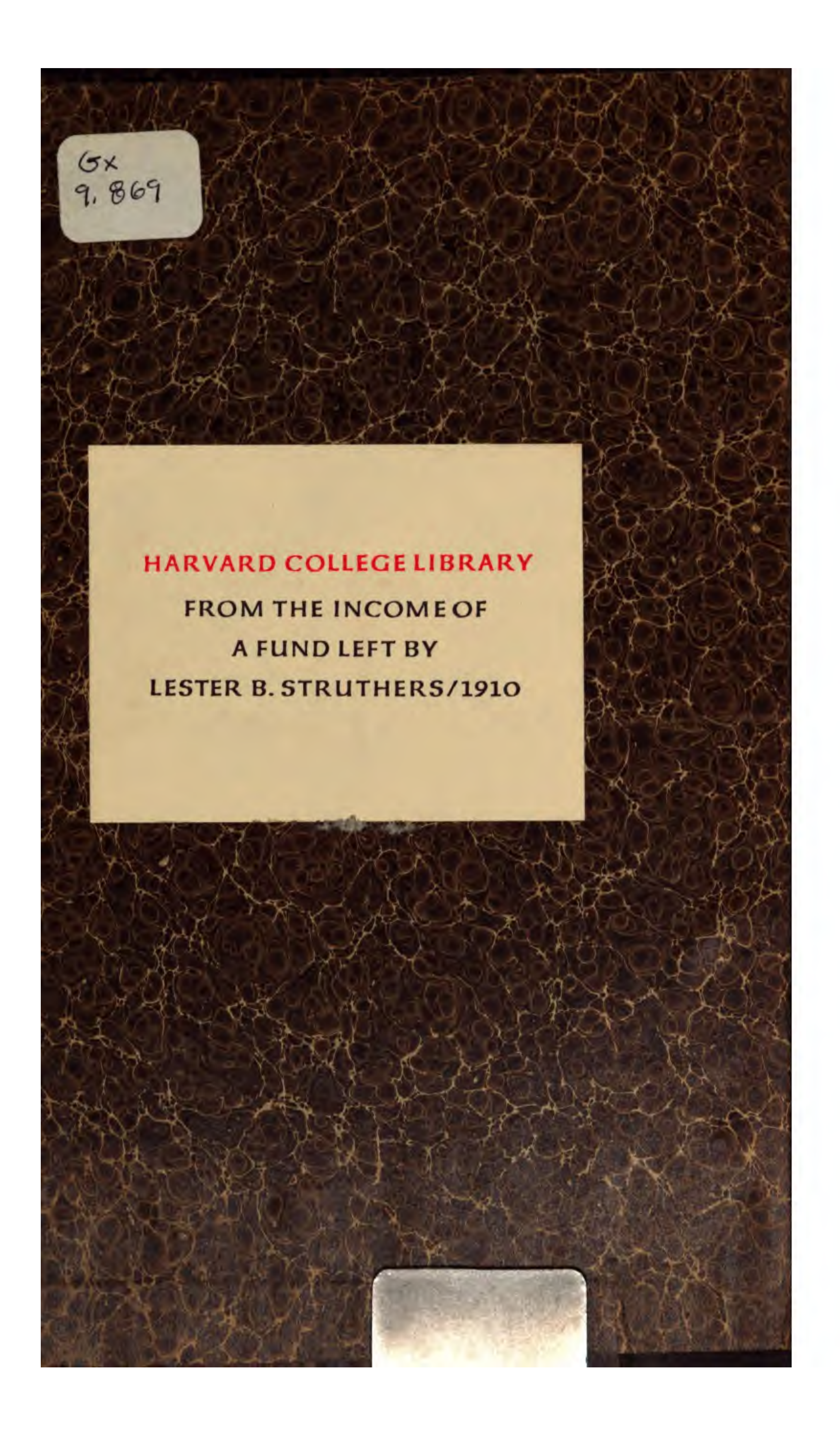







Gx
9.869
HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE INCOME OF
A FUND LEFT BY
LESTER B. STRUTHERS/1910





LA

CYROPÉDIE

LA CYROPÉDIE

ESSAI SUR LES

IDÉES MORALES ET POLITIQUES

DE

XÉNOPHON

PAR

M. HÉMARDINQUER

Ancien élève de l'École normale, licencié ès-lettres

PARIS

ERNEST THORIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉDICIS, 7

—

1872

Struthers

A MONSIEUR

E. VACHEROT

Membre de l'Institut

Représentant du Peuple à l'Assemblée nationale

Ancien Directeur des Études à l'Ecole normale

TÉMOIGNAGE DE RESPECTUEUSE AFFECTION

LA CYROPÉDIE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

1. La *Cyropédie* est un roman historique. — 2. Opposition de Xénophon à la démocratie. — 3. Sentiments politiques de Socrate. — 4. Idéal de Xénophon. — 5. Pourquoi il écrit une biographie et en prend le sujet hors de la Grèce. — 6. Xénophon comparé à Plutarque.

1. — Cicéron, dans une lettre qui lui fait beaucoup d'honneur, rappelle à son frère Quintus, proconsul en Asie, tous les devoirs d'un gouverneur de province. Quintus, animé de bonnes intentions, mais faible et par conséquent irritable, peu aimable et peu aimé, était lettré, poète encore plus médiocre que son frère et versé dans la littérature grecque. Cicéron lui remet sous les yeux l'exemple d'un Agésilas et d'un Cyrus dont l'humanité a égalé le courage : « Xénophon, » dit-il, « en écrivant sur Cyrus, ne s'est pas astreint à la fidélité de l'histoire; il a tracé le modèle d'un gouvernement juste; il a montré en philosophe l'union de la grandeur et de la bonté...

sans omettre aucun des devoirs d'un prince attentif et modéré (1). »

Cicéron considérait donc l'ouvrage de Xénophon comme un roman moral plutôt que comme une histoire. Ce jugement est celui de tous les critiques et des historiens accrédités. Il suffit de renvoyer à MM. Grote et Letronne (2). Sans doute, les faits principaux, les Perses longtemps soumis aux Mèdes et ressaisissant à leur tour l'empire, l'Assyrie subjuguée, la Lydie vaincue, la Grèce entamée, la captivité de Cyrus, la prise de Sardes et de Babylone sont les événements fournis par la réalité. Mais sur ce canevas l'imagination de Xénophon a brodé toutes sortes d'aventures et répandu les enseignements de la doctrine Socratique.

Il indique confusément les limites de l'empire des Perses; il ne décrit pas le pays qu'il avait cependant parcouru. Il laisse de côté tout ce qui aurait piqué si vivement la curiosité moderne, la religion des Perses et la division en castes. Il ne tient pas compte de la chronologie. Il attribue à Cyrus la conquête de l'Ethiopie et

(1) *Epist. ad Quint. frat.* I, 8, 19.

(2) GROTE, t. VI, p. 41, de la traduction française : « La *Cyropédie* de Xénophon est mémorable et intéressante considérée par rapport à l'esprit grec et comme nouvelle philosophique. Si elle a été si largement citée comme autorité en matière d'histoire, cela démontre seulement, entre beaucoup d'autres choses, combien les auteurs se sont facilement contentés quant aux conditions essentielles de l'évidence historique. » — LETRONNE, *Rollin*, *hist. anc.*, t. II, p. 98, note.

de l'Egypte [1]. Il ne donne pas de nom à ses batailles ni souvent aux rois qui y ont pris part [2].

Le fait principal lui-même, la longue éducation de Cyrus, qui a conspiré avec une heureuse nature pour lui donner tous les talents d'un capitaine et d'un roi, est plus que douteux : « Je conjecture, » dit très-bien Platon [3], « que Cyrus était bon général et qu'il aimait sa patrie, mais qu'il n'avait point reçu une excellente éducation et ne s'est point appliqué au gouvernement de sa maison. » Platon, peut-être, a voulu se donner le plaisir peu philosophique de trouver en faute son ancien condisciple; mais Xénophon lui-même ne semble pas avoir été dupe de son propre récit. Il a soin de nous dire en commençant qu'il a raconté tout ce qu'il avait appris de Cyrus et tout ce qu'il croyait savoir [4].

La légende peut se combiner avec l'histoire de bien des manières différentes. Le plus souvent elle y mêle des merveilles invraisemblables. C'est le roman poétique. « On pardonne à l'antiquité, » dit Tite-Live, « de mêler les choses divines aux choses humaines pour rendre l'origine des villes plus auguste [5] »; mais quelquefois aussi l'imagination altère et diminue la réalité pour la rendre plus

(1) C. I, 1, 4; VIII, 6, 20.

(2) C. III, 3, 60; VII, 1, 1. — C. III, 1, 1; IV, 6, 4.

(3) *Leg.* III, 694.

(4) C. I, 1, 6.

(5) T.-L. I, 1.

correcte, plus vraisemblable, plus morale. C'est le roman philosophique (1). Cyrus, dans Xénophon, ne se révolte pas contre Astyage, ce qui ne serait pas d'un bon fils; ni contre les Mèdes, car il faut apprendre à obéir avant de commander. Il ne force point les habitants de Phocée à s'expatrier : il n'est pas d'un bon roi de dépeupler son empire. Ni merveilleux, ni vices. Le récit d'Hérodote a été revu et corrigé par Thucydide et Socrate.

Il est aisé de voir que les aventures de Tigrane, de Gabryas, de Gadatas, que les malheurs d'Abradate et de Panthée ne sont mêlés à l'action principale que pour amuser ou toucher le lecteur, comme tant de réflexions, de discours, de dissertations ne se proposent que de l'instruire. Xénophon, en se reportant toujours aux institutions de Sparte, en répétant de longs morceaux déjà insérés dans d'autres ouvrages, en se livrant sans réserve à son goût pour les conversations, les anecdotes, les récits de chasse, les plaisanteries même, en transportant au milieu de la Perse la Grèce tout entière, avec ses mœurs, sa sagesse et sa bonne humeur, ne pouvait guère espérer faire illusion, et peut-être n'y tenait-il guère.

Il déclare dès les premières lignes (2) qu'il est frappé de l'instabilité de tous les gouvernements et de la rapidité

(1) « Xénophon a choisi la vie de Cyrus comme sujet d'un roman moral, qui pendant longtemps fut cité comme histoire authentique, et qui, même aujourd'hui, sert d'autorité expresse ou implicite, pour des conclusions contestables et même inexactes. » GROTE, t. VI, p. 41.

(2) C. I, 1, 1.

de leur chute, et qu'il veut présenter le modèle des vertus nécessaires pour diriger les hommes et assurer leur bonheur en même temps que celui du souverain. C'est là son but principal. Mais d'autres motifs l'engageaient encore à écrire son ouvrage auquel il a longtemps travaillé : c'était un acte d'opposition contre la démocratie athénienne; c'était un cadre commode pour y faire entrer et y développer à son aise tant d'idées et de connaissances qu'il avait amassées pendant sa vie de philosophe, de soldat, d'agriculteur, d'administrateur, de politique.

Tout pratique qu'il était ou croyait être, il avait, comme tous les Athéniens, pour la nouveauté, l'idéal, le chimérique, un goût que ne pouvaient pas toujours satisfaire ni les événements ni les hommes qu'il voyait autour de lui. C'était une conception originale de montrer aux regards non plus, comme dans l'histoire, une masse populaire et confuse, mais comme dans la tragédie, un seul héros autour duquel viennent se grouper les personnages secondaires. Enfin il voulait essayer, sans y avoir tout à fait réussi, de sortir de cette Grèce si petite et d'ouvrir aux imaginations l'Orient. Tout cela faisait une combinaison singulière de vrai et de faux, de sérieux et de plaisant, de philosophique et de romanesque, qui devait plaire à un esprit plus souple, plus varié et plus habile que grand.

2. — Xénophon a raison de louer la stabilité du gouvernement de Sparte [1]. Que les rois aient souvent

[1] *Agésilas*, I, 4.

essayé d'étendre leur pouvoir, que des particuliers riches ou puissants aient essayé de se soustraire au joug de la loi, qu'enfin les Hilotes aient toujours été prêts à se révolter, ou au moins à se réjouir des revers et de l'abaissement de leurs maîtres, cela se voit quelquefois ou se devine à travers le mystère dont Sparte entourait sa politique et son histoire intérieure. Mais à Athènes tout se passait au grand jour. Les mécontents ont la parole aussi bien que les flatteurs du peuple. Ce qui fait quelquefois illusion et nous porte à croire l'opposition au gouvernement démocratique plus grande qu'elle n'a été véritablement.

La liberté est un instrument plus délicat et plus difficile à manier que la discipline militaire. Le peuple, les matelots, les marchands, les ouvriers obéissaient assez facilement [1] à la loi, qui les protégeait et leur permettait d'acquérir de l'aisance. Mais les chevaliers, les nobles, les riches, excités par l'exemple des cités voisines, se plaignaient de n'être rien et voulaient être tout. Les essais malheureux qu'ils avaient tentés lors de la révolution des Quatre Cents et de la tyrannie des Trente les avaient humiliés; ne pouvant arriver à diriger l'Etat comme ils l'entendaient, ils se vengeaient par en médire.

Il faut avouer aussi qu'il est difficile de gouverner les beaux esprits et même les bons esprits. Ils sont plus frappés et plus choqués de tous les défauts et des contra-

(1) *Mém.* III, 5, 19.

dictions qui se rencontrent nécessairement dans les choses humaines.

Rien ne répond assez à l'idéal qu'ils se sont fait à eux-mêmes dans leur propre cœur. Ils ne savent pas toujours assez de gré de la portion de justice, de sécurité, de gloire dont ils jouissent comme les plus petits, considérant ces avantages comme chose due et naturelle ; ils voient trop tout ce qui manque ; ils comparent le présent au passé qu'ils embellissent ou à l'avenir qui est toujours gai comme l'espérance ; ils critiquent plus facilement et avec plus de justesse, et leurs lumières ne leur servent souvent qu'à éclairer mieux la malignité naturelle à tous les hommes.

Combien de grands hommes à Athènes sentaient avec amertume que, dans un Etat ouvert à tous les talents et où les médiocrités mêmes se faisaient jour, ils n'avaient pas rempli leur destinée ou par la faute des circonstances, ou par l'injustice de leurs concitoyens, ou par un manque d'audace et de qualités vulgaires qui séduisent la multitude !

Thucydide a vécu vingt ans en exil. Il a vu passer sans y prendre part tant d'événements dont il a si bien compris l'importance ; spectateur ému et impartial, il n'a pu être acteur ; il a établi pour tous les hommes d'Etat de l'avenir une véritable école de politique, et en examinant avec une si haute raison les faits, les causes, leurs conséquences, il n'a pas plus influé sur eux qu'un Polybe dans la Grèce asservie aux Romains.

Platon crut un instant qu'il allait être le Lycurgue de la Sicile : au moins, aurait-il voulu jouir du succès de Dion son disciple et voir les peuples heureux sous un roi philosophe. Trompé par l'événement, il ne voulut point ou n'osa produire à la tribune son éloquence admirable mais peut-être trop littéraire, et conseillant au sage de s'abstenir des affaires ou de n'y prendre part que dans un Etat parfait (1), il en traça lui-même le plan dans son immortelle *République*, si belle à la fois et si chimérique, où éclate à chaque pas son amour du juste et du divin, et aussi son ignorance de la réalité et des vraies conditions de la société humaine.

Si jamais une époque a été contente d'elle-même, de son gouvernement, de son roi et pour des raisons assez spécieuses, ç'a été le XVII[e] siècle. Lorsque pourtant Fénelon en blâme tout, et le luxe et le goût pour la guerre et les beaux-arts et le bel esprit, il est difficile de ne pas penser qu'il aurait été moins sévère, si, nouveau Richelieu d'un autre Louis XIII, il avait montré, comme il en eut un instant l'espérance, toutes les qualités peut-être inattendues de son esprit à la fois si doux, si séduisant et si dominateur.

Seul peut-être Cicéron, en construisant, par amour pour le grec, sa République idéale, y a laissé subsister toutes les institutions de Rome, et il choisit justement le moment où elles doivent s'écrouler et disparaître sans retour.

(1) PLATO, *Rep.* V, 473. — IX fin.

Tous ces grands esprits délicats, difficiles, quelquefois chagrins, mal vus des puissants, peuple ou souverain, rendent à l'esprit humain le service inappréciable de le laisser moins content de lui-même, de lui montrer tout ce qu'il peut faire et le peu qu'il fait; bien des rêveries finissent par devenir des réalités, des banalités même.

Nous voyons bien les raisons fort légitimes qu'avait Athènes de se plaindre de Xénophon. Nous voudrions bien savoir aussi en quoi Xénophon avait personnellement à se plaindre d'Athènes. Quoiqu'il ait souvent parlé de lui sans vanité, mais non sans complaisance, il nous laisse souvent ignorer précisément ce qu'il aurait été le plus curieux de connaître, comme fait Commines, lorsqu'il abandonne Charles-le-Téméraire pour Louis XI. Il nous dit seulement que son ancien hôte Proxène lui écrivit (1) pour l'engager à faire partie de l'expédition de Cyrus et lui promit l'amitié du prince, « qui pourrait faire pour lui plus que sa patrie. » La mort de Socrate n'était pas faite pour le réconcilier avec Athènes.

Isocrate remarque avec raison, qu'en reprochant à des citoyens illustres et capables de rendre des services à l'Etat, l'amour de l'oligarchie et le Laconisme, on les a poussés à devenir tels qu'on leur reprochait d'être (2). Toujours est-il que Xénophon quitta avec des sentiments de haine, pour un long exil, cette ville à côté de laquelle,

(1) *An.* III, 1, 4.

(2) Is. *de Permut.* 318.

comme dit le même Isocrate (1), « les autres ne sont que des villages : admirable par sa grandeur, sa commodité et surtout les mœurs de ses habitants doux et sociables, avec lesquels on voudrait passer sa vie. »

Xénophon est sec dans les *Helléniques* sur la ruine d'Athènes et presque joyeux (2). « Assiégés par terre et par mer, les Athéniens étaient réduits à la dernière extrémité, sans vaisseaux, sans alliés, sans vivres. Il ne leur restait plus qu'un moyen de salut, c'était de subir le même traitement qu'ils avaient infligé aux habitants des petites villes, non pour se venger d'une injure, mais par violence et par injustice. » Le moment était bien choisi pour rappeler l'abus qu'Athènes avait pu faire de sa puissance ! C'est ainsi que Tite-Live (3), tout Pompéien qu'Auguste l'appelait, pense que Cicéron « n'a pas dû trouver sa mort trop indigne, puisqu'il succombait sous la victoire d'un ennemi qu'il aurait traité lui-même avec autant de cruauté, si la fortune l'avait favorisé. »

Les institutions et les mœurs de Sparte si éloignées de nos idées nous étonnent encore dans l'histoire ; mais beaucoup de contemporains trouvaient tout aussi étrange et monstrueuse la démocratie d'Athènes (4). Le peuple tout entier faisant ses affaires lui-même, délibérant,

(1) Is. *de Permut.* 298.

(2) *Hellén.* II, 2, 10.

(3) T.-L. apud Senecam *Suas.*, VII.

(4) *De repub. Atheniens.*

votant dans les assemblées, nommant aux magistratures, réservant celles qui demandaient de la représentation et des dépenses ou quelque longue étude aux plus riches, tirant les autres au sort, siégeant dans les tribunaux, jugeant avec bonté en général, en se donnant des airs de protecteur, les grands et les petits, les citoyens et les alliés; les favoris du peuple joués sur la scène; les étrangers domiciliés ou appelés dans Athènes par les besoins de la marine ou du commerce, traités à peu près comme les Athéniens eux-mêmes; les esclaves vêtus comme tout le monde, riches et quelquefois considérés; au milieu de ce gouvernement de marins, de marchands, d'ouvriers, ardents au gain, au travail, aux aventures, à la politique, des fêtes plus nombreuses que dans tout le reste de la Grèce, où l'esprit avait plus de part que le corps, où les riches, les poètes, les artistes dépensaient leur fortune, leur éloquence et leur talent, pour donner au peuple une idée plus haute de lui-même : tout cela faisait un spectacle singulier, unique dans l'histoire, paradoxal aux yeux de toute la Grèce, qui venait s'en réjouir et le critiquer, scandaleux à ceux de Xénophon.

Ce n'est pas qu'on puisse facilement lui attribuer le traité sur la république d'Athènes, véritable pamphlet, singulièrement spirituel et énergique, mais dont le ton violent et le style épigrammatique ne s'accordent pas avec le calme habituel de la pensée et de la langue de Xénophon. L'auteur s'attaque avec vivacité au principe même de la démocratie, ce que Xénophon ne fait jamais

ouvertement, et il ne va pourtant pas si loin que lui, puisqu'il s'arrête à l'oligarchie sans oser pousser jusqu'à la royauté. On dirait que l'ouvrage a été composé pour préparer une révolution semblable à celle qu'accomplirent les Trente et qui est si énergiquement flétrie dans les *Helléniques* (1). On ne retrouve pas non plus les idées favorites de Xénophon et qu'il a développées partout sur la gymnastique, la discipline, l'obéissance, la capacité et la vraie vertu. Il y a en outre bien des difficultés historiques qui ne permettent pas de laisser ce livre à Xénophon et qui sont relevées avec soin dans une dissertation élégante de M. C. MOREL à laquelle nous renvoyons (2). Mais, quel que soit l'auteur du traité, il fait assez voir avec quelle passion le gouvernement démocratique était détesté de quelques-uns et aimé de l'ensemble de la nation.

D'autres raisons avaient contribué à jeter Xénophon dans une opposition qui dura presque toute sa vie. L'influence d'Athènes avait diminué et presque disparu au dehors. Elle s'était épuisée à lutter contre Sparte et avait vu avec une jalousie impuissante s'élever la puissance éphémère de Thèbes. Les grandes occasions de s'illustrer et de faire fortune devenaient rares. Xénophon, quoi qu'il en dise, n'a jamais su distinguer entre la bonne

(1) *Hell.* II, 3, 51.

(2) C. MOREL, *De libello qui dicitur Xenophontis de Repub. Ath.*, Bonnæ, 1858.

fortune et la bonne conduite, et l'une était pour lui la preuve de l'autre. Il abandonne Athènes avec la même facilité qu'Abradate, les Saces ou les Hyrcaniens quittent le parti de l'Assyrien vaincu pour se ranger du côté de Cyrus évidemment protégé par les dieux. Sa vie passée au dehors dans le commandement, à la cour des rois barbares ou dans la société d'Agésilas, son admiration pour la Perse et Lacédémone l'auraient rendu presque étranger dans sa patrie s'il avait pu y revenir.

Il voyait trop bien l'humiliation d'Athènes dans ses affaires extérieures, et ne voulait pas voir la gloire qui la consolait au dedans. Athènes devenait la capitale intellectuelle de la Grèce. Les sophistes y accouraient; Isocrate ouvrait son école; Platon enseignait. Les philosophes et les orateurs entretenaient les sentiments virils qui ne pouvaient relever la puissance d'Athènes, mais qui lui préparaient au moins la chute de Chéronée. Que devenaient cependant au milieu de tout ce mouvement d'esprit la gymnastique, la chasse, l'équitation, tous les exercices violents dont Xénophon a vanté les mérites avec tant de verve et de conviction?

On ne trouvait pas non plus dans Athènes le bel ordre, auquel la discipline des camps l'avait accoutumé. Il avait beau adoucir l'idée du pouvoir en l'entourant du cortége de toutes les vertus, celle de l'obéissance en montrant qu'elle n'est qu'un hommage rendu par l'intérêt de tous à la capacité d'un seul, les Athéniens étaient trop mobiles, trop turbulents, trop soupçonneux, trop fiers,

pour se soumettre aisément, excepté dans les gymnases et les chœurs [1]. Ce qui choquait Xénophon, c'était moins encore les désordres que l'allure vive, dégagée et quelquefois capricieuse de la liberté.

On ne cédait pas toujours même à l'âge, même au mérite reconnu. Le peuple, comme tout souverain, avait ses favoris, qui n'étaient pas toujours les plus dignes ni les plus capables [2]. Où pourtant a-t-on vu s'élever un nombre plus considérable de grands hommes et de grands esprits, que dans la ville d'Athènes et au siècle même de Xénophon? Sans doute, beaucoup de causes ont contribué à faire pousser cette riche moisson. Mais il faut bien accorder que le milieu dans lequel elle a crû était favorable à son développement. La liberté nourrissait l'originalité propre à chaque esprit, à ses ennemis, à Xénophon lui-même.

La plaie de nos Etats modernes, c'est la prépotence de plus en plus envahissante de la richesse. La supériorité de la noblesse peut se supporter, parce qu'elle rappelle d'anciens services; celle du talent, parce qu'elle en rend tous les jours de nouveaux et qu'elle a pour origine la faveur divine et l'étude. Mais la supériorité de la fortune est d'autant plus suspecte, qu'elle ne suppose point le mérite et qu'elle tient souvent du hasard. Xénophon ne tarit pas en plaintes sur le sort des citoyens les plus riches

(1) *M.* III, 5, 18.

(2) *M.* III, 4, 1. — I, 2, 9. — III, 9, 10.

d'Athènes [1], payant plus d'impôts, accablés de charges onéreuses, entourés de Sycophantes, obligés de se faire des amis et non des clients, raillés par Socrate quand ils étaient ignorants et ne prenant dans la république la place à laquelle ils aspiraient comme partout ailleurs, qu'à force d'étude, de services et de modération. La richesse des particuliers était donc dans Athènes une véritable fonction publique, la plus recherchée de toutes malgré ses amertumes; mais ce n'était pas la magnificence sans limites et sans soucis de la Perse.

Au milieu de toutes ces critiques, Xénophon n'a pas vu les vrais défauts de la constitution d'Athènes, ceux que Démosthènes a montrés au grand jour et trop tard : la liberté et la publicité des débats politiques, l'absence de suite, de vues constantes, de prévoyance, causes irrémédiables d'infériorité, quand on eut affaire à un roi absolu et profond comme Philippe.

3. — Il semble que les accusateurs de Socrate n'aient pas manqué de clairvoyance dans leur haine, quand ils lui faisaient un crime de diminuer dans l'esprit de ses élèves l'idée de la religion et de la patrie. Si un grand homme, qui a laissé des traces si profondes dans l'histoire de la civilisation, a dédaigné les fables du paganisme antique, pour concevoir ou au moins pour deviner l'unité divine, s'il est sorti du cadre étroit et exclusif où se renfermaient les droits du citoyen, pour s'attacher à ceux de

[1] *Conv.* IV, 29. — *Ec.* II, 16. — C. VIII, 3, 41.

l'humanité, que Rome n'a compris que bien tard et qui deviennent de plus en plus la loi des modernes, rien ne peut lui faire à nos yeux un plus grand honneur. Mais ces résultats si considérables étaient éloignés, et ses opinions étaient présentes et publiques. C'était de bien terribles disciples que les Alcibiade, les Critias et les Théramène, et même les Platon et les Xénophon.

Ses mœurs étaient démocratiques, ses sentiments ne l'étaient guère. Pauvre et fier de sa pauvreté, d'autant plus libre qu'il n'avait rien à perdre et qu'il ne voulait rien gagner, il refusait les présents du roi Archélaüs (1), passait sa vie au milieu des artistes et des ouvriers dont l'ignorance l'instruisait lui-même, plus mal vêtu, plus robuste, plus sobre, plus content de son sort qu'aucun d'eux. C'est ainsi que plus tard Phocion, qui paya si souvent la peine de sa mauvaise mine et de son extérieur populaire, était plus Macédonien que Démosthènes aussi soigneux de sa personne et de sa toilette que de son éloquence.

Socrate croyait à la décadence d'Athènes (2) et en trouvait les causes dans l'incapacité des généraux et la légèreté des hommes d'Etat, qui voulaient, comme les gentilshommes de l'ancien régime, tout savoir sans avoir besoin de rien apprendre; dans le mépris où on laissait tomber les mœurs antiques, dans les jalousies et les

(1) ARIST. *Rhét.* II, 24.

(2) *M.* III, 5, 6, 7.

divisions toujours renaissantes parmi les beaux esprits, enfin dans la composition même de l'assemblée tumultueuse, railleuse, sans souci de l'intérêt public et abandonnant au sort le choix de ses maîtres d'un jour.

Son ami Charmide ne se connaissait pas assez lui-même. Capable dans le conseil, habile à soutenir son opinion, considéré et consulté des politiques, il n'osait pas plus qu'Isocrate aborder la tribune. « Comment », dit Socrate, « ce n'est point devant les plus sensés et les plus puissants que tu crains de parler, mais aux plus ignorants et aux plus faibles! Ce sont les foulons, les cordonniers, les charpentiers, les forgerons, les jardiniers, les marins, les marchands qui font leurs affaires sur la place et ne songent qu'à acheter bon marché, pour revendre plus cher, ce sont tous ces gens-là dont se compose l'assemblée qui te font peur? » (1).

Ce dédain de la foule si spirituellement exprimé est une maladie philosophique et religieuse. Le stoïcien distingue le sage des insensés, c'est-à-dire de tout le monde. L'homme pieux ne veut pas être confondu avec le siècle. Rien ne montre mieux la faiblesse de l'homme que sa sagesse même, puisqu'elle a pour but de tout réunir et qu'elle commence par tout diviser.

Les idées de Socrate sur le droit du plus capable et le devoir de l'ignorant, dont l'un commande et l'autre obéit, sont les mêmes que celles qu'a si souvent et si longuement

(1) *M.* III, 7, 6.— Aristote est d'un avis contraire. *Pol.* III, VI, 7.

développées Xénophon. Lorsqu'on pressait plus vivement Socrate, il se rapprochait encore plus de la *Cyropédie* : il n'était pas loin de la maxime qui a si longtemps gouverné le monde moderne, que le roi étant le principal et le plus grand citoyen de l'Etat, il a tout à gagner à le bien administrer [1] et tout à craindre en ne faisant pas ou en ne laissant pas faire le bien.

Au fond, c'est le propre de toute révolution philosophique ou religieuse de rendre plus indifférent aux formes politiques de l'Etat.

La souveraineté était au dehors, Socrate la replaça au dedans de l'homme. Elle appartenait à la majorité, il la rendit à la conscience individuelle. Il mit la loi naturelle au-dessus de la loi écrite, la justice au-dessus du tribunal.

Après s'être examiné, interrogé soi-même, s'être convaincu de sa faiblesse, de son ignorance, de son désir et de son impuissance de connaître et d'embrasser la vérité, le vrai disciple de la philosophie pouvait-il trouver toute sagesse et toute équité dans des institutions semblables aux hommes qui les avaient conçues, et portant partout la marque de l'ouvrier? Dans les temps antiques, la religion et la cité, les dieux et la loi se confondaient. A Sparte, à Athènes même, la constitution de l'Etat était aimée, adorée, comme une véritable révélation. L'esprit d'examen produisit les mêmes fruits en politique qu'en religion,

(1) *M.* III, 9, 12. — C. VIII, 1, 5.

et détacha les hommes de tout ce qui était croyance, tradition ou conventions, pour se lancer à la recherche aventureuse, mais excitante et non sans fruit, de tout ce qui paraissait juste et vrai.

4. — Les mêmes intérêts, les opinions et les préjugés, qui éloignaient Xénophon d'Athènes, le rapprochaient de Sparte. Là il trouvait le respect pour la vieillesse, l'obéissance passive, la vie réglée, l'éducation commençant avant la naissance et continuée jusqu'à la fin de la vie, la discipline austère. Les autres Grecs s'improvisent soldats, les Spartiates seuls sont artistes en guerre [1]. Campé au milieu des Hilotes, qu'il pillait et tuait même pour se faire la main, le Spartiate était toujours sous les armes, dans l'attitude du soldat qui passe une revue. Tel Tyrtée nous le montre sur le champ de bataille, tel Xénophon nous le fait voir en pleine paix. « Il ne parle pas plus que s'il était de pierre, ne tourne pas plus les yeux que s'il était d'airain, plus modeste qu'une vierge dans son appartement » [2]. Quel contraste avec la turbulence athénienne ! La gloire de Sparte est d'avoir montré jusqu'où pouvait aller le mépris de ce que tous les hommes craignent ou recherchent, le plaisir, la science, la douleur, la mort. On a vanté ces vertus hautaines avec d'autant plus de complaisance qu'on se souciait moins de les imiter.

(1) *R. L.* XIII, 5.

(2) *R. L.* III, 5.

Mais Xénophon ne se dissimulait guère que déjà de son temps, elles étaient passées à l'état de légende. L'orgueil et l'injustice avaient toujours régné à Sparte [1]. La soif des richesses sans le travail qui les ennoblit pénétrait de tous les côtés. Les *Helléniques* sont l'histoire de la grandeur et de la décadence de Sparte. Malgré toute sa partialité, Xénophon lui-même laisse assez voir que l'une était due au hasard et n'a pas porté de fruit, que l'autre a été méritée et sans retour. On dirait même qu'il abandonne Sparte avec la fortune ; comme tant d'autres historiens, il approuve tout du succès et commence à blâmer quand arrivent les revers.

Restait le grand général, l'ami et le protecteur de Xénophon, Agésilas, personnellement incorruptible et laissant ses officiers s'enrichir, dur pour lui-même, aimable et facile aux siens, humain même envers les vaincus, jeune dans sa vieillesse, indomptable dans l'adversité, et dont il nous a tracé un portrait plus durable, sinon plus fidèle que ne l'ont fait la peinture ou la statuaire [2]. Mais enfin Agésilas n'avait abouti à rien. Sa tentative en Asie avait été trop tôt interrompue; il avait trouvé Sparte toute-puissante et la laissait abattue pour toujours ; lui-même terminait sa vie dans une expédition sans portée, sans gloire et sans justice.

Xénophon ne trouvait plus donc où placer son admi-

(1) Arist., *Pol.* II, 6, 9.

(2) Cic., *Ad f.* V, 12.

ration. Un instant, il avait pu croire à la fortune de Cyrus-le-Jeune, généreux, fidèle à sa parole, impitoyable dans sa justice, capable de se faire aimer et craindre, et montrant dans une entreprise peu justifiable des qualités qui n'étaient pas celles d'un barbare. Mais il disparut bien vite dans sa victoire, peut-être même heureusement pour la Grèce.

On est étonné que Xénophon ait été assez possédé de l'esprit de parti pour fermer les yeux sur la grandeur d'Epaminondas, simple comme un Spartiate, lettré comme un Athénien, et mourant assez tôt pour ne pas avoir commis une faute. Tout au plus rendit-il en passant un hommage forcé à son génie militaire.

Ne rencontrant pas près de lui le héros qu'il cherchait, il prit donc le parti de le choisir dans l'histoire, de lui donner toutes les vertus et tous les succès, la magnificence de Cyrus-le-Jeune, l'habileté d'Agésilas, la solidité de Sparte, la bonne humeur d'Athènes, par-dessus tout, la faveur méritée et constante des dieux. Il ne fallait pas pour cette création un effort trop puissant d'imagination. Il y avait du reste bien du chimérique dans l'esprit de Xénophon. Il n'était pas pour rien élève de Socrate et condisciple de Platon. Il s'était jeté un peu légèrement dans la grande aventure des Dix-Mille (1). C'est un songe qui l'avait tout d'un coup inspiré et lui avait donné la pensée et l'espoir du salut pour lui et les

(1) *An.* III, 1, 4.

siens (1). Peut-être avait-il voulu se faire une sorte de royauté à Sinope ou à Calpé (2). En écrivant les *Helléniques,* il lui était arrivé de ne pas voir les faits et les personnages qui ne lui plaisaient pas, et il avait vu dans ceux qui lui plaisaient, bien des mérites qui n'y étaient que pour lui. Il proposait des innovations dans l'art militaire, le gouvernement, les finances. Il était déjà moderne par bien des côtés.

En outre, il pouvait lâcher la bride à son goût pour les narrations, les petits tableaux, les conversations où il excelle. Laisser de côté l'histoire de la Grèce pour raconter le mariage de la fille de Spithridate avec Othys, rois des Paphlagoniens (3), où la bravoure avec laquelle les Phliasiens affamés vont conquérir leur souper sur leurs ennemis (4), passer légèrement sur la bataille de Cnide et s'étendre sur une razzia de Téleutias (5), ce n'était peut-être pas la meilleure manière de continuer Thucydide; des détails analogues devaient plaire dans une œuvre moins sérieuse.

Il y a du professeur dans Xénophon. Il aime à tirer parti de la science, à ne rien laisser perdre de ses observations. Nous le voyons dans l'*Anabase* faire la leçon

(1) *An.* III, 1, 11.
(2) *An.* V, 6, 15.
(3) *Hell.* IV, 1, 3.
(4) *Hell.* VII, 2, 23.
(5) *Hell.* V, 1, 18.

au Thrace Seuthès [1], pour lui apprendre à distinguer entre une expédition de jour et une marche de nuit. Il n'est pas étonnant qu'il se soit fatigué d'un tel disciple, et qu'il ait voulu exposer, devant d'autres auditeurs, tout ce qui n'avait pu tenir sa place dans ses autres ouvrages et tout ce qu'il n'était pas fâché de répéter.

5. — C'était une idée qui ne manquait pas d'originalité, de raconter non plus l'histoire d'un peuple, mais celle d'un homme. Malgré l'intérêt et le charme de l'Odyssée, le vrai livre national était l'*Iliade*, dont le héros est moins Achille que la Grèce tout entière. Panénus, peignant dans le Pécile la bataille de Marathon, avait à peine donné une place à part à Miltiade. Périclès, en faisant l'oraison funèbre des soldats morts dans la première année de la guerre du Péloponnèse, ne nomme aucun d'eux et enveloppe leur gloire dans celle d'Athènes. Platon élève à la fois tous les défenseurs de la République, peu nombreux il est vrai. Clitus, après boire, se souvint bien malheureusement des vers fameux d'Euripide [2]. « Que la Grèce adopte de mauvaises maximes ! Une armée élève-t-elle un trophée de sa victoire, ce ne sont point ceux qui étaient à la peine qui en recueillent la gloire, mais le général qui a manié la lance au milieu de mille autres ; il n'a pas fait plus qu'un seul d'entre eux et il accapare toute la renommée ! »

(1) *An.* VII, 4, 37.

(2) *Androm.* 684.

Une biographie était en effet une œuvre royaliste. Peut-être Xénophon y fut-il engagé par le spectacle même de la vie de Socrate, qu'il ne séparait pas de sa doctrine. L'une prouvait l'autre. Xénophon n'admirait pas moins le soldat intrépide et patient, l'épistate refusant à la multitude emportée de mettre aux voix la sentence illégale qui allait frapper les généraux vainqueurs aux Arginuses, que le fondateur de la dialectique et de la morale Les personnalités vigoureuses ressortaient plus vivement, quand le niveau commun s'abaissait. La puissance anonyme de la loi s'affaiblissait dans les imaginations, en même temps que l'ancienne haine contre le tyran.

On peut voir là-dessus Platon dans le livre *Des Lois*, où il esquisse en quelques lignes le plan de la *Cyropédie*. Philippe et Alexandre n'étaient pas loin ; on s'y préparait tout doucement, sans en avoir conscience, et sans bien voir que les vertus brillantes d'un bon prince supposent les vertus plus obscures et plus tristes, nécessaires pour faire un bon sujet.

La Grèce était petite et troublée. Il n'y avait plus assez de places pour toutes les ambitions soulevées par la guerre et des révolutions sans trêve. Bannis, officiers, soldats, aventuriers de toutes sortes cherchaient l'emploi de leur courage et de leur intelligence. Un mouvement semblable à celui des Croisades jetait l'Europe sur l'Asie. L'expédition d'Agésilas, la retraite des Dix-Mille montraient la richesse de la proie, la facilité d'y mettre

la main. L'enthousiasme était moins vif, les mobiles moins élevés que dans les Croisés, mais la curiosité était la même, la discipline supérieure. On partait aussi gaiement : dès le commencement de l'*Anabase* ([1]) on s'amuse à la chasse, on prend des ânes sauvages « dont la chair est semblable à celle du cerf, mais plus tendre. » Au retour de Perse et dans un mouvement de fureur contre la mauvaise foi de l'harmoste spartiate, on s'empare de Byzance, pour la piller et porter Xénophon sur le trône ([2]). La Grèce ne devait que trop bien réussir dans sa revanche contre la Perse, en payant sa domination sur les barbares de sa propre servitude. Mais, en attendant, tous les esprits se tournaient vers l'Orient. Cicéron remarque très-bien que les habitants des villes maritimes ne peuvent se fixer dans leurs demeures, mais que la légèreté de leurs espérances et de leur imagination les emporte loin de leur patrie; leur corps y est, dit-il, leur esprit court au dehors et à l'aventure ([3]).

Le lointain est nécessaire à toutes les œuvres où l'imagination a une grande part. Platon ([4]), dans sa *Répu-*

([1]) *An.* I, 2.

([2]) *An.* VII, 1, 18.

([3]) *Rep.* II, 4.

([4]) « J'ai souvent été tenté de croire qu'il avait composé la *Cyropédie* pour redonner la doctrine de Socrate à sa manière, comme Platon dans le dialogue de la *République* l'a redonnée selon qu'elle lui avait frappé l'esprit. Et pour dire la vérité, s'il a en vue d'écrire à l'envi de Platon, comme on peut assez aisément se le persuader,

blique, abandonne la réalité, pour se livrer tout entier à des abstractions, qu'un art singulier entremêle aux mythes de la tradition et de la poésie. Fénelon rappelle tous les souvenirs et emprunte le langage de l'antiquité; Rousseau se rejette sur l'avenir et prédit la révolution ; le sévère Tacite lui-même place en Germanie la critique des mœurs romaines. Xénophon connaissait l'Orient et l'aimait : il le connaissait assez pour servir de cadre à ses propres conceptions et piquer la curiosité, pas assez pour apporter dans sa peinture l'exactitude de l'observation historique ; ce qui est une bonne condition pour l'invention poétique à tous les degrés. Il n'avait pas pour le barbare la haine et le mépris commun à tous les Grecs. La grâce orientale le séduit ; la magnificence ne lui déplaît pas ; l'agrément des jardins et des parcs l'enchante. Ses contemporains pouvaient se défier (1) des éloges complaisants qu'il accordait à Agésilas. Il n'aurait pas été fâché lui-même de cacher sous le voile de l'anonyme, ou d'attribuer à un autre ceux qu'il se décerne implicitement dans l'*Anabase,* et dont il est digne (2). Mais aussi bien qu'Hérodote était allé chercher la vérité

on lui doit la louange d'avoir bien su de quelle manière il devait s'y prendre pour réussir à faire un ouvrage qui pût trouver des partisans. » — L'abbé FRAGNIER, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* II, 53. — V. M. EGGER, *L'Hellénisme en France*, II, 88, n. 3.

(1) *Agés.* III, 2; V, 6.

(2) *Hell.* III, 1, 2. — PLUT. *De gloria Ath.* I.

au milieu des fables, sans pouvoir toujours se satisfaire, on pouvait lui pardonner cette fois de mêler la fable à la vérité. L'avènement de Déjocès, les malheurs immérités et pathétiques de Crésus, l'aventure de Gygès et le récit même de la naissance et de la mort de Cyrus tiennent le milieu entre le roman, le poème et l'histoire. Malgré le soin que prenaient les rois de Perse de consigner dans des annales les faits principaux de leur règne [1] et de se les faire relire pour ne les point oublier, ou les rois d'Egypte de les graver sur la pierre, on peut douter que l'esprit asiatique ait jamais tenu à distinguer les temps, les lieux, les hommes, les faits et la légende, la poésie et la réalité. Nous voyons sous nos yeux mêmes notre propre histoire déformée ou embellie par les conteurs arabes. C'est une plante rare et moderne, dit très-bien Grote [2], que l'authenticité historique. Mais c'est une plante non moins rare et antique que la liberté de l'imagination. Une illusion singulièrement opposée aux lois de l'optique grandit les choses et les personnes, à mesure qu'elles s'éloignent, et leur ajoute tout ce qui tient de notre respect et de notre ignorance. Nos poètes ont mis en scène les Romains ; Rome a traduit la Grèce ; la Grèce elle-même se renouvelait par un contact avec l'Orient. La perspective une fois ouverte à l'esprit, les pensées hardies ou téméraires paraissent antiques, les

(1) *Esther*, VI, 1.

(2) GROTE, VI, p. 6 de la traduction française.

plus familières, vénérables, parce qu'elles sont d'un costume étranger. Tout le respect naturel aux hommes pour le passé, qui ne peut plus exciter l'envie, se joint au plaisir de se retrouver en plein présent; on se reconnaît et l'on n'est plus le même. La cour de Louis XIV règne aussi bien dans les pièces de Racine que dans les romans de Mlle de Scudéry. Le procédé est semblable; l'art seul est différent. C'est encore Socrate qui parle dans la *Cyropédie;* mais sa sagesse, comme celle d'Ulysse, a vu les villes de beaucoup d'hommes et étudié leurs mœurs (1) ; elle est restée tout aussi instructive, mais devenue plus amusante à la fois et plus imposante.

« Il ne faut louer un héros, » dit Fénelon (2), « que pour apprendre ses vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter, que pour montrer que la gloire et la vertu sont inséparables... Si Pline avait loué Trajan pour former d'autres héros semblables à celui-là, ce serait une vue digne d'un orateur. Trajan, tout grand qu'il est, ne devrait pas être la fin de son discours; Trajan ne devrait être un exemple proposé aux hommes que pour les inviter à être vertueux. Quand un panégyriste n'a que cette vue basse de louer un seul homme, ce n'est plus que la flatterie qui parle à la vérité. » Pline ne mérite pas la critique (3), et l'éloge convient au discours sur Agésilas et mieux encore à la *Cyropédie.*

(1) *Odys.* I, 3.
(2) *Dial. s. l'Eloq.* I.
(3) Pl. J. *Lettr.* III, 18. — *Ag.* X, 2.

6. — Ce ne serait point à Hérodote et moins encore à Thucydide, qu'il conviendrait de comparer Xénophon, mais plutôt à Plutarque, qui a étendu et développé sa méthode et fait de l'histoire un véritable cours de morale. Il y a mis plus de curiosité que d'exactitude, plus de finesse que de critique. Il accepte et recueille tous les beaux mots, toutes les légendes de l'antiquité, pourvu qu'elles soient belles et instructives. Il donne des grands hommes, dont il raconte la vie, une idée à la fois plus familière et plus haute. Ils sont chez lui plus aimables, plus spirituels, avec ce je ne sais quoi d'achevé que l'imagination de la Grèce a ajouté de siècle en siècle à leur mémoire. Il a mérité par là les éloges de Montaigne et de Rousseau. Xénophon ne manque pas, dans les *Helléniques,* de nous montrer en action les préceptes des *Mémorables* et même de l'*Hipparchide* (2); dans la *Cyropédie,* la moralité est souvent plus importante que la fable. Plutarque aime mieux les anecdotes que les actions éclatantes (3). « Ie n'ay pas pris, » dit-il au commencement de la vie d'Alexandre, « à escrire des histoires ains des vies seulement ; et les plus hauts et glorieux exploits ne sont pas tousiours ceux qui monstrent mieux le vice ou la vertu de l'homme, ains bien souvent une légère chose, une parole ou un jeu mettent plus clairement en euidence le naturel des personnes que ne font

(1) Peter cité par Breitenbach, *Hell.* préf. XVII.

(2) *Alex.* I, 1, trad. Amyot.

des défaites où il sera demeuré dix mille hommes morts, ni les grosses batailles, ny les prises de ville par siége ou par assauts. »

Xénophon ne feint pas non plus à avouer qu'il se plaît à ces petits événements, ces jeux, ces plaisanteries [1]. « Les grands Etats ont-ils fait quelque chose de remarquable, tous les historiens le rappellent ; il me semble que si une petite ville a accompli beaucoup de grands exploits, elle mérite encore plus de figurer dans l'histoire ; » et ailleurs encore : « Je suis d'avis que ce ne sont pas seulement les actions sérieuses des grands hommes, mais encore leurs jeux qu'il faut conserver à la mémoire. » Cet aveu était du reste inutile. Il suffit d'ouvrir la *Cyropédie* pour tomber sur des conversations aimables et légèrement puériles.

Dans l'examen que nous allons faire de la *Cyropédie*, nous suivrons l'ordre même qu'a adopté Xénophon : nous exposerons successivement ses idées sur l'éducation, la famille, la guerre, la politique et la religion ; si nous nous autorisons de quelques-uns de ses autres ouvrages, nous ne ferons que suivre l'exemple de l'auteur, qui mêle volontiers au sujet propre de chacun de ses livres un recueil choisi des opinions qu'il a déjà exprimées ailleurs.

(1) *Hell.* VII, 2, 1. — *Conv.* I, 1.

CHAPITRE II

IDÉE GÉNÉRALE DE LA CYROPÉDIE

1. Analyse et division. — 2. Evénements. — 3. Principaux personnages. 4. Enseignement. — 5. Socrate. — 6. Idées principales.

1. — La Cyropédie peut se diviser en trois parties principales, l'enfance, les conquêtes et le règne de Cyrus. La première (1) nous montre son éducation. Beau, les Grecs n'oublient jamais cela, issu de sang royal et presque divin, également amoureux de l'étude et de l'honneur, il subit en se jouant l'austère discipline des Perses, fait les délices de son aïeul Astyage, gagne tous les cœurs par sa bonté. Au milieu des camarades dont il partage les jeux, et qui doivent devenir les instruments de sa grandeur, il a déjà l'air d'un roi, mais sans hauteur et n'affectant aucune supériorité ; aimable, hardi, toujours prêt à obliger, passionné pour la chasse et pour

(1) C. I.

les exercices du corps, n'aimant à s'y livrer, qu'autant qu'il peut les partager et augmenter son plaisir de celui des autres.

La seconde (1) nous le fait voir général et conquérant. Appelé au secours de son oncle Cyaxare, que menacent les Assyriens, il ramène à l'obéissance l'Arménie, bat une première fois les Assyriens, abandonne le roi des Mèdes à son indolence, mais entraîne avec lui la plus grande partie de ses sujets, grossit son armée de tous les peuples qu'attire près de lui sa renommée, triomphe de Crésus, s'empare de Sardes et marche enfin sur Babylone. La fortune le seconde dans tous ses projets. Mais il se montre digne de ses succès par son courage, son habileté militaire, sa prévoyance, sa célérité, aussi habile à manier les esprits et à enflammer les siens qu'à battre l'ennemi, modéré dans sa victoire, pitoyable aux vaincus, généreux envers tous.

Enfin, le vœu de ses soldats, dont il a su se faire l'idole, le porte au trône (2). Au milieu des splendeurs d'une cour orientale, il n'est point enivré de sa prospérité. Il songe à asseoir solidement sa puissance sur une politique prévoyante et humaine. Les grands le respectent, l'armée obéit, le peuple travaille, tous l'aiment comme un père. Il organise un vaste empire, crée une sorte de féodalité dont il est suzerain, reçoit les tributs

(1) C. II. — VII, 5, 37.
(2) C. VII, 5, 37 *fin*.

de tant de peuples séparés par l'origine, les contrées et la langue même, sans qu'il se fît contre lui la moindre tentative de révolte. Parvenu à la vieillesse, mais à une vieillesse toujours active et sans défaillance, averti par les Dieux de sa fin qui approche, il rassemble autour de lui ses enfants, les exhorte à la concorde et à la vertu, et, plein de confiance dans l'avenir inconnu où va s'élancer son âme, il meurt, en laissant l'exemple, si rare chez les hommes qu'à lui seul il est tout un roman, d'un bonheur toujours soutenu et toujours mérité.

Cette donnée si simple prête à bien des contrastes : l'enfance enjouée, la vieillesse religieuse ; la guerre menée vivement, la politique réfléchie ; l'aventurier populaire, tout à tous, compagnon, camarade plus que chef, et le roi avec le prestige, le mystère et l'étiquette d'une cour asiatique. Xénophon est Grec et philosophe, lorsqu'il oppose la sobriété, la vigueur, la discipline des Perses à la mollesse et au luxe des Mèdes et des Assyriens ; il est moins philosophe, mais Grec toujours, lorsqu'il est ébloui de la marche triomphale de Cyrus et de sa magnificence qui n'a pas de bornes, puisque toute l'Asie en fait les frais. Il commence par établir les avantages de la pauvreté, continue par montrer les moyens de faire sa fortune et termine en enseignant, comment il faut la conserver et en user pour son bien et celui de tous. De là une impression variée, agréable en somme, mais un peu confuse, comme la vie même de l'auteur, élève de Socrate, volontaire au service d'un barbare et trouvant

enfin dans son beau domaine de Scillonte le loisir, la richesse, des chasses immenses et des fêtes en l'honneur des Dieux.

2. — Les événements se succèdent plus qu'ils ne se suivent ; ce n'est ni la logique, ni la passion, ni la force nécessaire des choses, mais le hasard qui les fait sortir les uns des autres. Le roi des Assyriens, qu'on ne nomme point, veut faire une belle chasse, pour fêter son mariage prochain [1]. Il amène avec lui toute une armée, et, comme il se trouve sur les frontières de la Médie, l'idée lui vient de prendre un gibier vraiment royal, les terres, les richesses et les sujets de son voisin. Repoussé avec perte, il se venge en formant une ligue puissante [2] où entrent presque tous les peuples de l'Asie, contraints par sa puissance, cédant à ses raisons ou gagnés par ses présents. Cependant il ne fait rien, ne profite point de la supériorité de ses forces, et attend paisiblement qu'on vienne l'attaquer chez lui.

Surviennent les ambassadeurs d'on ne sait quel roi des Indes [3], qui proposent la médiation de leur maître, donnent à Cyrus de l'argent dont il a grand besoin, et finissent par faire pour lui le métier d'espions.

Cependant les Perses gênent et ruinent Cyaxare [4],

(1) C. I, 4, 16,
(2) C. I, 5, 3.
(3) C. II, 4, 7.
(4) C. II, 4, 11.

toujours aussi embarrassé de ses alliés que de ses ennemis, comme ces empereurs de Constantinople qui appelaient les Croisés et les redoutaient. C'est pour occuper ses troupes que Cyrus va soumettre l'Arménie, qui voulait profiter des embarras du Mède et recouvrer son indépendance. Le même stratagème dont l'Assyrien s'était si mal trouvé, réussit cette fois. Cyrus se met en chasse, surprend l'ennemi, qui n'a rien vu, rien entendu, rien préparé et tombe dans le piége avec une simplicité qui désarme le vainqueur et lui rend la clémence facile (1).

Si les Perses prennent l'offensive sur l'Assyrien qui ne peut se décider à se mettre en marche, ce n'est pas qu'ils aient un plan arrêté, qu'ils connaissent même le pays de l'ennemi, mais c'est que la guerre seule peut maintenir la discipline et la concorde dans leur armée et qu'ils sont las de la générosité forcée de Cyaxare (2).

Une première victoire remportée sur les Assyriens, le succès est presque stérile, faute de cavalerie. C'est alors que Cyrus persuade aux Mèdes d'abandonner leur roi pour le suivre (3), et, par amour pour un étranger, ils oublient leur seule vertu, qui est l'obéissance, et partent à l'aventure. Par une faveur spéciale des Dieux (4), les

(1) C. III, 1, 1.
(2) C. III, 3, 20,
(3) C. IV, 1, 23,
(4) C. IV, 2, 1.

Hyrcaniens font défection à l'Assyrie et passent du côté de Cyrus, qui profite de leur service et de leur expérience pour créer une cavalerie nationale.

C'est pour soutenir ces nouveaux alliés que les Perses s'avancent toujours dans des contrées immenses, inconnues. Mais il faut des guides, des renseignements, pour savoir où est enfin l'ennemi et quelles sont ses forces. Alors se présentent Gobryas et Gadatas (1), victimes de la cruauté du roi d'Assyrie, qui mettent leur vengeance, leurs richesses, leurs lumières au service de l'heureux général, dont les souhaits sont exaucés aussitôt que formés.

Pour s'être un instant détachés du corps de l'armée, les Cadusiens sont battus (2). Cet exemple apprend assez aux alliés qu'ils ne doivent pas se séparer, pour être écrasés l'un après l'autre par l'ennemi, mais se serrer autour des Perses jusqu'au jour de la victoire définitive. Cyaxare (3) peut bien récriminer, se lamenter, se réconcilier avec Cyrus, retomber dans son indolence. Le sort en est jeté. Tout le monde tient bon (4), les uns par crainte d'être exposés à la vengeance de l'Assyrien qu'ils ont trahi, les autres par amour pour le butin, ou pour la guerre qu'ils regardent comme une fête, ou pour un chef qu'ils aiment et admirent.

(1) C. IV, 6, 1. — V, 2, 28.
(2) C. V, 4, 15.
(3) C. V, 5, 6.
(4) C. VI, 1, 10.

Cyrus seul comprend que ses victoires et ses conquêtes si rapides n'ont pas laissé plus de traces que le sillage [1] d'un vaisseau dans la pleine mer. Son esprit grandit avec la situation. Il s'abandonne moins au hasard. Il prépare un campement, des machines de guerre, et la ligue formidable que les Lydiens ont organisée contre lui trouve ses troupes aguerries, supérieures par la discipline, le bon esprit et l'armement.

Arrive enfin le jour de la bataille admirablement décrite [2] à laquelle se rattache l'histoire romanesque et touchante d'Abradate et de Panthée [3]. C'est par surprise que Sardes et Babylone tombent au pouvoir de Cyrus, et c'est alors seulement que se fait jour la pensée d'établir un empire, une cour, une monarchie héréditaire [4].

L'art ne manque pas dans le récit, puisque chaque événement mémorable est annoncé, préparé, amené par une série calculée de circonstances. On voit même le soin qu'a pris l'auteur d'omettre ou de n'indiquer qu'en passant ce qui pouvait blesser l'amour-propre national, la soumission des Ioniens de l'Asie-Mineure, qui devait avoir une si grande importance dans l'histoire de la Perse et du monde, l'émigration des Phocéens, qui donnent l'exemple suivi plus tard par Athènes. Mais les plus

(1) C. VI, 1, 16.
(2) C. VII, 5.
(3) C. V, 1, 1. — VII, 3, 16.
(4) C. VII, 5, 37.

grands effets naissent toujours de petites causes. Les combinaisons profondes d'un Annibal ou du sénat romain n'étaient point encore montrées au monde. On ne peut dire de Cyrus comme Bossuet l'a dit de Cromwell « qu'il ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par conseil et par prévoyance » [1].

Mais peut-être cela n'est-il pas tout à fait vrai de Cromwell non plus. Le dessein d'arriver à la toute-puissance et à d'immenses conquêtes ne se fait pas jour tout à coup. Le hasard, les circonstances, la nécessité de parer au danger ou aux besoins du moment, la passion, le caprice font beaucoup. Surviennent les historiens, qui mettent la suite dans les faits, trouvent les conséquences et les causes et mettent dans le tableau mouvant des révolutions humaines l'ordre et la symétrie, comme les peintres qui corrigent les irrégularités de la nature, et ajoutent à sa beauté fougueuse et multiple l'harmonie et l'unité, dont elle ne s'est pas souciée.

L'Asie, en outre, a toujours servi de théâtre aux révolutions rapides et aux conquêtes sans obstacle. Dans ce milieu paisible et passif, le mouvement une fois donné se propage nécessairement jusqu'aux extrémités. Le calme se rétablit aussitôt. Tout paraît bien établi, jusqu'à ce qu'une nouvelle ondulation ébranle et renverse l'ancien état de choses, pour faire place à un autre qui ne dure pas toujours plus longtemps.

[1] *Or. funèbre d'Henriette de France*, troisième partie.

Alexandre est un Cyrus, plus savant, plus moderne, mieux organisé et qui, outre la supériorité de la discipline et de l'art militaire, avait entre les mains une arme admirable, les restes de l'ancienne liberté et des vertus de la Grèce, qui animaient encore chaque soldat après même que la commune patrie avait été asservie.

Mais Xénophon ne pouvait trouver autour de lui rien qui lui donnât l'idée d'une politique à longue vue, qui voit d'avance le but et y marche d'un effort paisible et sûr. Athènes en avait essayé un instant sous la conduite de Périclès, enlevé trop tôt à une guerre, dont il avait tant espéré et qui tourna si mal. La victoire de Sparte avait été exploitée par des vieillards avides, qui n'avaient songé qu'à dévorer ce règne d'un moment.

Xénophon lui-même, dans sa brillante campagne, avait été emporté par les nécessités de chaque jour. L'*Anabase* n'est qu'un journal militaire, d'autant plus précieux qu'il a l'air plus naïf, plus sincère, dépouillé de l'artifice oratoire, qui aime mieux pervertir la narration que d'y laisser du désordre. Il se compose même de deux parties d'un intérêt fort inégal pour le lecteur, mais non pour l'auteur. Une fois les Grecs arrivés à Trébizonde, tout semble fini. Salluste ou César se serait arrêté. Mais il y a encore de beaux faits d'armes à raconter, des mœurs à moitié barbares à moitié grecques à examiner, des fêtes à décrire, de magnifiques occasions de butin, une armée éprouvée, mais où la majorité fait loi et qui n'obéit qu'à des chefs qu'elle s'est donnés et à

qui elle demande des comptes, des discours, des enseignements, sa propre vie à faire valoir, sans rien dissimuler, surtout du bien qu'on peut en dire, et Xénophon continue pendant trois livres [1], sans voir qu'il est déplorable que tant de courage, de lumières, de discipline et de solidité soit gaspillé en pure perte et sans combat. Niebuhr a soutenu non sans vraisemblance que les *Helléniques* formaient deux ouvrages distincts [2].

Il semble que Xénophon ait composé ses écrits sur le modèle de la conversation de Socrate, libre, rapide, touchant à tous les sujets, avec une unité intérieure, mais sans suite visible, toujours imprévue, aimable autant que juste, éloignée de tout ce qui peut ressembler à une composition méthodique, livre ou discours. Il a reproduit le tour de l'interrogation Socratique dans le procès du roi d'Arménie [3], dans l'entrevue avec Cyaxare. Le modèle était bon. L'imitation n'en est pas malheureuse, puisqu'elle remplace par le naturel, la facilité et la grâce ce qui peut manquer à la sévérité, à la suite et à la vigueur de la composition.

On pourrait presque en dire autant de Platon. On ne suit point constamment dans ses dialogues une seule et même idée. Autour d'un point dominant, la conversation va et revient, féconde en digressions, s'engageant dans

(1) V. Kühner, *Anab.* préf. XIV.

(2) V. Breitenbach, *Hellén.*, préf. V.

(3) C. III, 1, 8. — C. V, 5, 8.

une foule de petites discussions, perdant parfois de vue son point de départ et son but, puis le retrouvant tout à coup pour le perdre encore, pleine d'un désordre qui ne détruit jamais l'intérêt littéraire, mais où les modernes ne retrouvent pas toujours la solidité et la régularité philosophiques.

3.—Xénophon excelle à faire un portrait. Celui de Cyrus-le-Jeune (1) dans l'*Anabase*, de Cléarque (2) et des autres généraux qui furent avec lui victimes de la perfidie de Tissapherne, sont touchés d'une main légère, mais ferme. Il montre l'homme et les principes qui le font agir. Un trait lui suffit quelquefois pour mettre en relief le courage et la bonté. Observateur fin et judicieux, il conçoit nettement l'idée de chaque personnage et, sans rien forcer, ni grossir, ni exagérer, il sait lui donner la vie, le mouvement et l'intérêt. Ce n'est pas qu'il ait au même degré que Platon la force créatrice et dramatique. Sans sortir du monde des lettres et de la philosophie, Platon y a trouvé une variété infinie de situations et de personnages. Quel parti n'a-t-il pas tiré des sophistes? Ils sont tous de la même famille et pas un n'est semblable à l'autre; l'orgueil, l'ignorance, la facilité de parler sans idée, la soif de louanges, d'argent et d'influence, le contentement de soi-même, le dédain pour la supériorité véritable, toutes les maladies du bel esprit

(1) *An.* I, 9, 1.
(2) *An.* II, 6, 2.

sont pour lui des sujets de comédie aussi pleins de verve, de passion et peut-être d'injustice que les *Nuées* d'Aristophane ; tandis que Socrate aussi fin, aussi aimable que dans Xénophon, s'élève souvent jusqu'au sublime et, comme l'Achille d'Homère, tempère la joie des triomphes qu'il remporte sur ses adversaires par le pressentiment de sa mort inévitable et prochaine.

Xénophon ne va pas si loin, ni dans le comique, ni dans le tragique. Sa manière est simple et plus discrète ; il a groupé autour du personnage de Cyrus, qui domine tout, des types curieux et quelquefois originaux, des soldats, des politiques, des princes chevaleresques, des rois sages, faibles, violents, qui soutiennent jusqu'au bout leur caractère.

Commençons par le grand seigneur. Chrysanthe est d'une apparence chétive (1) comme Agésilas, aussi ferme dans la fatigue et le danger, de bon conseil, aussi aimable et aussi fin. Il a compris de bonne heure la fortune de Cyrus, il s'y dévoue tout entier, ayant l'air de négliger ses propres affaires pour mieux les avancer. Il n'attend pas qu'un désir soit exprimé. Cela est bon pour Hystaspe (2), qui n'est qu'un soldat et qui obéit à la consigne. Il devine, il prévient. Il se met en avant dans les situations difficiles, où le maître qui veut tout obtenir ne veut rien demander. Il prend l'initiative et la respon-

(1) C. II, 3, 5.
(2) C. VIII, 4, 11.

sabilité (1). Il a le courage d'être agréable. Il inspire au peuple ses résolutions spontanées, dictées d'avance et attendues avec impatience. Officier, courtisan, favori, toujours de bonne humeur, content de tous et de lui-même.

L'officier d'aventure fait le contraste. Xénophon en avait vu souvent le type autour de lui. Phéraulas (2), plébéien, fier de sa belle prestance, maniant avec force une éloquence populaire mais non vulgaire, dédaigne toutes ces longues études qu'on croit nécessaires pour faire un soldat. Elevé à la rude école de la pauvreté, il n'a pas besoin d'autre maître pour lutter de zèle et d'intelligence avec les nobles. Enrichi subitement par les hasards de la guerre, il veut jouir de l'opulence, mais non pas l'administrer. Il se donne le luxe d'un intendant, le laisse compter pour lui, dépense à son aise, n'a pas les soucis que La Fontaine prête à son savetier et Horace à Ména, et conserve sa gaîté et ses amis.

Xénophon n'a pas même oublié le soldat grondeur, qui ne songe qu'à ses devoirs, ne veut pas qu'on se divertisse et fait taire la folle jeunesse (3).

Adusius a du sens, du courage et de la grâce (4). On l'envoie pour ramener au devoir les Cariens, en proie à la guerre civile. Il s'entend isolément avec chacune des

(1) C. VII, 5, 55. — VIII, 1. 1.
(2) C. II, 3. 7. — VIII, 3, 35.
(3) C. II, 2, 11.
(4) C. VII, 4, 1.

deux factions, approuve les raisons de l'une et de l'autre et se fait livrer les places fortes. Il met alors en présence les deux partis étonnés d'abord, puis bientôt ravis que leurs adversaires n'aient pas plus gagné leur procès qu'eux-mêmes, les renvoie réconciliés, contents de l'équité d'un si bon juge, et garde les forteresses.

Mais où Xénophon est vraiment original et presque moderne, c'est dans la peinture des sentiments, que l'on dirait empruntés à quelque roman du moyen âge. Dans les *Helléniques*, Pharnabaze (1) a la noblesse, la fierté, l'honneur même d'un pair de Charlemagne, capable de révolte, mais non de trahison : il a autant de magnificence barbare, avec un langage simple et fort et une grâce qui séduit les Lacédémoniens eux-mêmes. Lorsqu'après l'entrevue avec Agésilas les deux chefs se séparent, pleins d'estime l'un pour l'autre, mais prêts à se faire la guerre et que le fils de Pharnabaze, d'un mouvement tout juvénil, revient vers Agésilas, lui prend la main, échange des présents avec lui et en fait son hôte, nous sommes en pleine chevalerie.

Ce n'est ni l'obéissance, ni l'ambition, ni même le désir des aventures qui entraîne le Mède Artabaze (2) à la suite de Cyrus. C'est un mouvement passionné de dévouement à sa personne, comme celui qui enchaînait les compagnons Germains à leur chef.

(1) *Agés.* III, 5.

(2) C. I, 4, 27.

Tigrane a été élevé par un sophiste, comme Proxène ([1]), et, comme lui, il a pris à cette école des sentiments généreux. Il ne s'appartient pas à lui-même, mais à son père, à qui son éloquence sauve la vie, à sa jeune femme qui lui rend son amour, à Cyrus, dont la clémence a épargné tout ce qu'il aime. Il remet dans ses mains sa volonté, prêt à obéir sans réfléchir et presque sans parler.

Abradate, enflammé par les exhortations de Panthée, lance son char au milieu des ennemis et succombe en homme de cœur ([2]). C'est ainsi que le plus fidèle des suivants de Cyrus-le-Jeune, ayant vu tomber son maître, se jeta en bas de son cheval et se fit tuer près de lui ([3]).

Ce dévouement à la personne du chef, du suzerain, que les Barbares ont si fortement fait pénétrer dans les idées modernes de l'honneur et de la loyauté, a toujours frappé les Grecs ou les Romains mêmes, quand ils le rencontraient. Mais personne chez les anciens ne l'a mis aussi bien en relief que Xénophon.

La haine de Gobryas et de Godatas, qui a toujours peur qu'on ne l'abandonne avant d'avoir vu périr son ennemi ([4]), fait un bon contraste avec l'héroïsme désintéressé des autres.

Cambyse est le roi sage, sermonneur ([5]), fidèle obser-

([1]) C. III, 1, 14. — *An.* II, 6, 16. - C. V, 1, 26.
([2]) C. VII, 1, 32.
([3]) *An.* I, 8, 28.
([4]) C. VII, 5, 30.
([5]) C. I, 6.

vateur des maximes de son pays; il parle beaucoup et fait peu parler de lui. Le roi d'Arménie conçoit de grands projets, qu'il n'a pas la force d'exécuter et retombe avec plaisir dans son premier servage, où il retrouve la sécurité (1). Deux traits particuliers marquent son caractère : il ne veut pas mentir pour sauver sa vie; il est jaloux de l'affection que son fils porte au sophiste son maître, y voit un empiètement sur l'autorité paternelle et fait périr cet autre Socrate, sans plus de raison ni de remords que les juges d'Athènes. Crésus se console de son désastre (2) en songeant que, délivré des soins de la guerre et du gouvernement, il sera dans la vie privée aussi heureux que sa femme, ce qu'il aime le plus au monde; il n'abandonne pourtant pas le souci de ses richesses; ne l'ayant plus pour lui, il veut le prendre pour Cyrus, dont il tente en vain de faire un financier exact et un administrateur régulier. N'oublions pas le bonhomme Astyage, si content de son vin, de sa cuisine, du luxe de ses officiers et de la conversation de son petit-fils.

De tous ces caractères de rois, celui qui est le mieux conçu et avec le plus de finesse, bien qu'il ne fasse rien et surtout parce qu'il ne fait rien, c'est celui de Cyaxare.

(1) C. III, 1, 12-38.

(2) C. VII, 2, 15. — « Au lieu d'une révolte impie contre la puissance divine qu'Hérodote nous montrait dans Crésus, Xénophon n'y fait voir qu'une douce résignation à la volonté du ciel. » — AD. GARNIER, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1857, 4me trim., p. 71.

Insolent et jaloux, incapable et glorieux, dur et méprisé, il ne peut pardonner à Cyrus ses succès et lui offre sa fille ([1]). Il voudrait à la fois le plaisir et la renommée, mais il suffit de lui offrir l'un pour lui faire bientôt oublier l'autre. Une flatterie, un beau présent, une riche tente, un festin, lui font oublier ses chimères de grandeur ou sa colère, comme à un enfant capricieux.

Il n'y a qu'un mauvais roi dans la *Cyropédie*, le roi d'Assyrie. Encore est-il plutôt emporté que pervers ([2]).

Critias, dans les *Helléniques*, tout cruel qu'il est, ne manque pas de la grandeur que Montesquieu prête à Sylla; s'il est dur, ce n'est point par nature, c'est pour défendre les principes de la politique ([3]) qu'il croit la seule vraie. Ménon lui-même ([4]), dont Xénophon a voulu faire le portrait du méchant, n'est qu'un fanfaron de vices. Il étale au grand jour sa fourberie et par là, la rend impuissante. Il lui manque le vrai caractère de l'Injuste, qui est l'hypocrisie.

Il semble qu'il y ait trop de variétés de méchants rois dans le *Télémaque ;* emportement, soupçons, avarice, légèreté, dédain du droit, ambition effrénée, la terre en est remplie et même le Tartare. Encore a-t-il omis le plus mauvais de tous que Xénophon a si bien esquissé, l'incapable.

([1]) C. V, 5, 8. — VIII, 5, 19. — V, 5, 37.
([2]) C. IV, 6, 4. — V, 2, 28.
([3]) *Hell.* II, 3, 26.
([4]) *An.* II, 6, 21.

La sobriété de Cyrus, son habileté dans tous les exercices, son habitude de la fatigue, toutes les qualités extérieures de la vie militaire, que la pauvreté donne [1] au montagnard et au paysan et où une longue étude rendait maîtres les Lacédémoniens, sont fort admirées de Xénophon, et avec raison, en partie du moins. Car elles valent moins en elles-mêmes que par l'usage qu'on en sait faire. Hercule, placé entre la volupté et la vertu [2], fait un choix judicieux, à condition que cette vertu amoureuse des dangers et des peines servira non à son ambition personnelle, mais au bien de l'humanité.

Charles XII, si dur à lui-même et à ses sujets, méritait un historien comme Voltaire, qui ne sait s'il doit admirer [3], plaindre ou blâmer son héros. Ces vertus, Catilina [4] même les avait. Il avait habitué son corps à souffrir la faim, les veilles, le froid, au delà de ce qui paraît croyable.

En véritable Athénien, Xénophon ne manque pas de lui donner l'éloquence sans apprêt, qui sait toucher à propos le ressort qui doit mettre les hommes en mouvement. Nos chevaliers de roman savent mieux agir que parler ; ils en conservent quelque chose de brutal et de violent, qui les met si loin des héros d'Homère. Ce ne

(1) C. II, 3, 13.
(2) *Mém.* II, 1, 21.
(3) *Charles XII*, l. VIII.
(4) Sall., *Cat.*, 5.

sont point seulement les actions merveilleuses qui ont valu leur fortune à ces illustres favoris du genre humain, qui ont fondé des empires ; c'est aussi l'art de les faire valoir et de remplir les imaginations de paroles aussi efficaces que ce qu'on leur voyait faire. Condé et Turenne ne sont que de grands généraux. Un César ou un Napoléon sont orateurs et grands écrivains.

Mais le trait distinctif dont Xénophon a voulu marquer la grandeur de Cyrus, c'est la bonté. Il y est porté par son heureux naturel, par la réflexion et surtout par la politique. La finesse et la clémence se mêlent à dose égale sans se nuire l'une à l'autre. Il pardonne au roi d'Arménie et garde ses forteresses [1]. Il veille à l'honneur de Panthée, mais la retient comme un appât pour attirer le mari [2]. Il traite avec honneur Crésus, mais veut le garder auprès de lui en otage de la fidélité de ses sujets [3].

Il le fait passer par bien des conditions. Cyrus est pauvre, aventurier, opulent, roi absolu. Il ne lui a manqué qu'une épreuve, celle de la mauvaise fortune, rude école pour se connaître, soi et ses amis ! Il est aussi heureux que Lysandre, dont personne ne voudrait faire le sujet d'une histoire ou d'un roman. « Le plus beau concert », dit la Vertu à Hercule, « c'est celui des louanges ;

(1) C. III, 2, 22.
(2) C. V, 1, 17.
(3) C. VII, 2, 29.

le plus beau spectacle, c'est celui d'une belle action qu'on a faite (1). » Voilà qui est fort bien. Mais nous sommes encore loin de la pensée de Sénèque : « Je ne m'étonne point si l'envie prend aux dieux de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité (2). »

Xénophon, qui a su tant de choses, n'a pas encore assez l'expérience de la fragilité et de l'impuissance humaine. Son âme, sage et calme, s'effraye à la pensée où ne veut pas entrer Hérodote et qui attriste Thucydide, du malheur immérité et de l'injustice triomphante.

Enfin il n'a pas encore la superstition de la royauté, comme Bossuet, qui veut que Dieu fasse la leçon aux rois par les révolutions qui ruinent leurs sujets, ou comme Fénelon, qui fait descendre Minerve sur la terre pour diriger le jeune Télémaque. Cyrus est Télémaque et Mentor tout à la fois; il agit et il conseille avec sens, mais non sans longueur.

3. — Les enseignements sont répandus partout. Xénophon ouvre la main toute grande pour en laisser échapper toutes les vérités qu'il y tient. Il craint toujours d'en avoir oublié quelqu'une, et il aime mieux se répéter que d'en faire tort à son lecteur et à lui-même. Aussi valent-elles plus souvent par elles-mêmes que par l'endroit où elles sont placées. C'est le moment où Cyrus va partir pour sa première campagne (3) que Cambyse choisit pour lui

(1) *Mém.* II, 1, 31.
(2) Sen., *Prov.* 2.
(3) *Hell.* IV, 8, 4.

adresser une longue et minutieuse instruction sur les devoirs du général (1). C'est une récapitulation de tout ce que le jeune prince a pu apprendre à l'école militaire, avec quelques leçons nouvelles qui le jettent dans l'étonnement et l'admiration. Mais pas un mot vraiment royal sur la justice et la nécessité de la guerre qui s'ouvre; pas un mouvement paternel sur les dangers que va courir le jeune prince; pas un retour de pitié sur ses sujets arrachés à la paix ou sur sa propre vieillesse. Le devoir d'instruire fait taire tout le reste. Le géant Grandgousier est plus homme, lorsqu'il envoie quérir Gargantua et ses gens afin de maintenir le pays (2) : « Ma délibération n'est de provocquer, ains d'apaiser : d'assaillir ains de deffendre; de conquester, ains de garder mes féaulx sujets et terres héréditaires..... Mon fils bien aimé le plus tost que faire pourras,..... retourne à diligence secourir, non tant moy (ce que toutes fois par pitié naturellement tu doibs) que les tiens, lesquels par raison tu peulx sauver et garder. L'exploict sera faict à moindre effusion de sang qu'il sera possible. »

Ailleurs Cyrus prouve très-bien à Chrysanthe qu'il n'est pas nécessaire, pour encourager les soldats, de faire un discours, et il fait un discours pour le prouver. En faisant une marche difficile et dangereuse devant Babylone, il ne peut s'empêcher de l'expliquer longuement et

(1) C. I, 6.

(2) *Gargantua*, I, 29.

de donner la théorie en même temps que la pratique [1].

4. — Xénophon est surtout riche de l'héritage qu'il a reçu de Socrate. Saint-Simon disait un peu durement du jeune Sévigné, qui n'a eu ni assez de bonheur ni assez de savoir-faire pour donner toute sa mesure : « Ce n'est point un esprit, il est d'après un esprit. » Xénophon est d'après Socrate et il s'en fait gloire [2].

La copie est-elle semblable à l'original ? Xénophon n'a-t-il pas voulu ou n'a-t-il pas pu le reproduire fidèlement ? L'a-t-il représenté en pied et tout entier, ou l'a-t-il défiguré par inadvertance ou inintelligence ? Il semble qu'il soit plus facile de retrancher quelque chose à l'originalité de Xénophon qu'à sa fidélité. Les meilleurs disciples sont souvent ceux qui s'écartent le plus de leur maître. Ce grand nombre de philosophes sortis de la conversation de Socrate et tous divergents d'opinion ne lui fait pas moins d'honneur que sa doctrine propre. Avoir laissé après soi un

(1) C. III, 3, 51. — V, 4, 44.

(2) Plutarque, dans ses *Commentaires sur Hésiode*, frag. XI, 9, rapporte ces vers célèbres, *Op.* 295 :

οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ,
ἐσθλὸς δ'αὖ κἀκεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.

et ajoute que Zénon le Stoïcien les changeait ainsi :

οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηταί,
ἐσθλὸς δ'αὖ κἀκεῖνος, ὃς ἀυτῷ πάντα νοήσῃ.

Rien ne convient mieux à la docilité philosophique de Xénophon.

Platon, c'était revivre, mais tout autre, avec des traits plus beaux et plus nobles. Platon a formé Aristote, qui a passé sa vie à le combattre, et, à coup sûr, ce n'est pas son plus médiocre ouvrage, bien qu'il n'en ait pas toujours été satisfait. Aristote, d'un esprit plus décidément scientifique, déclare hautement qu'il aime Platon, mais qu'il aime encore plus la vérité (1). Platon, aussi poète que philosophe, met ses propres pensées dans la bouche de son maître, pour leur donner un air plus naïf ou plus original, pour ne point affirmer personnellement celles qui sont trop vagues ou trop hardies, pour échapper à la nécessité d'un système dogmatique, régulier et sévère, que des disciples infidèles à leur tour veulent faire sortir de ses ouvrages. « *Nemo non a priore descivit* », dit très-bien Sénèque (2). Cette vaste imagination, cette abondance d'idées, de sentiments, d'éloquence; ce dédain de la vie réelle, cet élan passionné vers le divin qui ramène dans le ciel la philosophie que son maître avait fait descendre sur la terre (3); cet amour, cette croyance, cette foi qui tiennent autant de place et plus peut-être dans ses dialogues que la démonstration, tout cela fait un ensemble assurément admirable, mais qui ne se rapporte guère à la vie pratique de Socrate peu mêlée de chimères. Attribuer au maître les idées du disciple sur le beau et sur le

(1) *Ethic. Nic.*, I, 4.
(2) *Ep.* 33.
(3) KUEHNER, préf. *Mem.*, XV.

bien, c'est imiter les Athéniens qui rapportaient à Solon toutes les institutions de la démocratie.

Tort ou mérite, Xénophon s'est renfermé dans le cercle des idées Socratiques, qui le borne de tous les côtés. Qu'il n'ait pas connu ce milieu où vivait son esprit, qu'il ait laissé échapper une partie importante d'une doctrine peu mystérieuse d'ailleurs, qui se répandait en plein jour et partout avec une abondance intarissable et limpide, c'est ce qu'il est difficile de supposer et encore plus de prouver. Mais il a laissé dans l'ombre la partie logique et scientifique de la réforme de Socrate pour mettre en pleine lumière tout ce qui touche à la conduite pratique de la vie. Il est éclairé par la philosophie plus qu'il n'est philosophe. Sa sagesse est celle d'un politique qui tient avant tout à l'utile, mais sa politique est celle d'un sage qui n'a en vue que le bonheur des hommes.

5. — Examinons rapidement ses principales idées sur la science qui est l'homme moral tout entier, sur la capacité nécessaire aux grands, l'obéissance aux petits, la vertu qu'il confond avec l'utile, la fin de l'homme qui est son bonheur, fruit de l'activité libre plutôt que de la fortune et inséparable du bonheur des autres, et la nature humaine capable de faire et de ressentir vivement le bien.

Rien ne montre mieux l'orgueil de l'intelligence grecque, qui venait de quitter l'étude de la nature pour se replier sur elle-même, qui en s'étudiant ne pouvait s'empêcher de s'admirer, que d'avoir établi que comprendre et bien agir, ignorer et faillir, était une seule

et même chose [1]. « La raison », dit Pascal [2], « nous commande bien plus impérieusement qu'un maître; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot. »

En tout temps, les Grecs ont fait plus de cas de l'intelligence que de la conduite. Ils ne s'imaginaient pas qu'un Macédonien ou des Romains fussent jamais en état de les soumettre.

Aristippe n'a peut-être pas si tort contre Socrate quand il déclare qu'il ne voudrait ni commander ni obéir [3], mais trouver entre l'autorité et l'esclavage une route moyenne, celle de la liberté, où est le vrai bonheur. Supposons ce loisir consacré non à la recherche des grossiers plaisirs, comme l'entendait Aristippe, mais à l'étude et au perfectionnement moral; quel sage ne s'en contenterait à l'exemple d'Aristote [4], qui met la vie contemplative si fort au-dessus de la vie pratique, puisque la solitude lui suffit et que le loisir qu'elle donne fait partie de la félicité? Mais la Grèce affectait la supériorité sur les Barbares, Athènes, Sparte ou Thèbes sur les cités voisines, chaque citoyen sur ses égaux; la loi elle-même distinguait entre l'homme libre et l'esclave et n'établissait qu'une liberté plus ou moins aristocratique. Seule, au

(1) *M.* III, 9, 5. — C. III, 1, 38.
(2) PASCAL, éd. Havet, VI, 2. — THUCYD., III, 3.
(3) *Mém.*, II, 1, 11.
(4) *Ethic. Nic.*, X, 7.

fond de ses forêts, la sauvage Germanie cachait tant de nations fortes, quoique indisciplinées, où chaque individu ne reconnaissait guère d'autre maître que lui-même.

Au moins Xénophon, et Socrate avant lui, n'ont-ils reconnu ni le droit de la naissance ni celui de la richesse et ont-ils marqué un profond dédain pour celui de la force. Puisqu'il faut enfin commander et obéir, c'est à la capacité qu'appartient le pouvoir (1), c'est à la conscience de son infériorité qu'échoit la soumission (2) ; « on ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des passagers qui est de meilleure maison » (3).

Je ne sais si Xénophon mérite toutes les critiques qu'on lui a adressées ainsi qu'à son maître pour avoir confondu l'honnête et l'utile (4). L'obligation pure, l'abnégation, le dévouement, le sacrifice honorent singulièrement la nature humaine et l'élèvent au-dessus d'elle-même. Mais notre destinée paraîtrait bien dure si la vertu était souvent privée de l'espoir d'une récompense, ou le vice de la terreur du châtiment. A mesure que les philosophes ont retrouvé et proclamé les droits du genre humain, on s'est aperçu que l'intérêt seul aurait dû conseiller ce qu'imposait le devoir. La justice a renoncé à la torture, et la vérité ne s'en trouve pas plus mal. La guerre respecte

(1) *M.*, III, 3, 9. — C. I, 6, 22.

(2) C. VII, 5, 78. — C. III, 1, 20. — *Mém.*, III, 9, 2.

(3) Pascal, éd. Havet, V, 9.

(4) *Mém.*, IV, 6, 8. — C. I, 5, 9.

les prisonniers et les blessés : on s'épargne ainsi de terribles représailles. Si jamais elle venait à disparaître du monde et que la supériorité restât à l'imprimerie [1], « inventée », dit Rabelais, « de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique », ce serait encore moins par l'effort de la sagesse et de l'humanité que par la coalition de tous les intérêts qu'elle détruit. La liberté même sous toutes ses formes, si naturelle et si fondée en droit, ne s'assied solidement que si elle contribue à la fortune, à l'orgueil et à la sécurité de la nation [2].

Si la fin de l'homme est le bonheur, ce bonheur doit être le fruit de l'activité libre et non de la fortune [3]; il doit être commun avec la famille et la patrie [4]. C'est là le trait distinctif de Xénophon et qui manque à Platon lui-même. Le sage, comme Platon le conçoit, occupé tout entier à la recherche du bien suprême et ne le trouvant qu'en Dieu, les yeux toujours fixés sur ce modèle inimitable et s'y abîmant, se dégage des passions terrestres, s'élève, s'épure et parvient à une sorte de sainteté ; mais, pendant que son âme erre dans la région des idées, il reste étranger à ce qui s'agite autour de lui. Il ne le comprend pas et on ne le comprend pas lui-

(1) *Pantagr.*, II, 8.
(2) C. VIII, 1, 4.
(3) C. III, 3, 53. — *M.* III, 9, 14.
(4) C. VIII, 7, 3. — *M.* III, 6, 2.

même. Soldat et politique, Xénophon est plus humain, plus mondain si l'on veut. La guerre ne l'a pas endurci, la politique ne l'a pas rendu égoïste. Il aime les hommes et les croit gouvernables et bons (1). « Il pensait que l'homme était le meilleur et le plus reconnaissant de tous les animaux ; car il voyait que ceux qu'on loue s'empressent de rendre la louange, que si l'on veut leur rendre un service ils paient de retour, qu'ils ont de la bienveillance pour ceux qui sont bienveillants et qu'ils ne peuvent haïr ceux qui les aiment, que seuls ils ont des soins pour leurs parents vivants et morts, tandis que les animaux sont ignorants et ingrats. »

Rapprochons de ce sentiment non plus Platon, mais un de ceux qui lui ressemblent le plus parmi les modernes (2) : « Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, » dit Fénelon, « et ne pas laisser de leur faire du bien ; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu ; si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent et le récompensent. » Il est singulier que l'évêque soit plus chagrin et, il faut le dire, plus clairvoyant. Cette sagesse de Xénophon, humaine, pratique, touche à tout, embrasse les plus petites choses comme les plus grandes. Il traite de la Providence et il conseille de ne pas manger de viande sans pain (3). Il estime la

(1) C. I, 1, 3. — VIII, 3, 49. — *M.* 1, 2, 10.
(2) *Tel.*, XVIII.
(3) C. I, 2, 8. — *M.* IV, 3. — *M.* III, 14, 2.

cuisine royale et fait à ce propos une dissertation sur les effets de la division du travail (1). « Il n'y a pas de honte, dit-il, à enseigner les choses faciles, mais à les ignorer, surtout si elles sont utiles (2). »

Nous retrouvons dans la *Cyropédie* toutes les qualités de Xénophon, mais avec leurs limites. Les faits sont racontés avec grâce, mais ne sortent pas toujours logiquement les uns des autres ; les caractères sont esquissés avec finesse, originalité, mais manquent parfois de force ; la morale est aimable, judicieuse, active et douce, mais elle ne s'élève pas jusqu'au sacrifice. Son esprit calme et tempéré s'est refusé à nous montrer la lutte de la vertu contre le malheur ou du devoir contre l'intérêt et les passions, et s'est privé par là de puissants moyens d'émotion et même d'instruction.

« Si la vertu était visible, » dit-il à la fin de son *Traité de la chasse* (3), « les hommes la négligeraient moins, sachant que s'ils la voient, elle aussi a les yeux sur eux... Et pourtant elle est présente partout parce qu'elle est immortelle ; elle distribue l'honneur aux bons et l'infamie aux méchants. » La vertu de Xénophon est assez visible, elle se laisse toucher et manier ; elle n'est faite ni pour inspirer l'effroi ni une admiration passionnée ; elle est familière, toute à tous, rachetant par la bonté ce qui

(1) C. VIII, 2, 5.
(2) *Econ.*, XV, 13.
(3) *Phed.* 55, cité C. *off.* I, 5, *Ven.* XII, 20.

manque à la grandeur. Mais un La Rochefoucauld en aurait trop facilement raison.

CHAPITRE III

ÉDUCATION

1. Exercices du corps. — 2. Agriculture. — 3. Chasse. — 4. Chien. — 5. Cheval. — 6. Métiers. — 7. L'esprit, la philosophie, l'éloquence, les sophistes. — 8. Xénophon insiste avec raison sur la gymnastique.

1.—Aucun objet n'est plus digne d'attirer les regards du philosophe et du politique que l'éducation. La force originale et innée de l'esprit n'est guère plus considérable en chaque individu que celle du corps. Il la développe singulièrement en y ajoutant l'expérience des temps qui ont précédé et de ses contemporains, comme des instruments appropriés suppléent à la faiblesse de ses muscles et le rendent le plus puissant et le plus redoutable des êtres organisés. Seule et abandonnée à elle-même, la nature la plus heureuse ne porte guère de fruit (1). Ses qualités restent enfouies ou sont enveloppées et annulées

(1) *M.* III, 9, 1.

par des faiblesses de toutes sortes, ou se jettent même dans des excès plus dangereux que l'impuissance. Si les animaux [1] qui vivent avec nous ne deviennent de bons serviteurs qu'après que leur fougue, leur sagacité ou leur force a été assouplie et pliée à notre usage, l'énergie humaine, la curiosité, l'amour-propre, les passions bonnes ou mauvaises ont besoin d'être contenues et dirigées. Comment, du reste, vivre en société, s'il n'y a entre les individus d'un même peuple un fonds commun non-seulement d'origine, de langue, mais encore d'idées et de sentiments?

Les hommes, en général peu contents du présent, se rejettent sur le souvenir de leurs ancêtres, sur les espérances qu'ils placent sur la tête de leurs enfants. Il est vrai que l'éducation qu'ils leurs donnent avec un soin paternel ne répond pas souvent à leurs désirs, et qu'ils se plaignent également si la nouvelle génération ressemble à l'ancienne, comme fait Xénophon, ou si elle s'en éloigne, comme fait Aristophane.

On attribue aussi volontiers une influence plus grande qu'elle ne l'est aux leçons qu'a suivies l'enfance, sans voir tout ce qu'y ajoutent ou en retranchent les opinions, les préjugés et les passions courantes au milieu desquelles elle se trouve plongée dès qu'elle échappe à la discipline de l'école.

L'éducation était publique et commune à Sparte, pri-

(1) *M.* IV, 1, 3. — *Cyr.*, I, 2, 3.

vée à Athènes et à Rome. Xénophon préfère sans doute avec Platon la première, qui apprend beaucoup mieux le respect, la règle, la nécessité de ménager les autres et de se faire sa place, sans rejeter cependant la première qui conserve mieux la fierté native et l'originalité. Mais à ces maîtres publics ou privés il en ajoute un autre dont les enseignements sont plus efficaces, plus continus et plus faciles à saisir : c'est la nature elle-même qui est faite à la fois pour le plaisir des yeux et l'utilité, stimule le travail et l'exercice et fait naître les sentiments convenables à un homme libre (1) : point de vue lumineux et original, qui manque à Platon, qui n'a pas échappé à Rabelais et où Rousseau a exercé son éloquence vigoureuse et apprêtée.

Les Grecs distinguaient avec raison la musique qui forme l'âme et la gymnastique qui développe le corps. Platon montre fort bien qu'elles sont l'une et l'autre nécessaires à l'équilibre de nos facultés ; car la gymnastique seule pourrait produire la rudesse et la musique la mollesse, qui est encore pire (2).

2. — Xénophon, sans négliger la culture intellectuelle, a un faible pour tous les exercices qui assouplissent le corps, qui le rendent capable de fatigue, de patience, d'abstinence même. Il n'y a pas de vertu qu'il ait plus célébrée que la tempérance si nécessaire à tout

(1) *Ec.* V, 1, 1.

(2) *Rep.* III, 410. — *R. Laced.*, II, 1.

peuple guerrier et que le climat rendait facile aux anciens [1]. Il ne pensait pas qu'un esprit vigoureux pût habiter dans un corps débile [2]. « Ce n'est pas assez, » comme dit Montaigne [3], « de roidir l'âme, il faut aussi roidir les muscles ; elle est trop pressée si elle n'est secondée et a trop à faire, de seule, fournir à deux offices. » Socrate avait un tempérament de fer : invincible aux rigueurs des saisons, méprisant la faim, le sommeil, les passions, capable d'un jour d'excès et restant le dernier au banquet la tête saine et froide, il se trouvait encore trop de ventre, et, pour se diminuer, seul dans sa chambre, il dansait [4]. Nous voilà loin de la gravité des mœurs romaines. Cicéron a bien de la peine, tout plaisant que Caton le trouvait, à défendre Muréna [5], qu'on voulait exclure du consulat en l'accusant d'avoir dansé : « on ne danse pas, si l'on est sobre, à moins d'être fou, ou dans la solitude. » C'est au milieu même de leurs succès que Cyrus exhorte ses compagnons à supporter bénévolement et pour leur plaisir la faim, la soif, la fatigue et le travail. C'est là ce qui les mettra au-dessus des peuples vaincus [6]. Aussi se vante-t-il que le temps n'a fait

(1) C. I, 2, 8.

(2) *M.* III, 12, 6.

(3) *Essais*, I, 25.

(4) *Conv.*, II, 17.

(5) *Muréna*, VI, 13. — V. cependant Macr. *Saturn.* II, 10.

(6) C. VII, 5, 79.

qu'accroître sa vigueur, que sa vieillesse n'est pas plus faible que son adolescence. Rare privilége [1] !

Ce n'est pas l'envie qui a manqué aux modernes pour égaler ces vertus antiques et donner au corps la force dont les Lacédémoniens étaient si fiers et la beauté tant estimée des Athéniens. Rabelais entend [2] que le géant son élève soit « ung abysme de science. » Mais il ne lui épargne aucun des exercices violents proportionnés à sa taille. Il insiste même assez longuement sur la nage, dont Xénophon n'a pas plus parlé qu'Homère des poissons, oubli singulier chez un peuple de marins. Nous avons vu le sentiment de Montaigne. Encore se plaint-il que son âme « ahanne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui a laissé si fort aller sur elle » [3].

Et en effet notre climat ne prête guère à ces exercices, où les Grecs luttaient nus et frottés d'huile, qui répugnaient à Socrate [4] et que les Perses ne connaissaient pas [5]. Nos grandes villes, trop petites pour la multitude qui y fourmille, n'offrent guère d'espace aux ébats de la jeunesse. Et, pour tout dire, le travail de l'esprit, devenu de plus en plus absorbant, traîne le corps à sa suite et le dédaigne, ne sachant pas s'en servir. Descartes s'en-

(1) C. VIII, 7, 6. — Cic., *de Senect.*, IX, 30.
(2) *Pantagr.*, II, 8.
(3) *Essais*, 1, 25.
(4) *Conv.*, II, 17.
(5) *Hell.*, III, 4, 19.

ferme dans un poële ([1]) pour avoir le plaisir de s'entretenir de ses pensées, tandis que Socrate, qui avait, il est vrai, de bonnes raisons pour déserter sa maison, est toujours en plein air et sur la place publique. Pascal, dans l'exaltation de la foi, se reproche d'avoir estimé que la santé était un bien ([2]), parce qu'à sa faveur, il pouvait s'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie et en mieux goûter les funestes plaisirs.

Reste donc l'art militaire et les exercices qui y préparent. Mais il y a longtemps que les armes de jet ont réduit presque à rien la nécessité de la gymnastique. Voltaire remarque que Louis XIV portait la cuirasse à la tranchée devant Douai et devant Lille ([3]). « Cette sage conduite, » dit-il, « conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, qui semblaient plus craindre la fatigue que le danger. » Mais qui ne voit que cette précaution si sage n'aurait point arrêté le boulet qui emporta Turenne ?

Supérieur en ce point aux modernes, ou du moins placé dans des conditions bien différentes, Xénophon pouvait, à son aise, se livrer à son goût pour les exercices

([1]) *Disc. sur la Méthode*, 2.

([2]) *Prière pour demander à Dieu le bon emploi aes maladies*, V., dans l'édition de M. Havet, *la Vie de Pascal*, par Mme Périer, note 48.

([3]) *Siècle de Louis XIV*, 8.

du corps. Ce n'est pas qu'il soit partisan du régime auquel se soumettaient les athlètes [1], dont la voracité égalait la vigueur, « esclaves de la mâchoire et de l'estomac [2] », incapables d'un jour d'abstinence, bons seulement pour l'apparat et les concours, à la guerre souvent lâches et insolents. Boïscus [3], le pugile thessalien, se débat, se dit malade et incapable de porter son bouclier, mais il a déjà dépouillé plusieurs Cotyosites. « Si vous êtes sages, » dit Xénophon à ses soldats, « vous le traiterez tout autrement qu'on fait d'un chien ; les chiens méchants on les attache le jour, on les lâche la nuit; mais celui-ci, pour bien faire, mettez-le à l'attache la nuit et laissez-le aller le jour. »

Les Thébains tombaient aussi dans ce défaut de développer plutôt la vigueur que la patience et d'être plus capables d'un effort violent que de solidité [4]. Le modèle de Xénophon était la discipline spartiate ; tout s'y trouvait réuni [5], l'excès de la fatigue et celui de la privation, l'orgueil et l'obéissance, la sobriété et le maraudage, les enfants se livrant entre eux de vrais combats et apaisés par un mot d'un vieillard, battus impitoyablement sans oser se plaindre, comme le fut Cyrus [6],

(1) *M.*, I, 2, 24.
(2) Eurip., *Antolychus*, frag. — Cic., *Tusc.* II, 17, 40.
(3) *Anab.* V, 8, 23.
(4) Arist. *Pol.* VIII, 3, 3.
(5) *Rep. L.*, IV.
(6) *Cyr.*, I, 3, 17.

comme le furent Louis XIII et Louis XIV, la gymnastique ordonnée par la loi, surveillée par les magistrats, occupation de toute la vie.

Athènes avait autre chose à faire qu'à se préparer toujours à la guerre. Elle prétendait bien ne négliger ni l'agriculture, ni les arts, ni la marine, ni les plaisirs, et se trouver au jour du danger, sans tant de lois ni de règlements, par la seule force de ses souvenirs et de ses mœurs (1), aussi décidée et moins fatiguée que ses adversaires, qui ne sortaient du camp que pour rentrer dans le gymnase. On n'épargnait pas les plaisanteries aux amateurs passionnés des exercices du corps, et peut-être à Xénophon lui-même (2).

Mais si la Grèce était pleine de variétés, le fonds des mœurs et des idées était commun. Comparée à Sparte, Athènes méprisait le corps; comparée aux modernes, on croirait qu'elle le divinise.

3. — « On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres... Il n'y a si vil praticien, qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et qui fait de riches moissons (3).» N'examinons pas si nous devons prendre notre part de

(1) Thucyd., II, 39, 4.

(2) *M.*, III, 5, 15. — *Venat.* XII, 16.

(3) *Caract.* — *De la ville*, fin.

cette critique si vive et si sensée de La Bruyère. Mais avouons que les anciens étaient plus heureux que nous, d'être élevés et de vivre en plein air, au milieu de la campagne, de ses beautés et de ses travaux. Les Perses estimaient l'agriculture à l'égal de l'art militaire (1) ; ils apprenaient les vertus des plantes ; c'est dans ses rudes exercices qu'avaient été élevés bon nombre des compagnons de Cyrus (2). C'est au milieu des beaux parcs, souvent plantés de leurs mains, qu'ils se délassaient de l'administration ou de la guerre (3). Xénophon voit dans la campagne une amie de l'homme (4) qui l'élève, l'instruit, l'enrichit, fortifie le corps, lui donne la santé, la souplesse, le plie à toutes les fatigues et à tous les exercices, ennoblit l'âme, lui enseigne le courage, la justice, la libéralité et le goût de tous les arts. C'est la meilleure, la plus douce et la plus utile de toutes les gymnastiques. Xénophon aime tout de la campagne, les champs, les vignes, les jardins, sans oublier les fleurs, les chevaux et les chiens. Il y trouve le plaisir et la fortune, l'occupation et le loisir, des inférieurs à diriger, des amis à recevoir, l'action continue et variée, l'emploi même de la pensée et de l'éloquence. On ne peut dire de lui, comme du laboureur de Virgile (5), « qu'il ne connaît pas son bonheur. » Sa

(1) *Ec.*, IV, 5. — C. VIII, 8, 14.
(2) VIII, 3, 37.
(3) C. VIII, 6, 12.
(4) *Ec.*, XIX, 17.
(5) *Géorg.*, II, 458.

joie éclate et perce à travers le calme habituel de son langage. Son style s'élève, s'anime. C'est la passion qui parle, une passion innocente, joyeuse, virile. Il ne contemple pas le travail mystérieux de la nature en artiste qui en jouit comme d'un beau poème. La rêverie lui est inconnue. Il décrit peu ; il est auteur, non spectateur (1). Il sait gré à la campagne de subir la direction de l'homme et de le diriger à son tour. C'est un échange de services et de leçons, où l'homme et la nature se façonnent l'un l'autre. Cette vue judicieuse et pratique, qui fait intervenir la nature dans l'éducation, place ce livre varié et vivant sous les yeux de la jeunesse et lui en inspire l'amour pour toute la vie, est plus originale qu'on ne pourrait le croire, si l'on considère les éloges de la campagne qui remplissent les ouvrages des anciens et des modernes.

A Sparte, comme au moyen âge, la possession de la terre est réservée aux citoyens, et les Hilotes la travaillent comme le serf, la glèbe. Platon, poussant encore plus loin la rigueur systématique et le mépris pour tous les biens extérieurs, supprime à ses défenseurs non-seulement le travail mais encore la propriété. Et comme ils ne font presque jamais la guerre et qu'ils ne l'aiment pas, que le développement du corps n'a en vue que celui de l'âme, et que l'âme sans jeter les yeux au dehors est toujours repliée sur elle-même, il ne leur reste plus

(1) *Ec.*, III, 9.

qu'une perfection contemplative, hors de la vie et de l'action du monde réel.

Il est plus singulier de voir les Romains abandonner aux esclaves l'agriculture, qui avait fait le fond solide de leur constance et de leurs vertus militaires, et la mépriser comme ceux qui l'exerçaient. Déjà, on reproche à Manlius (1) d'avoir exilé son fils, « jeune homme innocent, loin de la ville, de sa maison, des pénates, du forum, de la lumière, de la compagnie de ses égaux, pour le condamner à un travail servile, presque à la prison et à l'ergastule des esclaves... C'est charger encore la pesanteur de son esprit, c'est étouffer le peu de dispositions que lui a données la nature, dans une vie agreste, les habitudes de la campagne, au milieu des troupeaux. » Salluste, désintéressé malgré lui de la politique (2), « ne veut pas perdre ses loisirs à cultiver la terre, à chasser, attaché à des devoirs d'esclave », sentiment qui aurait fort étonné Xénophon. Pour lui, il trouve la vie des champs « libre (3), honorable, noble », et, comme on disait au XVIIe siècle, sentant son gentilhomme.

Quand donc les Romains vantent autre chose que leurs magnifiques villas, où ils retrouvaient Rome à la campagne, et s'étendent, comme Cicéron, Virgile ou Horace,

(1) T. L. VII, 4.
(2) SAL., *Cat.* IV.
(3) *Ec.*, V, 1. — VI, 10. — XV, 12.

sur l'éloge de l'agriculture, c'est un goût où entrent, et pour une grande partie, le souvenir et l'imitation des Grecs.

Cicéron traduit et embellit quelquefois Xénophon pour enrichir la littérature latine; il aime, comme disait Montaigne, les beautés livresques plus que celles de la nature. Il a inséré une belle imitation de l'*Economique* dans son traité sur la vieillesse [1], où elle n'est pas trop à sa place. En ornant un peu le passage gracieux de son auteur sur la vigne, il omet de montrer comme lui comment elle prévient, seconde, accompagne les soins de l'homme et lui enseigne à faire son devoir comme elle fait le sien.

Virgile, comme Lucrèce, porte partout avec lui le souvenir de la guerre civile. Lucrèce expose, avec une mélancolie profonde, le système du plaisir; au milieu des joies de la nature, Virgile est presque toujours triste. Les Muses l'enchantent, la perspective lointaine du Taygète sourit à son imagination [2], mais il trouve le travail pénible et souvent ingrat, les Dieux sévères et jaloux. Il plaint les hommes, auxquels il ne donne pas toujours une assez grande place dans son poème. Son laboureur s'ignore, oublie sa patrie, le genre humain, pour s'enfermer dans la vie de famille, tandis que le monde tout entier et le ciel même sont encore émus de la mort de César et des calamités qu'elle a entraînées.

[1] *De Senect.*, XV, 52. — *Econ.*, XIX, 18.
[2] *Géorg.*, II. 475 et suiv. — I, 122, 465.

Si Horace se réfugie à la campagne [1], c'est pour échapper aux ennuis et aux sottises de la ville ; il y emporte ses livres ; peu s'en faut qu'il ne croie honorer la solitude en en faisant, comme Pline le Jeune, son cabinet de travail ; il fait deux parts dans sa vie de propriétaire ; pour lui, le sommeil, le loisir, la conversation avec de bons et rustiques voisins, la réflexion, des vers sages et médisants ; pour son fermier, la pioche à manier, les bœufs à nourrir, le ruisseau à endiguer, toujours le travail, point de camarades ni de distractions ; Horace a beau le consoler de son lot, on serait mécontent à moins. Xénophon est plus humain quand il demande où l'on peut trouver « un séjour plus aimé des esclaves, plus agréable à la femme, plus désiré des enfants, plus avenant aux amis. »

Nos grands écrivains ont souvent reculé devant ce sujet, ou n'ont pas rendu avec assez de force des impressions qu'ils recevaient ainsi de seconde main. La mémoire nous masque la nature. C'est à travers Homère que Fénelon admire les beautés de la campagne. Télémaque, qui est si pénétré des mérites de l'agriculture, n'aurait garde de toucher à une charrue. Rabelais lui-même, esprit primesautier, mais chargé de science, s'amuse à nous montrer une journée de Gargantua en compagnie du sage Ponocrates [2]. « Sans livres et lectures, point elle n'était

(1) *Sat.*, II, 6, 60. — *Ep.* I, 14, 44.

(2) *Gargantua*, I, 24.

passée sans prouffit. Car en ce beau pré, ils recolaient par cueur quelques plaisants vers de l'agriculture de Virgile, d'Hésiode, du *Rustique* de Politian. » C'est ainsi que les Anglais lisent leur guide en face du Mont-Blanc.

On connaît le beau passage de Rousseau (1) : « Sur le penchant de quelque agréable colline, bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique — les fruits à la discrétion des promeneurs, — une société plus choisie que nombreuse. Les bords de la fontaine serviraient de buffet, — la chasse libre à tout le monde. »

C'est Xénophon à Scillonte, plus riche, aussi généreux et donnant encore, dans sa verte vieillesse, l'exemple des exercices violents, simples et gais qu'il conseille aux jeunes gens.

4. — Il a montré, dans tous ses ouvrages, sa passion pour la chasse, les chiens et les chevaux. Il est remarquable que Socrate, si grand amateur de la gymnastique, parle très-peu de la chasse, soit qu'il trouvât ce plaisir trop cruel, comme Rousseau qui ne le permet qu'à regret à son Emile, soit qu'il l'abandonnât aux riches et aux nobles. Toujours est-il que les Lacédémoniens s'y livraient par nécessité et fondaient là dessus le meilleur espoir de leur table commune. Les lois l'encourageaient chez les Athéniens et cherchaient à empêcher, dans une certaine mesure, le braconnage (2). Euripide, si dur pour les

(1) *Em.*, IV, *fin.*

(2) *Ven.*, XII, 6.

athlètes, dans une tragédie toute à l'éloge d'Hercule, s'est amusé, comme Aristophane, à railler sa grossièreté et son intempérance; mais il a célébré la vertu d'Hippolyte. Les Perses y voyaient avec raison la meilleure école militaire (1) qui enseigne le courage et la prudence, l'agilité et la force, l'impétuosité et la patience. Cyrus-le-Jeune portait les cicatrices des blessures que lui avait faites une ourse dans une lutte corps à corps. Dans la *Cyropédie,* nous voyons le roi d'Arménie, ce grand chasseur qui voulait prendre des terres et des villes, jaloux de l'habileté et du bonheur d'un de ses officiers (2). Il est vrai que le coup était beau. Un ours se présente, le roi le manque; le fils de Gobrias atteint la bête de son javelot et la tue. Le roi contient son dépit; mais il manque encore un lion que le jeune homme abat avec la même facilité. Le roi n'y peut tenir, arrache une arme à l'un de ses suivants et frappe en pleine poitrine le trop heureux vainqueur. Un ours et un lion ! Xénophon n'a pas assez d'imagination pour se représenter ces puissants animaux qu'il avait peu vus. Mais rien ne lui échappe de ceux qu'il connaît et pratique. Il aime dans la chasse non-seulement l'action, mais encore l'observation et l'étude.

Cyrus a raison de dédaigner les bêtes captives et presque apprivoisées du parc de son aïeul pour admirer,

(1) *An*, I, 9, 6. — *Ven.*, XII, 15. — C. I, 2, 10.
(2) C. IV, 6, 4.

dans la pleine liberté de la montagne [1], « les animaux vigoureux et bondissants. » On pourrait demander à Xénophon si l'homme lui-même gagnerait toujours à échanger, contre une éducation monotone et routinière à la lacédémonienne, l'originalité capricieuse et désordonnée de sa nature.

On a reproché à La Fontaine de n'être ni naturaliste, ni chasseur et de prêter quelquefois à ses bêtes, d'ailleurs si spirituelles, des mœurs qui ne sont pas plus vraies que leur langage. Xénophon dépeint, avec vivacité et justesse, la nature, la pose, les habitudes, les ruses inutiles du lièvre. Le vrai amateur doit laisser aller les levreaux, en l'honneur de Diane [2], par un sentiment analogue à celui de la Bible qui défend de cuire un chevreau dans le lait de sa mère. Mais sa pitié s'arrête là. « Cet animal est si gracieux à voir chassé, découvert, poursuivi et pris, qu'on en oublie tout ce qu'on aime » [3]. Comparons à ce sentiment celui de Pascal [4]. « D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas ; il est tout occupé de voir par où passera ce sanglier, que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six

(1) C. I, 4, 11.
(2) *Ven.*, V, 14. — *Ec.*, 23, 19.
(3) *Ven.*, V. 33.
(4) *Pensées*, IV, 1.

heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui et le faire entrer dans quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. » Xénophon ne connaît pas l'ennui ni la tristesse ; une joie chasse l'autre et voilà tout.

C'est avec un bâton que se chasse le lièvre et un épieu le sanglier (1). C'est ici une lutte véritable et non sans danger. Xénophon nous montre le pas, le mouvement, l'effort du chasseur avec autant de soin que Tyrtée représente le Lacédémonien en face de l'ennemi, « solidement planté sur ses pieds et se mordant la lèvre (2). »

De tous les exercices de l'antiquité, la chasse est celui qui a le moins perdu de sa vogue. Cela tient peut-être à ce qu'elle fut pendant tout le moyen âge un plaisir réservé aux grands et aux rois. Ce n'est pas seulement pour oublier sa misère, comme le veut Pascal (3), qu'on passe « tout le jour à courir après un lièvre qu'on ne voudrait pas avoir acheté ». Tout le monde peut l'acheter, mais pendant longtemps et aujourd'hui même, tout le monde ne peut pas le prendre. On sort de soi, mais pour revêtir un personnage d'une mine plus fière et plus antique. Encore le lièvre serait-il peu de chose pour le fâcheux de Molière, enragé d'avoir vu un cerf dix cors tué, contre les règles,

(1) *Ven.*, X, 11,

(2) TYRT. II, 22.

(3) Art. IV, édit. Havet, p. 53.

d'un coup de pistolet ([1]), ou pour Télémaque, qui étouffe un lion dans ses bras, et frappe d'un long dard le sanglier acharné contre Antiope ([2]).

5.—C'est avec un véritable plaisir, et en déployant toutes les habiletés de son style, que Xénophon a parlé du chien dans son traité de la chasse ([3]). Il est remarquable que Cyrus et les Perses s'en passent; il n'en est pas question dans la *Cyropédie*, où la chasse est si fort en honneur. Bornons-nous donc à quelques observations.

Il n'entend pas qu'on traite les chiens durement. Petits, il ne faut pas les enlever à leur mère : « les soins d'une nourrice étrangère ne suffisent pas ([4]). Mais le lait de la mère est bon ; son haleine, ses caresses sont agréables. »

On sait avec quelle justesse et quelle éloquence J.-J. Rousseau a appliqué ces idées à l'enfance de l'homme.

Le maître doit lui-même nourrir ses chiens ([5]) pour se les attacher, connaître leur naturel, flatter le docile, parler peu à l'intraitable, enfin leur donner des noms courts ([6]), pour qu'on puisse les appeler facilement. Ovide n'a pas voulu suivre ce conseil; il remplit vingt vers du catalogue des chiens d'Actéon qui dévorent leur maître,

([1]) *Fâcheux*, II, 7.
([2]) *Tel.*, II, XVII.
([3]) *Eq.*, IV, 1. — *Ven.*, VI, 15,
([4]) *Ven.*, VII, 3.
([5]) *Ven.*, VII, 12.
([6]) *Ven.*, VII, 5. — Ov., *Mét.*, XII, 206.

et s'excuse d'en oublier quelques-uns. Ces noms variés et harmonieux sont quelquefois d'une longueur désespérante. Où le bel esprit ne va-t-il pas mettre sa marque !

Il n'y a pas de nom de cheval dans la *Cyropédie*. Cyrus n'a pas de Bucéphale qui participe à la célébrité de son maître. Ce n'est qu'à la cour de son aïeul et avec une joie naïve qu'il s'habitue à l'équitation (1). Il se raille doucement de l'inexpérience et de la maladresse des Perses, qui ont mauvaise grâce et tombent de cheval (2), aussi facilement qu'au milieu des gentilshommes de Louis XIV, Racine et Boileau. Mais ils s'habituent peu à peu et deviennent les premiers cavaliers du monde barbare.

Xénophon a parlé du cheval en connaisseur, en soldat, en philosophe même. Il a montré là aussi sa douceur et sa justesse naturelles. Il applique aux animaux la même politique dont il veut qu'on se serve envers les hommes. Il faut l'habituer à aimer, à désirer même la présence de celui qui le sert ou le monte (3). Il doit être aussi difficile de dérober au cheval sa nourriture du râtelier qu'au maître la sienne du buffet. La violence est brutale et n'apprend rien. Forcer le cheval et le maltraiter, c'est vouloir faire danser un homme à coups de fouet et d'aiguillon (4). La colère ne sait rien prévoir et ce qu'elle

(1) C. I, 3, 3.
(2) C. IV, 3, 11. — 5, 54.
(3) *Eq.*, II, 3.
(4) *Eq.*, XI, 6.

fait faire est toujours suivi de repentir (1). Le même principe fait blâmer à Xénophon le cavalier emporté et le maître qui châtie avec fureur ses esclaves, ou le général, ce brave, aimable et généreux Téleutias, dont il a fait si souvent l'éloge, et à qui un mouvement irréfléchi de violence coûta son armée et la vie. Pour faire agir les hommes, il faut connaître les ressorts qui les poussent. Pour exercer utilement son empire sur les animaux, il faut observer leur nature et les habituer à faire au commandement et par l'effet de l'art le même mouvement (2), auquel ils s'abandonnent d'eux-mêmes et par instinct. Le cheval obéit-il, il faut le récompenser, et le punir, s'il ne fait pas la volonté du maître (3). Il comprend ce langage aussi bien que l'homme comprend la parole. « J'en jure par Mithra, » dit Cyrus-le-Jeune (4), « qu'étant bien portant, je n'ai jamais repris mon repos avant de m'être couvert de sueur en me livrant aux travaux de la guerre et de la campagne ou à quelque noble exercice. » Le cheval, comme le maître, ne doit recevoir la nourriture qu'après avoir été travaillé de la bonne façon.

Mais une fois qu'il s'est assoupli aux volontés du maître, ou plutôt quand on l'aura amené à faire ce qu'il fait de lui-même, qu'il a l'air vif, noble et brillant ! (5).

(1) *Eq.*, VI, 13. — *Hell.*, V, 3, 7.
(2) *Eq.*, XI, 3.
(3) *Eq.*, VIII, 13.
(4) *Ec.*, IV, 24. — *E.*, VIII, 6, 12.
(5) *Eq.*, XI, 3.

Qui peut retenir son admiration ? Les dieux eux-mêmes y prennent plaisir. On les représente sur un cheval qui s'enlève. La nature a d'abord été le modèle de l'artiste, mais le souvenir du chef-d'œuvre fait encore ressortir la beauté de la nature. La campagne, la guerre, la parade : Xénophon est intarissable. Il propose de nouveaux mouvements pour augmenter la pompe des fêtes, et jamais spectateur n'a mieux ressenti et analysé son plaisir. Dans les mouvements rapides de ces chevaux qui s'élancent, s'arrêtent, disparaissent, feignent une attaque, se rangent en ligne, il distingue une impression de terreur, de respect, de beauté, quelque chose de guerrier et de nouveau.

Ces ailes qu'on envie aux oiseaux, le cheval nous les donne en quelque sorte, ou, pour me servir d'une comparaison plus soldatesque, le cavalier devient un hippocentaure, qui ne fait qu'un avec la bête, mais qui peut s'en séparer et se démonter, homme ou centaure à son choix [1].

Les Athéniens étaient grands amateurs de chevaux, comme les Anglais aujourd'hui. Il semble que ces peuples de marins, longtemps enfermés dans l'étroite enceinte de leurs vaisseaux, aussitôt qu'ils touchent terre, veulent prendre du champ et dévorer l'espace.

P.-L. Courier a édité et traduit, dans un style auquel l'artifice donne presque l'air du naturel, les deux traités

[1] *Hipp.*, IV, 11. — *Hipp.*, VIII, 6. — *Hipp.*, IV, 3, 20. — C. IV, 3, 20.

de Xénophon, l'équitation et le commandant de cavalerie. Ce rôle, que l'auteur français voulait prendre de savant et de paysan, d'helléniste et de vigneron, de pamphlétaire et d'artilleur, d'écrivain élégant et populaire, Xénophon le remplissait naturellement et sans y songer et, au milieu de la variété de ses ouvrages, attrapait sans doute d'autant mieux la naïveté et la vérité qu'il se donnait moins de peine pour la chercher.

Voilà bien des exercices capables d'entretenir la santé, la beauté et la force du corps, et d'exercer même sur l'âme une heureuse influence. La gymnastique place le jeune homme au milieu de ses camarades, l'agriculture en face de la nature ; la chasse, le cheval lui apprennent à plier à son service les êtres organisés, ou à lutter contre eux de ruse et de courage. Toujours en action, toujours en plein air, la turbulence, l'impétuosité s'apaisent ; la grâce libre et la force des mouvements se développent tout autrement que dans la vie sédentaire et renfermée de la jeunesse moderne.

6. — Mais que l'ennemi tienne la campagne, comme on le voit à chaque instant dans les *Mémorables*, ou que la saison soit pluvieuse, quelle ressource restera-t-il dans l'intérieur de la maison ? Faudra-t-il danser comme Socrate, et danser toute la journée ? Rabelais et Rousseau vont plus loin que Xénophon : « S'il advenait que l'aer feust pluvieux et intempéré, en lieu des exercitations ils demouraient en la maison, et par manière d'apothérapie s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier

du bois et à battre les gerbes en la grange [1]. » Rousseau n'hésite pas à donner à Emile le métier de menuisier, non-seulement pour le rendre aussi fort, mais encore aussi indépendant de la fortune et des hommes que peut l'être un artisan. [2] Xénophon n'a pas eu l'idée de faire de Cyrus un serrurier comme Louis XVI, à qui son talent n'a guère servi, sinon, peut-être, à augmenter sa force de patience. Mais il n'aurait pas été trop étonné de ces maximes modernes.

Il aime et il estime le travail. Il n'a pas le préjugé du Romain et du gentilhomme. Le travail ne serait-il bon que pour les esclaves et les barbares ? N'est-il pas le propre de la liberté, qui doit se suffire à elle-même et d'elle-même ? Ne donne-t-il pas la santé, la force, le sentiment du devoir et, ce qui ne vaut pas moins aux yeux d'un Grec et d'un Athénien, la bonne humeur et la joie [3] ?

Socrate n'admire pas seulement les beaux-arts : un peintre, un sculpteur, un architecte, un constructeur de vaisseaux, tout ouvrier devenait facilement artiste dans Athènes. Chaque grand art en faisait naître une multitude de plus petits, comme cela se voit assez en France, où la sculpture et la peinture appliquées à toutes les industries contribuent non-seulement à la gloire, mais encore à la

(1) *Garg.*, I, 24.
(2) *Em.*, III.
(3) *Méml.*, I, 7.

prospérité et à la richesse du pays. Le goût y est une fortune, tout autant et plus que la science. C'est en fréquentant les ouvriers en cuirasses, ceux qui maniaient le fer, le cuivre, qui taillaient la pierre, qu'est venue à Socrate la pensée si profonde que la vie aussi est une belle matière à travailler, qui ne devait pas être abandonnée au hasard; que si chaque profession a ses règles, son expérience, ses inventions, son utilité propre, la conduite de l'homme et de la société pouvait aussi devenir un art qui a son apprentissage, ses théories, sa fin, qui peut s'enrichir des exemples du temps et des découvertes des grands esprits, et qu'enfin, s'il est ridicule de s'improviser médecin (1), pilote ou charpentier, la morale, l'administration, la guerre, la politique, cette vertu royale (2), cet art véritablement divin de se faire obéir par des hommes libres, devaient, à plus forte raison, être étudiées, approfondies, réduites en règle et en système, pour être appliquées avec connaissance de cause et contribuer au bonheur de chaque homme et de la société. Ce n'est donc pas dans le silence du cabinet et dans le recueillement de l'étude, mais au milieu de l'atelier, de la forge, du chantier, du port, qu'est née cette science de la morale, qui doit établir, par la seule force de la vérité et de la conscience, le règne de la justice chez tous les hommes.

(1) *Mém.*, IV, 2, 5.
(2) *M.*, IV, 2, 11. — *Ec.*, XXI, 12.

Platon semble avoir méconnu cette origine populaire et se montrer ingrat envers les maîtres de son maître, lorsqu'il fait voir une dureté si méprisante pour tout ce qui est du travail des mains [1].

Xénophon est à la fois plus pratique et plus pitoyable. La guerre lui a trop fait voir la nécessité, pour chaque soldat, d'être quelque peu ouvrier et inventeur. Mais il n'estime pas plus que Rousseau [2] les professions sédentaires et casanières qui amollissent et efféminent. Il ajoute cette réflexion bien grecque, que les artisans ont peu de loisir et ne peuvent guère songer ni à l'amitié, ni à la politique. Il approuve les cités grecques qui ne leur donnent pas les priviléges des citoyens. Il n'est pas difficile, au contraire, d'approuver Athènes [3], qui ne faisait aucune distinction entre ses enfants, qui les croyait aussi capables des affaires de la patrie que des leurs propres, et de la connaissance de la politique que de celle de leur métier. En tout cas, c'est la grande difficulté des Etats modernes. Leur enlever l'intervention et presque la souveraineté dans la chose publique est impraticable ; les mépriser est inhumain ; leur supposer la capacité sans le loisir et l'étude, chimérique. Il reste donc à les éclairer, à s'en faire aimer, à leur inspirer, par la supériorité de la science et de la bonté, ces sentiments de reconnaissance

(1) *Rép.*, IV, 425.

(2) *Em.*, III. — *Econ.*, IV, 2.

(3) THUCYD. II, 40, 2.

et de soumission volontaires si chers à Xénophon, ou, s'ils doivent devenir décidément les maîtres, à les rendre dignes de l'être.

7. — En faisant une aussi grande part à la santé, à la force, à la beauté et aux exercices du corps, Xénophon et les Grecs de son temps ne semblent pas avoir craint de diminuer le temps et la culture dont a besoin l'esprit. La grossièreté romaine ou la brutalité anglaise ne pouvaient se produire chez un peuple si spirituel et si amoureux du beau. Les artistes, les sophistes, les philosophes, les poètes, les amateurs des spectacles et des fêtes se rencontraient aussi facilement dans Athènes (1) que les négociants qui y venaient vendre et acheter. Partout étaient des maîtres, qui enseignaient ce qu'ils savaient et même ce qu'ils ne savaient pas. Nous avons déjà vu que Tigrane avait son sophiste aussi habile que celui de Cyrus l'était peu (2). Le Grec Phalinus (3), qui vient proposer aux Grecs de se rendre, et qui admire en connaisseur la vive réponse de Xénophon, était professeur de tactique chez les Perses, comme Ctésias était (4) médecin à la cour. Les maîtres et Socrate lui-même raffinaient et subtilisaient. On commençait à se railler des efforts de mémoire qu'il avait fallu jadis, pour apprendre et réciter une Iliade

(1) *Vect.*, V, 4.
(2) C. III, 1, 14. — I, 6, 12.
(3) *An.*, II, 1, 7.
(4) *An.*, I, 8, 26.

entière. Les Rhapsodes, devenus ridicules depuis qu'ils étaient inutiles, ne comprenaient plus rien, disait-on, aux vers qu'ils débitaient (1). Les livres circulaient plus facilement; les riches particuliers se faisaient des bibliothèques. Socrate lisait avec ses amis les ouvrages des anciens Sages (2), poètes ou philosophes, et, sans s'attacher à leurs systèmes, recueillait pour les expliquer ou les développer leurs plus belles maximes. Dans le camp même de Cyrus, au milieu des plaisanteries soldatesques, on rappelle les poésies (3) ou les nouvelles touchantes qui arrachent des larmes, dont Xénophon se raille, mais dont il a donné le meilleur modèle dans l'histoire de Panthée. Cyrus, grand amateur de l'étude, fut chanté, comme Charlemagne, dans des poèmes dont les Grecs auraient bien dû nous conserver quelque chose.

Au milieu de ces études graves ou légères, Xénophon ne pouvait manquer de donner une place à l'histoire (4), comme il en a donné une au roman. Il y voit, avec une naïveté qui étonne toujours dans un homme de son expérience, la meilleure des écoles, qui enseigne, par les faits eux-mêmes, au fils le respect pour le père, au frère l'amour pour son frère, et qui montre partout le succès attaché à la vertu. C'est dans des vues analogues, expri-

(1) *Mém.*, IV, 2, 10. — *Conv.*, III, 6.

(2) *Mém.*, IV, 2, 8.

(3) C. I, 6, 14. — C. II, 2, 13. — C. I, 1, 2.

(4) C. VIII, 7, 24.

mées presque dans les mêmes termes, que Tite-Live déclare entreprendre sa grande histoire ([1]). Seulement sa famille est plus étendue; elle embrasse tout le peuple romain. Il ne faut donc pas s'étonner si l'un et l'autre historien ont trop suivi leur théorie et altéré parfois la vérité, pour la rendre plus morale et plus instructive.

Du reste, peu d'érudition, cette maladie inévitable des peuples plus mûrs, et où allait bientôt se jeter Aristote. Tout est frais, neuf, original. La science commence; la méthode est trouvée, mais pas encore appliquée avec rigueur. Les premiers poètes avaient expliqué, avec la grâce du monde naissant, les sentiments primitifs et les passions presque instinctives de l'homme. Les premiers philosophes trouvaient à chaque pas des vérités nouvelles, faciles à saisir et à rendre, et qui commençaient le trésor commun de l'intelligence humaine.

Aucune des connaissances du Grec de son temps n'a échappé à Xénophon. Mais on peut dire de lui, comme Tacite d'Agricola ([2]), qu'il a gardé la mesure dans la sagesse. Platon voit dans l'étude des sciences abstraites ([3]) un excellent apprentissage de la philosophie, puisqu'elles élèvent l'esprit au-dessus du sensible, et le disposent à atteindre, par la dialectique, jusqu'à l'essence des choses. Xénophon et Socrate n'admettent des mathématiques que

([1]) T. L., *Init.*

([2]) TAC., *Agr.*, IV.

([3]) *Rép.* VII, 233. — *Tusc.*, I, 2. — *Mém.*, I, 1, 16.

ce qui est bon pour la vie usuelle, et ne sortent pas de cette vue un peu étroite, que Cicéron déplore de voir dominer à Rome.

M. Grote ([1]), tout en expliquant et en approuvant les motifs de Socrate, qui voulait surtout que l'homme concentrât ses efforts et ses études sur l'homme même, remarque avec justesse que ce sont précisément ces mêmes sciences qu'il a négligées qui sont devenues, avec le temps, les plus sûres et même de toutes, les seules qui soient absolument sûres.

Il faut ajouter qu'indépendamment de la valeur propre des vérités que les sciences ont découvertes, elles ont habitué l'esprit humain à une méthode plus sévère; elles ont élargi le cercle d'idées et de lieux communs où se meut la littérature. C'est un des côtés par lequel nos écrivains peuvent se croire supérieurs aux anciens.

Mais ces grands avantages sont payés fort cher. Non-seulement la science, mais chaque partie de la science suffit pour absorber la vie d'un homme. On ne peut s'avancer qu'à condition de s'enfoncer de plus en plus en un coin donné ou choisi; l'ensemble des connaissances générales s'augmente, mais chaque esprit, portant toute sa force sur un point, est plus faible ailleurs. L'ensemble, l'harmonie, l'équilibre des facultés est détruit, et, par une fatalité attachée à tous les progrès de l'humanité, on

([1]) Grote, t. XII de la traduction française.

perd d'un côté ce qu'on gagne de l'autre; on est plus savant, on est moins homme.

La Grèce a donc été singulièrement favorisée, puisque tout lui servait, jusqu'à son ignorance. A prendre Xénophon par le détail, il a partout des supérieurs et des maîtres, excepté peut-être à la chasse, qui a tant changé depuis et qui est peu de chose. Mais l'art de développer à la fois et dans toutes les directions toutes les forces du corps et de l'esprit lui est propre et ne se retrouvera guère. On peut lui pardonner de n'avoir pas plus exigé de l'éducation des autres que ce qu'il avait tiré de la sienne.

8.— Les deux études où les anciens ont surtout excellé, parce qu'elles sont les plus importantes et celles qui exigent le moins de secours extérieurs, ç'a été sans doute la philosophie et l'éloquence, l'une qui enseigne à connaître et à diriger la pensée vers le bien, l'autre à l'exprimer, à la défendre, à la faire prévaloir.

Les Perses passaient la plus grande partie de leur jeunesse à apprendre la justice (1). Tempérance, discipline, obéissance, ils cultivaient comme à Lacédémone les vertus des peuples pauvres et guerriers, en y ajoutant quelque chose de la noblesse orientale, le mépris pour le mensonge et l'ingratitude. Le respect religieux pour sa parole, le désir de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis

(1) C. I, 2, 6.

sont les deux principales vertus de Cyrus-le-Jeune (¹). L'histoire d'Esther nous montre assez combien le roi rougissait de laisser un service sans récompense (²). Les enfants se formaient en tribunal, s'accusaient, se jugeaient les uns les autres. Nous voyons dans les *Mille et une Nuits* ces juges imberbes étonner les politiques par leur sagesse, être pris pour modèles et pour maîtres, et dicter leur sentence au khalife Haroun-al-Raschid, ce Cyrus d'une Asie plus moderne et non moins légendaire. Former à la vertu, c'était bien; habituer la jeunesse à s'y former elle-même, à trouver en soi la règle de la conduite, à l'appliquer, à la justifier, éveiller tous les bons instincts et leur donner un libre cours, imprimer le respect de la loi, mais de la loi gravée dans chacun de nous, était mieux encore. Télémaque est trop écolier; il écoute toujours. Mentor est pour lui une conscience tout à fait extérieure, vers laquelle il se tourne aussitôt qu'il est embarrassé. Il n'a pas d'initiative; abandonné un instant à lui-même, il commet toutes sortes de fautes. Il ressemble trop au duc de Bourgogne lui-même, dont les vertus et les pensées ne sont qu'un reflet affaibli et altéré de celles de son maître.

Socrate a exercé un empire plus grand encore sur ceux qui l'écoutaient, mais il n'a pas absorbé, il a développé, au contraire, leur originalité propre, et l'on ne sait si l'on doit plus admirer sa doctrine ou sa méthode.

(¹) *An.*, I, 9, 10.
(²) *Esth.*, VI, 3.

On connaît la célèbre boutade de J.-J. Rousseau [1] contre Socrate : « Socrate inventa, dit-on, la morale : d'autres avant lui l'avaient mise en pratique... Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice... Avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce admirait un homme vertueux. »

Cela est surtout vrai, si l'on étudie, comme Rousseau, l'histoire dans Plutarque qui en a fait une démonstration vivante des leçons de Socrate et de ses disciples. Mais que l'on jette un coup d'œil sur l'admirable tableau que Thucydide, témoin oculaire et impartial, trace de la corruption, des désordres [2], des passions basses et grossières qui firent explosion en même temps que la guerre du Péloponnèse. On verra combien vite le sens moral se pervertit chez les nations les mieux douées, comment les mots changent de sens, quand les mœurs changent elles-mêmes, en sorte que non-seulement le mal se fait, ce qui est ordinaire chez les hommes, mais qu'il est loué, approuvé, et prend pour lui la sanction des succès et de l'opinion publique.

Laissons donc toute leur valeur aux théories morales. Socrate n'a pas plus créé la morale qu'Aristote le raisonnement, en donnant les règles du syllogisme. Mais la pensée ne se trouve pas plus mal de savoir distinguer entre le vrai et le faux, et le devoir n'est pas moins bien

(1) *Em.*, IV.

(2) Thucyd., III, 82.

pratiqué parce qu'il est mieux connu. Le mérite de chaque civilisation dépend de l'idée qu'elle s'en fait, le mérite de chaque grand esprit est d'y ajouter quelque chose. Les âmes honnêtes se conforment à la règle, les grandes la dépassent, les plus faibles peuvent tomber au-dessous d'elles-mêmes, mais sont encore soutenues et portées par le milieu où elles sont plongées.

La doctrine même de Socrate, supérieure à celle des sophistes qui l'avaient précédé, n'en différait ostensiblement qu'en ce qu'elle tenait moins de compte des biens extérieurs et faisait dépendre le bonheur de l'énergie personnelle plus que du hasard de la fortune (1). C'était à Platon qu'il était réservé de développer la science morale, imparfaite à ses débuts, et de lui donner une pureté et une élévation singulières. Mais, comme maître, Socrate n'a jamais eu de supérieur ni d'égal. Une personnalité si puissante, si originale, si bien armée pour la lutte, si enfoncée dans ses propres idées, ne faisait pas le vide autour d'elle, n'empêchait pas les disciples de respirer, les plaçait, au contraire, dans une atmosphère excitante qui augmentait leur valeur propre, et les rendait capables d'agir et de parler par eux-mêmes. La direction imprimée à l'éducation des Perses, l'art plus savant, mais aussi libre de Socrate, réglaient mais développaient l'énergie native et individuelle.

On ne sait bien que ce qu'on tire de soi-même ; l'on ne

(1) *M.*, III, 9, 14.

deviendra guère sage par les leçons d'autrui. Ce n'est pas la mémoire, c'est l'habitude, la conscience, qui dirigent la vie et qui sont l'homme même; tout ce qui vient du dehors, s'il n'a conquis notre assentiment, ne s'est mêlé à notre propre fond parce qu'il lui appartenait d'avance, reste à la surface, disparaît et tombe au souffle des passions et des événements : *Eripitur persona.*

Le doute de Socrate et celui de Descartes ne se ressemblent guère. Descartes, en vrai Français, se donne le plaisir de tout renverser, pour se donner le plaisir, non moins grand, de tout reconstruire. Il faut s'oublier d'abord, pour se retrouver ensuite : double difficulté. En passant de ce scepticisme, contraire à la nature, à ce dogmatisme qui ne lui est pas tout à fait conforme, on risque de perdre en route une bonne partie de soi-même; et, par le fait, Descartes se donne bien de la peine pour établir que nous avons un corps et des sens, et qu'on peut s'en rapporter à eux sur ce qui est de leur domaine.

L'ironie socratique ne fait que dévoiler à nos propres yeux notre ignorance, qui n'est que trop réelle, pour inspirer le désir d'en sortir. Ce n'est point un sceptique qui se fait un jeu d'esprit de douter de ce qu'il sait fort bien, mais un sage, honteux de savoir si peu lui-même, qui cherche et fait chercher avec lui la vérité que nous portons dans le fond de notre cœur, mais que cachaient les illusions d'une fausse science, pour l'appliquer à la conduite de la vie.

Ni Xénophon ni Socrate n'ont vu dans la fameuse

maxime « se connaître » toutes les connaissances morales et métaphysiques qui y étaient enfermées en germe, et que Cicéron a développées, d'après Platon, avec son éloquence accoutumée (1). Etre bien doué par la nature, savoir le fort et le faible de son esprit, s'améliorer par l'exercice, ne compter que sur soi, se débarrasser de toutes les fausses timidités qui gênent souvent des esprits supérieurs, ou des vanités qui emportent les esprits faibles, se dire à soi-même la vérité, pour que les autres ne soient pas obligés de la faire entendre, laisser de côté ce dont on n'est pas capable, mais se jeter avec un courage raisonné et toutes les ressources de ses facultés dans les entreprises justes et possibles (2), tel est le sens aussi pratique que philosophique de ce précepte dans lès *Mémorables* et la *Cyropédie*. La connaissance de soi-même est désespérante pour la sottise, qui, du reste, n'y parvient pas souvent. Mais c'est un stimulant énergique pour le mérite, qui doit remplir sa carrière dans son intérêt, celui de ses amis et de la patrie. Se connaître et se faire connaître au monde, c'est pour Cyrus se montrer digne et reconnaissant de la confiance de Gobryas, qui remet à sa discrétion des châteaux, ses trésors, sa fille (3). S'ignorer, c'est pour le roi d'Arménie (4), avoir recherché l'indépen-

(1) Cic., *Leg.*, I, 22, 59.
(2) *Mém.*, I, 1, 16. — IV, 2, 23. — III, 7, 9.
(3) C. V, 2, 9.
(4) C. III, 1, 19.

dance et tomber dans la servitude. C'est pour Crésus [1] s'être laissé engager, par l'orgueil de ses richesses, les flatteries de ses courtisans et sa propre ambition, dans une lutte contre un prince issu des dieux et nourri dans la vertu dès son enfance, tandis que le premier de ses ancêtres n'a cessé d'être esclave que le jour où il devenait roi.

La philosophie, comme l'entend Xénophon, est donc plus pratique qu'abstraite; le maître l'enseigne moins qu'il ne la fait découvrir à ses disciples; elle règne et elle inspire, elle discipline et elle excite. Elle donne le sentiment de sa faiblesse, mais aussi de sa force. Ainsi entendue, nulle étude n'était plus saine et plus utile à la jeunesse.

Xénophon porte partout sa philosophie tout entière avec lui. Cyrus applique dans toute sa carrière les enseignements de l'éducation perse. Un Epaminondas est aussi bien que Socrate la philosophie vivante.

Les études philosophiques ou religieuses, où se jetaient, volontiers, les beaux et grands esprits du XVIIe siècle, valaient celles des Grecs et peut-être davantage. Mais, par une contradiction singulière, les hommes d'action les réservaient pour la fin de leur carrière, où elles ne pouvaient plus servir. Ils employaient la seconde moitié de leur vie à démentir la première. Cela faisait une bonne antithèse pour leur oraison funèbre. Il n'y a guère que

(1) C. VII, 2, 19.

Catinat qui ait été philosophe à la tête des armées, et on ne lui en a pas su beaucoup de gré.

9. — Penser et agir, c'est tout l'homme. Mais la parole est aussi une action et non pas la moins importante de toutes (1). Il ne suffit pas de chercher la vérité, de la trouver, de la posséder : ce n'est que la moitié du devoir (2). Il faut aussi la répandre, la communiquer, en inspirer la connaissance et l'amour.

Xénophon assigne donc à l'éloquence un but élevé et utile. Elle est tout entière dans la valeur des pensées et non dans celle des mots. Il est un art qui s'est perfectionné de plus en plus, de déguiser sous la pompe des paroles la nullité du fonds, comme de faire des vers bien tournés et d'où la poésie est absente. Dans toutes les rhétoriques, excepté peut-être dans celle d'Aristote, l'élocution tient la plus grande place.

Xénophon, philosophe et politique, n'a que du mépris pour l'agrément des paroles qui flattent l'oreille, sans instruire, et qui montrent le talent de l'orateur sans inspirer à celui qui l'écoute d'autre sentiment qu'une admiration stérile. Le propre de l'éloquence est de persuader, non d'éblouir (3). Apprendre à parler pour parler toujours et sans but (4), cultiver l'art de bien dire pour l'art lui-

(1) *Ven.*, I, 18.
(2) C. III, 3, 38.
(3) C. V, 5, 47.
(4) C. I, 5, 9.

même, arranger des phrases harmonieuses pour séduire une jeunesse frivole ([1]), n'est qu'un talent inutile et même dangereux. Mais dans la bouche d'un philosophe, d'un citoyen, d'un général, quel instrument puissant, quelle force irrésistible au service du bien et du vrai !

On sait avec quelle supériorité Fénelon a développé dans sa lettre à l'Académie ces idées si sages. Les Athéniens ont eu assez d'esprit, non-seulement pour créer la grande éloquence, mais encore pour s'en défier. Les Romains, qui la recevaient toute formée, mais nouvelle pour eux, s'en laissaient charmer et duper. Ce n'est pas sans raison que Démosthènes dissimule son art et que Cicéron montre le sien.

Le grand secret pour bien dire est de bien savoir ([2]). Alors le discours coule de source. Du même élan dont la pensée sort de l'âme qui l'a longuement méditée, elle s'avance, fait son chemin et pénètre partout. On l'admire, mais en même temps on l'aime. Ce n'est pas par des applaudissements, mais par les actions mêmes que l'on fait voir alors qu'on est persuadé.

Mais quelle sottise de venir en public étaler son ignorance ([3]) et d'apprêter à rire à ses rivaux et même à ses amis ! Si par hasard il faut absolument promettre sans savoir si l'on pourra tenir, donner des espérances que

([1]) *Ven.*, XIII, 5.

([2]) *Mém.*, III, 3, 11.

([3]) *Mém.*, III, 6, 17.

l'on ne partage pas, parler sur un sujet qu'on n'a point étudié [1], comme cela se fait quelquefois sous la nécessité de la politique, c'est le cas pour un habile homme de s'effacer et de laisser paraître à sa place quelque subalterne complaisant dont le petit esprit est tout suffisant pour parler sans rien dire.

Il ne faut pas non plus se faire illusion sur les effets de l'éloquence. Socrate excelle à démontrer que nous ignorons ce que nous croyons savoir. Un orateur habile nous persuade facilement que nous savons ce que nous pensions ignorer. Il change en un instant l'état des âmes. Il inspire le courage, l'ardeur, les grands sentiments. Mais la métamorphose a été trop rapide. Un instant l'avait faite, un autre la défait. Chacun revient à sa nature [2]. C'est l'éducation, les lois, les maîtres, la réflexion, l'exercice et non un mouvement d'éloquence, qui donnent de la vigueur aux soldats sur le champ de bataille, ou le patriotisme au citoyen sur la place publique.

L'orateur comme le philosophe réveille dans l'âme les connaissances et les sentiments qui y sommeillaient [3]. Mais il ne saurait les créer où ils ne sont pas. Aucune réflexion ne peut mieux faire comprendre et le génie et l'impuissance de Démosthènes.

Toutes ces vues sur l'éloquence, auxquelles l'auteur

(1) C. I, 6, 19.
(2) C. III, 3, 50.
(3) C. III, 3, 37.

revient souvent, sont judicieuses et pratiques. Il semble même que de nos jours l'éloquence politique doive tendre à se dépouiller de plus en plus de l'éclat et de l'emphase oratoires pour traiter les affaires avec la netteté, la connaissance précise et la simplicité d'Athènes. Grand art cependant et difficile que de paraître se passer de l'art!

Il n'y a qu'une lacune dans cette théorie de Xénophon. Le bon sens y est tout et la passion rien. « Ce maître violent », comme dit Thucydide [1], « cet injuste sophiste », comme dit Xénophon, ne cède pas si facilement la place. Araspe, humilié de sa faute et de sa mésaventure, est tout étonné de sentir en lui deux âmes dont l'une l'entraîne au mal et l'autre le rappelle à la vertu. Mais toute passion ne va pas nécessairement au vice pas plus que tout calcul à la vertu. Si l'on peut donc admettre que Cicéron a trop accordé à la musique des mots, qu'il ne tient pas toujours assez de compte de la vérité et qu'il trompe aussi souvent son auditeur qu'il l'instruit, il faut lui accorder qu'il a montré une connaissance plus étendue de la nature humaine en attribuant à l'éloquence, comme sa qualité propre et dominante, le don de toucher.

Qu'on prenne dans la *Cyropédie* ce moment critique où l'armée de Cyrus est informée en même temps de l'approche des ennemis, de leur multitude, de leurs immenses ressources; tout tremble, tout se décourage; qu'on voie dans César une situation semblable, une même terreur,

(1) THUCYD. III, 82, 2. — C. VI, 1, 41.

quand il faut marcher sur Arioviste, et qu'on lise les deux discours (1). Ni l'un ni l'autre ne sont entachés de la moindre déclamation. L'orateur qui veut enflammer les siens est calme lui-même, animé seulement par une résolution que rien ne fera fléchir. Il ne s'appuie que sur des faits. Il montre la supériorité de l'armement et de la discipline, le même mépris raisonné non pas seulement pour l'ennemi, mais pour ceux qui ont peur de lui. Xénophon a un tour plus fin et plus aimable, César plus impérieux et plus grave. Mais la méthode, la marche du raisonnement, le choix et le développement des preuves ont la même vigueur et la même simplicité.

10. — Xénophon ne serait point élève de Socrate s'il n'attaquait les sophistes. Ce ne sont pourtant pas eux qui ont condamné son maître à mort. Il ne revient pas aussi souvent à la charge que Platon : il n'a point cette verve de raillerie comique. Mais ce qui est remarquable, c'est que cette fois il sort de son calme habituel ; il s'indigne, il s'emporte. Il ne serait pas tout à fait équitable de juger les sophistes sur les accusations de leurs adversaires. La république des lettres a été de tout temps aussi féconde en révolutions et en guerres civiles que celles qui tiennent le plus de place dans le monde et dans l'histoire. De tout temps « le potier a été jaloux du potier », le poète du poète (2). Hésiode croit ces luttes fructueuses en défini-

(1) C. VI, 219. — CÆS., *B. g.*, 39,

(2) HES., *Op.*, 26.

tive pour les hommes. Mais les vaincus n'y ont guère été ménagés, comme de coutume. Horace a raison de triompher avec les poètes de son temps de la rudesse antique; mais ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher une appréciation équitable d'Ennius et de Plaute. Quels services n'a pas rendus à l'esprit humain et à l'esprit français l'érudition de la Renaissance! Elle a servi de lest à la légèreté nationale; elle n'a pas étouffé la verve gauloise, mais l'a empêchée de tout envahir. Mais aussitôt que l'originalité créatrice s'est montrée et qu'il a fallu débarrasser la mémoire de l'attirail antique qui l'encombrait pour donner de l'air et de la place à des œuvres nouvelles, toute une littérature de sarcasmes et de railleries s'est produite contre le pédantisme qui, encore aujourd'hui, est une injure. Rabelais est là-dessus d'accord avec Pascal, Montaigne avec Port-Royal; pour couronner le tout, Molière a mis l'amour du grec sur la scène. Les attaques sont venues de tous les côtés, et pourtant le danger n'était pas si grand; la décadence, si jamais elle se produit, ne semble pas venir de là.

Platon chasse les poètes de sa république; Aristophane joue les philosophes dans les *Nuées*, ce qui ne l'empêche pas de dîner avec Socrate dans le fameux banquet où ils parlent tous deux si bien. Après la bataille, les adversaires se donnaient la main, sauf à recommencer le lendemain.

Il semble qu'on reprochait à Xénophon son goût trop vif pour les exercices du corps et particulièrement pour

la chasse ; il ripostait, non sans violence [1], par l'accusation banale de corrompre la jeunesse et de s'enrichir à ce métier. Il reprenait dans les sophistes avec plus de raison leur rage de parler de ce qu'ils ne savaient pas, leurs phrases cadencées et vides, leurs raffinements, que Cicéron même trouve puérils [2]. Il ne pouvait pardonner à l'éloquence judiciaire de prêter souvent sa force à la cause la plus faible, d'entretenir l'esprit de chicane, de haine et de dissensions. Ainsi, l'arme était si polie et si brillante qu'elle ne pouvait servir, ou si aiguë qu'elle blessait à tous coups. Enfin, ce qui met le comble à sa mauvaise humeur, les sophistes sont mal faits et incapables de soutenir la fatigue et la guerre.

Isocrate, que ce dernier reproche et quelques autres touchaient en plein, n'était point embarrassé pour répondre, que ce qui distinguait surtout Athènes [3], ce n'était ni la supériorité dans la guerre, la politique, le respect des lois, choses communes à tous les peuples, mais bien la culture des lettres et l'éloquence, qui met l'homme au-dessus de la bête, le Grec au-dessus du barbare, Athènes à la tête de la Grèce.

On ferait un beau dialogue entre Isocrate et Xénophon, où ils soutiendraient chacun leur opinion et où ils auraient raison tous les deux. Ce qu'il y a de certain,

(1) *Venat.*, XIII, 1. — 8, 11. — *Ec.*, XVI, 1. — *Ec.*, XI, 25.
(2) *Or.*, XII.
(3) Is., *Perm.*, 293.

c'est que, dans Athènes même, il y avait le parti de l'ignorance, puissant, nombreux, envieux de toute supériorité, ce qui est la maladie des peuples libres, et qui les condamnait tous deux, bel esprit et philosophe (¹). On persécutait à l'occasion, non-seulement Socrate, mais encore ses disciples, et Euripide (²), qui en savait quelque chose, fait dire à sa *Médée* : « Un homme sage ne doit pas donner à ses enfants une trop grande instruction. Ils entretiennent ainsi l'envie et la haine : apportent-ils quelque sage nouveauté, les esprits grossiers les trouvent incapables plus que sages, ou s'ils passent pour plus habiles que ceux qui ont de la réputation et du savoir, le peuple les regarde comme dangereux.» Ce ne fut

(¹) *Conv.*, 14, 32.

(²) *Médée*, 298.

Saint-Evremond fait parler spirituellement un partisan de l'antique ignorance qui attribue l'abdication de la reine Christine à son amour excessif pour la science. «De mon temps on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'église, encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gens d'armes, galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Therme et les Bellegarde. Du latin, de mon temps, du latin ! un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connais les grandes qualités de M le Prince et suis son serviteur. Mais je vous dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinees et sa considération à la cour, sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français. ». *Lettre au comte d'Olonne*, 1656.

pas l'acte le plus impopulaire des Trente, d'imposer à la fois le silence aux sophistes, à Aristophane et à Socrate (1).

11. — Xénophon n'est pas homme à se ranger dans le parti de l'ignorance et de la force. S'il n'estime pas la science des autres, c'est qu'il fait grand cas de la sienne, travers où tombent souvent les gens d'esprit. Sans le savoir et sans le vouloir, il est Athénien plus que personne, plus qu'Isocrate, qui a passé sa vie à faire l'éloge d'Athènes. Fénelon ne peut assez condamner le style fleuri; Malebranche ne pardonne pas à l'imagination; Rousseau emploie son éloquence à médire de l'éloquence. Dans la nuit mémorable où les Dix-Mille, privés de leurs chefs, ne peuvent ni veiller, ni dormir, ne veulent pas se rendre et désespèrent de se sauver, ce n'est pas de la discipline lente et routinière de Sparte que vient le salut, mais de l'esprit de ressources, d'initiative et d'espérance d'un Athénien, simple volontaire (2). Il conçoit, il parle, il persuade, prend le commandement, moins encore par l'ascendant d'un esprit supérieur que par le don de se communiquer, de se plier aux circonstances et de savoir manier les hommes. Son armée pendant toute l'expédition est une nation délibérant aussi souvent qu'elle combat, qui n'obéit qu'à de bonnes rai-

(1) *M.*, I, 2, 31.

(2) *An.*, III, 1, 11. — V. Grote, t. XIII, p. 100 de la traduction française.

sons, qui appelle ses chefs à son tribunal. Dans ses écrits même, tout est d'Athènes, la justesse, le sens, le goût, la simplicité, avec un air de réfugié qui ne lui messied pas.

La réaction morale contre l'étude raffinée et subtilisée à outrance en faveur de l'exercice et de l'action, avait cependant et a encore du bon. Le danger des nations conquérantes, comme les Perses, est d'oublier dans la victoire leurs vertus quelquefois sauvages. Le danger des nations civilisées est de trop perfectionner les leurs et de verser dans la pure littérature, au détriment de la vigueur, du caractère et de la pensée même. Athènes allait bientôt en faire la dure expérience. Encore rude au moment de la guerre médique, partagée du temps de Périclès entre les soucis de l'ambition et les travaux de la paix, ferme après la défaite de Syracuse, généreuse avec Thrasybule, elle n'était pas loin des temps où les spectacles, les jugements, les discours, les fêtes des yeux et oreilles devenaient une plus grande affaire pour le peuple que la politique et la guerre pour Philippe [1]. Il n'y a pas dans l'histoire de plus triste spectacle que lorsqu'elle nous montre le parti le plus juste et le plus éclairé succombant, par sa faute, sous la grossièreté de la violence, et qu'elle semble ainsi donner raison au paradoxe de J.-J. Rousseau, contre l'influence des lettres.

[1] Demosth. *Philip*, I, 35.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE

1. La famille. — 2. Le maître de la maison. — 3. La femme. — 4. Le fils. 5. Le père. — 6. L'ami. — 7. Les esclaves.

1. — C'est un des mérites propres de Xénophon d'avoir parlé avec plaisir et supériorité des vertus de la famille. Il y voit un petit Etat où l'honnête homme peut exercer le talent de commander et d'obéir (1), de persuader, de se faire aimer, sans négliger le soin de sa fortune. C'est la véritable école de la politique, et l'art de conduire sa maison et de diriger l'Etat ne diffère que du petit au grand (2).

C'est un sujet où les grands écrivains anciens ou modernes se sont peu exercés. Ils le trouvaient trop facile, bien que le mal ne soit pas grand de revenir sur les vérités acceptées mais pas toujours bien comprises, ou au-des-

(1) C. VIII, 7, 10. — *An.*, I, 9, 5.

(2) *Écon.*, XIII, 5. — *Mém.*, XII, 4, 12. — *Mém.*, III, 6, 14.

sous d'eux, bien qu'il n'y ait pas de vertus méprisables et que les plus humbles soient souvent les plus méritoires.

La vie était plus domestique et intérieure dans la Perse que dans la Grèce. Les révolutions s'y faisaient et se font encore en Orient dans le palais et non sur la place publique, et l'histoire de la famille régnante y est celle du pays même.

Les Grecs étaient presque toujours en plein air, occupés à leurs affaires ou à celles de l'Etat. Les vertus politiques prenaient toute la place et n'en laissaient guère aux vertus privées.

Il semble qu'Homère, qui a embrassé toute la nature, se soit complu, dans l'*Iliade*, à accorder aux Grecs les passions violentes de l'orgueil et de la guerre, et aux Troyens les qualités aimables de la paix. Achille est le plus fort, mais Hector est le meilleur. Priam est pleuré par sa femme, Agamemnon assassiné par la sienne ; Hélène et Andromaque offrent un contraste analogue, en sorte que les vainqueurs ont tout à apprendre des vaincus, comme il arrive souvent dans l'histoire.

Dans Sophocle même, la tendresse d'Antigone pour son père est soutenue par le respect pour la vieillesse, vertu commune à toute l'antiquité, par ce qu'il y a de plus fort dans la religion.

Lacédémone est assez célèbre par le mépris de tous les sentiments de la nature. A Rome aussi, le pouvoir despotique du père et, plus tard, la facilité du divorce, qui brisait tous les liens de famille, ne pouvaient guère dé-

velopper entre les parents une bien grande affection. Que de railleries et de reproches n'a-t-on pas adressés à Cicéron pour avoir trop pleuré sa fille, faiblesse, après tout, si pardonnable ! Il suffit de lire l'éloge qu'Horace fait de son père, pour voir qu'une révolution a passé par là et que les vieilles mœurs tendent à disparaître avec la vieille constitution.

En France même, au XVIIe siècle, malgré les lettres de Mme de Sévigné et dans ces lettres mêmes, l'étiquette tient dans la famille une place presque aussi grande qu'à la cour, sans parler du droit d'aînesse, si propre à développer l'orgueil d'un seul et l'envie de tous les autres.

Xénophon est donc aussi original qu'il est estimable, quand il développe dans tous ses ouvrages le mérite de ces vertus vraiment populaires et qui n'ont pas toujours été communes, quand il nous montre Cyrus plein d'affection pour son aïeul [1], de tendresse pour son père [2], cher à ses amis [3], inspirant à ses fils l'amour fraternel [4], bon même pour ses esclaves [5]. Il est roi et il est homme. Xénophon prend ici l'avantage sur Platon, qui, apparemment, ne craignait pas de choquer trop vivement ses contemporains en supprimant la famille, et

(1) C. I, 4, 2.
(2) C. VIII, 5, 20.
(3) C. VII, 5, 48.
(4) C. VIII, 7, 14.
(5) C. VIII, 1, 47.

sur Socrate même, qui négligeait si fort la sienne. On ne saurait guère approuver non plus J.-J. Rousseau, qui laisse son Emile isolé dans le monde et dans un tête-à-tête sans fin avec son gouverneur. Rabelais, là comme en beaucoup d'endroits, a montré plus de sens au milieu de sa folie apparente.

2. — Supposons Cyrus, simple particulier, mais avec toutes ses vertus ; dépouillons-le du prestige de la naissance, de la gloire de ses conquêtes, de la puissance absolue, mais laissons-lui toutes les qualités qui tiennent à sa personne et non à sa fortune ; qu'il les exerce modestement et sans gloire, mais non sans mérite, sur un petit théâtre, à côté de sa femme et de ses amis, de ses serviteurs et de ses concitoyens, qui l'aiment et le respectent, avec une petite pointe peu justifiée d'envie, et nous aurons l'idéal du maître de la maison, tel que Xénophon se le figure et le propose à l'imitation. Il ne choisit pas, comme Cicéron, un Caton ou un Lélius pour jeter sur la vie privée le reflet de la gloire publique ; les grands hommes semblent trop faire honneur à la vertu en la pratiquant ; ils ne peuvent s'oublier, et nous n'oublions pas non plus ce qu'ils sont, même quand ils descendent jusqu'à nous. Leur simplicité est encore trop majestueuse et, quoi qu'ils fassent, on aura toujours pour eux plus de respect que d'affection.

Prenons-le riche, comme Rousseau fait d'Emile (1).

(1) J.-J. Rousseau, *Em.*, I.

La fortune a ses inconvénients : les dieux, les hôtes, les citoyens sont exigeants ; ce sont des sacrifices et des festins perpétuels. La République invente toutes sortes d'impôts et de charges et croit qu'on lui prend tout ce qu'on ne lui donne pas (1). Les amis, l'amour-propre, l'insouciance, le train de maison coûtent cher et mettent souvent dans l'embarras. Il vaudrait peut-être mieux être pauvre et content, comme Socrate. Mais tout le monde n'est pas si philosophe. Il est agréable, après tout, de n'avoir besoin de personne, d'être magnifique envers les dieux, de servir ses amis, de contribuer aux embellissements de la ville (2) ; avec du soin, de l'intelligence, on conserve, on augmente sa fortune ; on est puissant, recherché, utile, et, en payant l'impôt, on a le droit d'en médire.

Le maître de la maison ne s'y renferme guère. Il n'est pas fait pour rester assis à un travail sédentaire. Il est actif, vigoureux, habitué à l'exercice comme au travail, ne passe pas un jour sans lutter, courir, monter à cheval (3), tout faire, tout voir, tout surveiller. Il a un air de bonne humeur et d'autorité ; il n'est pas homme à sacrifier sa liberté aux passions (4), maîtresses trop dures et surtout ruineuses.

(1) *Ec.*, II, 5.
(2) *Ec.*, XI, 9.
(3) *Ec.*, XI, 15.
(4) *Ec.*, I, 18.

Au fond, il n'y a que deux choses qu'il déteste : le désordre et la paresse. Xénophon a excellé à décrire et à railler le désordre, comme un soldat qui avait souffert plus d'une fois de voir ses cavaliers se mêler, se heurter avec autant de tumulte, que la foule qui sort du théâtre [1]. La paresse est encore pire que l'ignorance, et l'ignorance est tout au plus le fait d'un esclave [2].

Il y a deux autres choses auxquelles il tient avant tout : enseigner et gouverner. Il est dans tous les sens le maître. Il sait ce qui est bien et il le fait faire. Il instruit tout ce qui est autour de lui, inspire l'amour du devoir et en surveille l'exécution, donnant lui-même l'exemple. Comme Cyrus ou Xénophon au milieu de son armée, il n'admet pas que l'on obéisse sans comprendre, ou que l'on comprenne sans obéir.

Pour mieux maintenir ses droits, il n'a garde de les exagérer. Sa femme est son égale ; il partage avec elle cette autorité fondée sur la raison, cette royauté domestique qui veut plutôt inspirer l'amour que la crainte. Ils ont mêmes intérêts, mêmes sentiments, l'un plus fort, l'autre plus douce. Pour ministres ils choisissent les meilleurs de leurs serviteurs ; et voilà le petit Etat tout organisé.

Ç'a été dans tous les temps une question délicate et difficile que l'éducation des femmes. C'est une inconsé-

(1) *Hipp.*, II, 7.

(2) *Ec.*, XX, 17. — *Mém.*, I, 1, 16.

quence de laisser les jeunes filles grandir dans l'ignorance et la paresse, quand tout autour d'elle travaille et étudie ; c'est une cruauté de les condamner à une infériorité qui n'est pas dans les vues de la nature ; c'est une imprudence de les laisser étrangères aux intérêts, aux sentiments, aux soucis, aux sentiments qui dirigent ou agitent leur famille, au lieu de les préparer aux luttes, aux souffrances et aux nécessités de la vie. Et pourtant il est trop clair que si elles ne doivent pas tout ignorer, elles ne peuvent tout apprendre. Il n'appartient qu'aux Lacédémoniens de confondre tous les enfants dans une même éducation. Cette sensibilité délicate, cette fraîcheur d'imagination, cette naïveté, cette grâce, tous les dons charmants de la nature, avec quel soin ne faut-il pas les ménager !

Xénophon tranche la difficulté à sa manière et non sans mérite. C'est le mari qui doit faire l'éducation de la femme [1]. Il l'a prise si jeune, on l'a si bien élevée à la maison paternelle à ne rien voir, ne rien entendre, ne rien demander : assez habile, pour toute science, à manier la laine et à donner leur tâche aux servantes ! A dire vrai, où peut-elle trouver un maître plus tendre, plus éclairé sur leurs véritables intérêts, plus facilement écouté que son mari ? L'amour, l'étonnement, l'admiration, le contentement de soi-même, la joie d'entrer dans une vie nouvelle où l'on est utile, occupée, où l'on administre,

[1] *Ec.*, VII, 5.

où l'on commande, où l'on doit être bonne et impérieuse, tout se mêle à la leçon pour la rendre plus profitable.

Beaucoup de conseils, et d'observations, qui ne peuvent venir du père, sont bien reçus du mari. Il parle plus librement et il se fait entendre avec plus de plaisir. Le sérieux, le tendre, se mêlent et se font valoir l'un et l'autre. Le disciple est reconnaissant de ce qu'on lui apprend, le maître, de ce qu'on l'écoute. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est, avec la diversité de natures, d'attributions, de travail, la communauté de vues et de sentiments dans ces deux êtres qui sont unis pour la vie. *Eadem velle, eadem nolle* (¹), comme répètent si volontiers les Anciens, de l'amitié. Tandis que, si nous supposons deux esprits également formés, ayant déjà pris leur pli, sentant chacun leur mérite, ils auront bien de la peine à s'ajuster l'un à l'autre, et la lutte pourra venir non-seulement des défauts, mais encore des qualités.

Je sais bien que ce mari si aimable est un peu trop sermonneur. Les Grecs, et surtout Xénophon, ne peuvent s'habituer à avoir raison en quelques mots. Mais enfin, ils ont souvent raison, et c'est beaucoup. Agnès ne trouverait Arnolphe ni si ennuyeux ni si ridicule si c'était le bon sens et la jeunesse, et non une vieillesse jalouse, qui gardât si longtemps la parole.

L'intérieur de la maison étant l'apanage de la femme, il reste les travaux, les affaires, tout le personnel des

(¹) SAL., *Cat.*, 20.

ouvriers et des esclaves à instruire et à diriger (1). On se garde bien de les confondre : on distingue les mauvais, les vicieux, les bons, ceux qui peuvent donner l'exemple du travail, de la capacité, de la justice même. On donne à ceux-là l'empire sur les autres. On les excite au bien ; on les regarde comme une partie de la famille ; on les fait participer à ses joies et à ses chagrins ; on les traite comme des hommes libres ; ils s'imaginent presque être les maîtres eux-mêmes ; ils s'attachent, ils se dévouent à la maison.

Du reste, on tient la main aux lois de Solon et de Dracon, qui punissent si sévèrement le vol. Mais la loi doit-elle se borner à punir ? Nous voici revenus à la *Cyropédie*. La véritable loi est celle des Perses, qui récompense les bons, qui encourage la justice, qui fait voir qu'elle est non-seulement le devoir, mais encore l'intérêt (2). Le maître paraît-il, la punition et la récompense à la main, le mauvais tremble, le bon redouble de zèle (3) ; l'émulation excite tous les amours-propres. Lui voit tout, redresse ceux qui ne font pas assez bien, donne des conseils, prend l'outil à la main, si c'est nécessaire, supérieur par le droit de la naissance et de la capacité. C'est un roi au milieu de ses sujets. Ils sont presque tous nés sur ses domaines. Il les a formés par ses instructions,

(1) *Ec.*, XIII, 4.
(2) *Ec.*, XIV, 7.
(3) *Ec.*, XXI, 10.

avec moins de douceur, mais avec autant de soin que sa femme. Il les aime, se repose sur eux ou en a l'air, mais sans les perdre trop longtemps de vue.

C'est la vie d'un lord anglais, au milieu de ses fermiers et de ses serviteurs, libres ceux-là, mais dévoués également. Il est familier avec eux ; il leur communique toutes les instructions qui peuvent faciliter ou améliorer leur travail ; lui, sa femme, ses enfants, visitent tout, s'intéressent à tout, conseillent, sont maîtres d'école au besoin.

La civilisation augmente dans chaque homme le sentiment de sa liberté et de sa valeur, et en même temps, comme elle ne subsiste que par l'immense travail qui dompte la matière et développe l'intelligence, elle tend de plus en plus à augmenter l'inégalité sociale. Les principes de Xénophon sur l'administration de la maison, sur les rapports des grands et des petits, sont donc plus justes et plus précieux que jamais.

Les difficultés ne manquent pas au maître de la maison que représente Xénophon. Il fait le bien et il est calomnié. Il faut qu'il se défende, qu'il accuse à son tour, qu'il juge, qu'il soit jugé. Il a dans sa maison un tribunal où comparaissent ses esclaves, où il paraît lui-même, souvent condamné par sa femme. Là on appelle aussi les absents, les généraux, les hommes d'Etat, la république entière. La politique a sa place, et sa grande place. Les amis, les voisins se réunissent ; on propose des plans, on approuve, on condamne ce qui se fait ; ce sont aussi les

affaires. On s'habitue à l'éloquence, à ne pas craindre les assemblées, à avoir une opinion et à la soutenir. C'est le journal, non écrit mais parlé, avec ses nouvelles, ses discussions, ses passions même. Cela vaut bien autant que les fables racontées par les voisins d'Horace (1), si charmantes qu'elles soient. Ce type de jeunesse, de force, de bonté, de souveraineté, de travail habile, intéressé, capable de courage, d'éloquence et de patriotisme, aurait bien mérité d'être rencontré par Virgile et célébré dans ses beaux vers.

3. — Xénophon a sans doute ajouté bien des traits originaux au tableau de la vie d'un honnête homme. Mais le fonds en est athénien. Il a été plus lui-même et a dépassé singulièrement les idées de ses compatriotes, en parlant des vertus de la femme et de la condition qui lui est due dans la société. Il veut surtout passer pour un soldat et un politique ; il n'est pas loin de considérer la discipline militaire comme la règle d'un bon gouvernement ; il ne parle que de commander et d'obéir ; encore, comme Cléarque (2), voudrait-il paraître plus propre au commandement qu'à l'obéissance. Mais à travers cette enveloppe soldatesque perce sa bonté naturelle, et rien ne lui fait plus d'honneur que ce contraste. Il respecte la faiblesse de la femme, admire ses vertus paisibles, se laisse facilement charmer à sa grâce, et a le sentiment de sa véritable dignité.

(1) *Sat.*, II, 2, 80.
(2) *An.*, II, 6, 15.

Il y avait là-dessus, dans Athènes, bien des préjugés qui s'imposaient aux meilleurs esprits comme la loi même de la décence et de l'honneur (1). Nous avons vu avec quelle douceur et avec quels soins, mais au sein de quelle ignorance les jeunes filles étaient élevées dans la maison paternelle. Elles se mariaient fort jeunes. Combien trouvaient un mari aussi intelligent, aussi capable et aussi désireux d'instruire que celui que nous venons de voir, qui fît de sa femme son égale par l'esprit et par l'autorité, au lieu de se complaire dans l'admiration de sa propre supériorité et d'abandonner sa compagne à sa frivolité naturelle! C'était bien assez d'avoir pour elle les égards d'un homme bien élevé. « Dis-moi la vérité, » dit Socrate à Critobule (2). « Y a-t-il quelqu'un à qui tu confierais quelque chose de sérieux plus volontiers qu'à ta femme? — Non, certes. — Y a-t-il quelqu'un à qui tu parles aussi peu qu'à ta femme? — S'il y en a, il n'y en a guère. » Le mari l'aimait en la dédaignant, et les mœurs la retenaient dans l'intérieur de la maison, où elle était ainsi isolée. Ce que nous appelons le monde, c'est la conversation, les réunions, où le mélange des deux sexes aiguise les esprits et les adoucit. Le monde d'une femme, dans la langue d'Athènes et de Rome, c'était sa parure, et ses idées n'avaient pas toujours besoin d'aller au delà. Elles ne s'intéressaient guère aux mouvements des choses

(1) *Ec.*, VII, 15.
(2) *Ec.*, III, 12.

publiques, et n'avaient point de place dans la société. Périclès vante la facilité de mœurs, l'égalité politique d'Athènes, l'émulation et l'amour de la gloire qui en résultent, et, sans reculer devant la violence du contraste, il ajoute [1] que le mérite d'une femme est que les hommes ne s'occupent d'elles ni pour la louer, ni pour la blâmer, éloge qui ressemble à celui que Louis XIV faisait de sa femme, l'insignifiante Marie-Thérèse. C'est un passage bien curieux, dans Euripide, que la scène où Clytemnestre, prenant Achille pour le fiancé d'Iphigénie, s'avance au-devant de lui et lui tend la main. Le jeune homme se trouble, effarouché de cette inconvenance. Il invoque la sainte Pudeur [2], rougit de s'entretenir avec des femmes et veut prendre la fuite. Clytemnestre est bien aise de trouver tant de sagesse dans son gendre futur. Ces sentiments paraissent vrais et naturels sur le théâtre d'Athènes. Ils touchent cependant au comique, et l'on ne saurait guère blâmer Racine de s'être privé de cette beauté.

Les héroïnes d'Homère n'y regardaient cependant pas de si près. Hélène, pour se rendre sur les remparts auprès de Priam, traverse l'assemblée des vieillards qui admirent et maudissent sa beauté. Les servantes de Nausicaa fuient à l'aspect d'Ulysse, naufragé, couvert de fange et de roseaux; mais Nausicaa tient bon, les rassure, accueille

(1) Thucyd., II, 45, 2.
(2) Eurip., *Iphig.*, 811.

le malheureux, le réconforte, lui parle, l'écoute et le ramène jusqu'aux portes de la ville où elle le quitte, ayant rempli son devoir d'hospitalité et ne voulant pas donner prise à la médisance. Homère connaît donc aussi et respecte les convenances. Mais elles étaient autres de son temps et n'avaient pas encore été gâtées par une fausse sagesse.

Les Athéniens, qui échappaient volontiers à la compagnie de leurs femmes qu'ils estimaient, recherchaient celle des femmes plus libres, plus lettrées ou plus belles, qu'ils n'estimaient pas. Socrate vante souvent l'esprit d'Aspasie (1); il conduit ses disciples chez Théodote, admire sa beauté (2) et lui donne des leçons sur l'art de plaire. Elle l'écoute volontiers, bien qu'il paraisse qu'elle prêtât plus volontiers encore l'oreille à Alcibiade, auquel elle rendit les derniers devoirs. On voit poindre ici les commencements de la comédie de Ménandre, où ce ne sont point des Athéniennes, mais des affranchies qui sont mises sur la scène.

Les Grecs furent punis de l'isolement dédaigneux où ils laissaient leurs femmes par la dépravation de leurs amours; Homère et les Tragiques sont purs de cette souillure qui remplit presque tous les autres ouvrages et qui se glisse même dans la *Cyropédie*.

A Sparte et surtout en Perse, Xénophon trouvait

(1) *Ec.*, III, 15. — *M.*, III, 11, 1.

(2) *Mém.*, III, 11, 1. — *Athén.*, XIII, p. 574, e.

d'autres mœurs. Comme il arrive souvent, les voyages étendaient le cercle de ses idées aussi bien que de ses connaissances, et son esprit pratique, mais curieux, s'ouvrait à toutes les nouveautés.

Elevées plus librement et plus fièrement qu'à Athènes, mêlées souvent aux jeunes gens dans les gymnases et les jeux, sans que du reste il s'élève des plaintes trop vives sur leurs mœurs, les femmes de Sparte avaient plus d'influence (1), parlaient plus haut dans les grandes occasions, manifestaient leurs sentiments en public avec une pleine liberté. Après la bataille de Leuctres (2), celles qui avaient perdu leurs fils ou leurs parents se montrent en habit de fête. Elles reprochent à leurs époux de leur laisser voir la fumée du camp ennemi. La récompense du brave guerrier dans les chants de Tyrtée (3) n'est pas seulement l'admiration des hommes, mais encore l'amour des femmes. Elles sont souvent à Sparte riches et maîtresses de leur fortune. Agésilas, simple pour lui-même, engage sa sœur Cynisca à concourir pour la lutte des chars à Olympie, et elle y remporte la victoire (4); il a, pour plaire à sa femme (5), la faiblesse de mettre à la tête de la flotte son beau-frère Pisandre, qui se fait battre et tuer à la bataille de Cnide.

(1) Arist., *Polit.*, II, 6, 7.
(2) *Hellén.*, VI, 4, 16. — 5, 28.
(3) Tyrt., a. 29.
(4) *Agés.*, IX, 7.
(5) Plut., *Agés.*, X, 8.

Il est assez singulier que ce soit chez les barbares, dans le règne même de la violence, que les femmes aient obtenu leur place véritable et que les plus forts aient été aussi les plus justes et les plus généreux. Ce sont eux véritablement qui ont été là-dessus, comme en bien d'autres points, les vrais instituteurs du genre humain. Le respect et presque l'adoration pour les femmes est un des traits qui frappent le plus Tacite dans les mœurs des Germains (1).

L'histoire nous montre assez quelle influence la reine ou la favorite exerçait à la cour de Perse. C'est pour donner à Atossa des servantes de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes (2), que Darius entreprend sa fameuse expédition, et la vanité d'une femme toute-puissante sur son esprit est la première cause de la décadence et de la chute de la Perse. Parysatis est pleine de faiblesse pour son fils Cyrus (3), l'aide dans sa révolte, méprise Artaxercès et le mène, essaie de sauver Cléarque prisonnier, malgré la reine Statira, et, n'y pouvant réussir, se venge en l'empoisonnant. Esther fait un plus noble usage de son crédit sur Assuérus (4).

Les femmes règnent à la cour au milieu des intrigues et des passions. Mais elles gouvernent aussi quelquefois

(1) Tac., *Ger.*, VIII.
(2) Hérod. III, 164, 5, VII, 3, 3.
(3) *An.*, I, 1, 4. — Ctes., *frag. Pers.* 60.
(4) *Est.*, VIII, 5.

elles-mêmes. Velléda se fait obéir des Germains (1), spèctacle si curieux pour un Romain. Mania (2) succède à son mari Zénis dans la satrapie d'Eolie et ne le fait pas regretter ; Pharnabaze l'estime, ses sujets l'aiment; elle administre, fait des conquêtes, a des Grecs à sa solde, les paie avec générosité. A la fin, son gendre Midas, honteux d'être gouverné par une femme, montre la supériorité virile en étranglant sa belle-mère ainsi que son fils, beau jeune homme de dix-sept ans. Il faut voir avec quel plaisir Xénophon raconte la punition du meurtrier, abandonné par ses sujets, joué par Dercyllidas, dépouillé et renvoyé pauvre et déshonoré dans l'obscurité d'où il n'aurait pas dû sortir.

Artémise, dont Hérodote (3), qui était aussi d'Halicarnasse, a parlé avec autant de faveur qu'un Anglais d'Elisabeth, est habile dans le conseil, brave et rusée dans la bataille, seul homme dans l'armée perse, où les hommes sont devenus des femmes. Le premier auxiliaire que rencontrent Cyrus-le-Jeune et les Grecs dans leur expédition est la femme du roi de Cilicie, Epyaxa (4), qui assiste sur son char à la revue de l'armée. Les Grecs simulent une charge, au pas de course et en poussant de grands cris; la reine effrayée saute en bas de son char,

(1) Tac., *Hist.*, IV, 61.
(2) *Hell.*, III, 1, 10.
(3) Hérod., VIII, 88.
(4) *An.*, I, 2, 18,

s'enfuit, comme du reste tous les Barbares, et, au milieu des éclats de rire des Grecs, revient pleine d'une admiration de bonne augure que sa peur a augmentée.

Encore du temps de Xénophon (1), les barbares Asiatiques amenaient leurs femmes à la guerre. Elles ne s'y comportaient pas toujours aussi bravement que les femmes des Germains, qui, voyant l'armée plier, s'élançaient au-devant de leurs maris, tenaient ferme en les priant de leur épargner la captivité et rétablissaient la bataille (2). On connaît la description tragique que Plutarque a fait du désespoir furieux des femmes des Cimbres, qui frappent leurs maris et leurs frères, étranglent leurs enfants et s'égorgent elles-mêmes (3). Moins violentes mais aussi pathétiques sont les supplications des Assyriennes, qui, folles de terreur, arrachant leur voile et déchirant leur visage, courent dans tout le camp, conjurant tous ceux qu'elles rencontrent de les défendre, elles, leurs enfants et eux-mêmes (4).

Les histoires romanesques ne manquaient pas. Les femmes perses étaient belles et grandes (5). Mais les Grecques arrachées à leur patrie par les hasards de la guerre, plus spirituelles et plus fières, excitaient des passions violentes dont le dénouement quelquefois san-

(1) C. IV, 3, 1.
(2) Tac., *Germ.*, VIII.
(3) Plut., *Mar.*, XXVII, 2.
(4) C. III, 3, 67.
(5) *An.*, III, 2, 25.

glant était un sujet tout prêt de tragédie, comme la Monime de Racine ou la Milto de Xénophon et de Plutarque que Darius, fils d'Artaxercès, dispute à son père, et qui est cause de sa mort (1).

Ainsi Xénophon, qui avait vu les femmes influentes et honorées à Sparte, puissantes à la cour des Perses, capables de gouverner, habituées aux dangers de la guerre, jetées au milieu d'aventures tragiques, partageant la fortune et les revers de leurs maris et de leurs fils, se retrouvait à leur égard dans la situation d'esprit des vieux poètes qui vivaient au sein d'une société plus libre, moins artificielle, quoique plus grossière, et l'avaient représentée tout entière. Il éprouvait aussi sans doute quelque satisfaction à se montrer meilleur que ses concitoyens et à leur présenter un modèle qu'ils pouvaient admirer s'ils n'avaient pas le courage de l'imiter. Il s'abstient non-seulement de la licence d'Aristophane, mais même des malignités d'Euripide. Il n'y a dans la *Cyropédie* que des femmes vertueuses, et chacune avec ses mérites particuliers, la grâce, la tendresse, le sérieux et la noblesse. Tous les maris aiment leurs femmes et toutes le méritent : optimisme honorable et un peu romanesque. La première pensée de Crésus réconcilié avec les dieux qui l'ont puni malgré eux est pour sa femme (2), ainsi que la dernière de Cyrus mourant.

(1) *An.*, I, 10, 2. — PLUT., *Artax.*, XXVI.

(2) C. VII, 3, 28. — C. VIII, 7, 28.

« Il est remarquable que malgré la coutume des Perses qui, selon

C'est d'une main légère et gracieuse que Xénophon a esquissé les traits des jeunes filles qui paraissent dans la *Cyropédie* : la fille de Gobryas [1], fiancée à l'assassin de son père qu'elle fuit avec horreur; les filles du roi d'Arménie, si accablées du malheur de leur père, si heureuses de son salut inespéré, qui font hommage de tous leurs trésors à Cyrus et en reçoivent en échange le conseil de tout retenir et de tout dépenser pour leur parure [2]; la fille de Cyaxare, qui aime Cyrus dès son enfance et qui, conduite par son père, présente au jeune prince, illustre déjà par tant de conquêtes, le bracelet, le collier et la robe des Mèdes, et lui met sur la tête une couronne d'or [3]. C'est ainsi qu'au moyen âge la dame de beauté offrait de ses mains le prix de la victoire au chevalier vainqueur dans le tournoi.

Car tous les romans antiques ou nouveaux ont des traits communs. Seulement Xénophon n'a pas cru qu'il n'y avait d'intéressant que l'extrême jeunesse. Chez les modernes, toutes les jeunes filles pétillent d'esprit et de mérite ; elles inspirent des passions si violentes qu'on va jusqu'à faire le sacrifice de l'ennui que donnent leurs

Hérodote, et comme tous les peuples de l'Orient, avaient plusieurs femmes légitimes et un plus grand mombre de concubines, Xénophon ne donne qu'une seule femme à Cyrus. » — AD. GARNIER, *Comptes rendus de l'Acad. des sciences morales et politiques*, 1857, 4me trim., p. 91.

(1) C. IV, 6, 9.

(2) C. III, 2, 5.

(3) C. VIII, 5, 19.

mères. Ici le tendre et le sérieux se mêlent. Mandane s'inquiète des longues vacances de son fils qui suspendent le cours de ses études ([1]). Tigrane veut donner sa vie pour sa femme ([2]), qui ne voit ni le danger, ni le salut, ni Cyrus, ni l'univers, et n'a d'yeux que pour son mari.

Mais la passion n'est point toute la vie. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est trop savante que notre tragédie, qui fait les délices des esprits cultivés, ne deviendra jamais populaire, mais parce qu'elle place ses personnages dans un milieu trop abstrait d'où sont exclues toutes les réalités, tous les soucis, et même les devoirs attachés à chacun de nous, pour ne laisser à leurs facultés d'autre emploi que de s'aimer ou de se haïr. Cela fait sans doute un spectacle intéressant; mais on peut trouver aussi avec Xénophon qu'il y a quelque chose que l'on contemple avec plus de plaisir qu'une lutte dans la palestre, ou une course de chars, ou même qu'un chef-d'œuvre de Zeuxis ([3]), c'est la vertu d'une femme; non point cette vertu dont se contentaient avec bonheur les maris de Molière, et qui consiste à ne point faire le mal, mais une vertu agissante, entendue, aimable, charitable même, autant que cette idée entrait dans la tête des anciens.

([1]) C. I, 3, 16.
([2]) C. III, 1, 36, 41.
([3]) *Ec.*, VII, 9. — X, 2.

C'est une des pages les plus sensées et les plus aimables des *Mémorables* (1) que celle où Xénophon nous montre Aristarque embarrassé et chargé de toutes ses parentes que la guerre a chassées de la campagne, et qui viennent chercher chez lui un asile. Il ne peut les nourrir sans rien faire, et il n'ose faire travailler des femmes libres et ses parentes. Mais le travail n'est-il donc fait que pour les barbares et les esclaves? N'est-il pas le propre de la liberté? N'enseigne-t-il pas la sagesse, la justice et même la bonne humeur? trait caractéristique qu'on peut opposer à la description touchante et triste que Virgile a faite du travail de la mère de famille, qui se lève avant le jour, allume son feu (2), et se met à l'ouvrage avec ses servantes pour vivre honnêtement elle et ses enfants.

Mais enfin, gai ou soucieux, c'est toujours le travail non-seulement nécessaire, mais encore moral et honorable; et il faut admirer ceux des anciens qui ont exprimé ces maximes qui font la gloire et la supériorité des peuples modernes.

Mais ce n'est que par exception que la femme vertueuse est réduite à nourrir elle-même la famille. C'est le rôle du mari d'acquérir, le sien de conserver, de ménager, de distribuer. Ils se complètent ainsi l'un et l'autre; dépendance mutuelle où il n'y a pas de supérieur (3), où la force et la douceur, le courage et la timi-

(1) *Mém.*, II, 7.
(2) *En.*, VIII, 409.
(3) *Ec.*, VII, 26.

dité, l'ambition et l'économie s'allient pour le bien commun. L'ordre qui combine les différents mouvements d'un chœur ou d'une armée, qui sait placer et retrouver tant d'objets utiles ou agréables dans l'étroite enceinte d'un vaisseau, n'est pas plus admirable que celui d'une maison bien gouvernée, où chaque meuble, chaque vêtement est à sa place, où la cuisine même et ses ustensiles sont disposés suivant les règles de la symétrie, qui fait une partie de la beauté des plus grandes choses comme des plus petites (1). N'est-ce pas un plaisir d'être la reine de la ruche (2), de voir attachés sur soi les regards de toutes ces servantes qui attendent ou exécutent leur tâche, de les redresser si elles font mal, de les rendre habiles, de les récompenser souvent, de les punir quelquefois et de donner l'exemple d'une activité dont on récolte tous les fruits?

C'est un beau chapitre que celui de la bonne ménagère. Mais quoi! Ce sont là des mérites bien sérieux. On veut être estimée, mais on tient surtout à plaire. Les Athéniennes n'étaient pas toujours contentes de leur teint ni de leur taille. Elles savaient se peindre de fard et de céruse aussi bien que les Mèdes (3), et monter sur de hauts brodequins pour paraître plus grandes, ce qui était chez les Anciens un trait distinctif de la beauté. Panthée,

(1) *Ec.*, VIII, 4, 19.
(2) *Ec.*, VII, 17. — C. V, 1, 24.
(3) *Ec.*, X, 2. — *Mém.*, II, 1, 22.

comme Diane, dépasse de la tête ses compagnes [1]. On se trompe ainsi soi-même. Mais comment tromper l'œil exercé d'un mari ? Le bonhomme des *Précieuses ridicules* a beau se fâcher [2]. « Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œuf, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais pas. » On n'a garde de l'écouter. Mais un autre sait se faire entendre [3] :

> Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
> Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.

Le grand secret pour paraître belle et l'être en effet, c'est de conserver sa santé et d'entretenir son teint par l'exercice [4], l'activité, le mouvement; de ne pas rester assise à la même place comme une esclave ou parée comme une coquette; mais de faire sans cesse le tour de la maison, de surveiller, de passer la revue des meubles, des ouvrages, des servantes, d'enseigner, de gronder, de louer comme une reine à qui tout obéit et rend hommage, son mari le premier; c'est d'être bonne, de visiter les esclaves malades, de les soigner, d'aider à leur guérison et de mériter leur reconnaissance; c'est de n'être

(1) Ç. V, 1, 5. — Arist., *Eth. Nic*,, IV, 3, 5.
(2) Acte IV.
(3) *Ecole des f.*, V, 4.
(4) *Ec.*, X, 12. — IX, 15. — VII, 37.

étrangère à aucune des affaires privées ou publiques qui intéressent son mari, de l'écouter, de lui obéir, de le contredire et de lui donner tort à l'occasion ([1]).

Viennent maintenant les années et les enfants ; elle perdra en beauté et gagnera encore en douce autorité, et sa vertu lui sera une parure toujours nouvelle ([2]).

Un esprit léger peut sourire de ces détails où entre notre auteur ; un esprit sérieux les admire. Ces vérités sont un peu humbles pour nos grands écrivains. Mais la Bible ne les a pas dédaignées. Bien des traits, dans ce tableau de Xénophon, pourraient se rapporter à la femme forte de l'Ecriture. « Elle tend la main à l'affligé et donne sans compter au nécessiteux ; ses fils se lèvent et la proclament heureuse; son mari fait son éloge et dit : La grâce est trompeuse, la beauté est vaine; la femme qui craint l'Eternel est seule digne d'être louée ([3]). » L'idéal est ici à la fois plus humain et plus divin. Mais c'est quelque chose de ne pas être trop loin d'un tel modèle.

Arrivons enfin à l'épisode de Panthée et d'Abradate, le passage le plus touchant et le plus achevé de la *Cyropédie*. Il est si beau qu'on voudrait en parler à son aise, mais il est si connu qu'il est difficile de s'y étendre. Les plus belles vertus en sont le fond, la générosité de Cyrus, la fidélité de Panthée, le dévouement d'Abradate, le tout animé d'un souffle chevaleresque.

([1]) *Ec.*, XI, 25.
([2]) *Ec.*, VII, 42.
([3]) *Prov.*, XXXI, 20, 28, 30,

Cependant la délicatesse moderne n'y est pas toujours satisfaite. Les vertus des Anciens sont plus fortes quelquefois avec un reste de grossièreté naïve; les nôtres plus raffinées, avec quelque chose de plus tendre. Un temps n'en reproduit jamais exactement un autre, et il est aussi intéressant de remarquer les différences que les ressemblances. C'est un curieux passage dans Homère que la rencontre de Diomède et de Glaucus. Les deux guerriers se provoquent, se vantent, disputent d'éloquence et de vanité et finissent par se reconnaître pour deux hôtes. Ils s'épargnent donc l'un l'autre et cherchent d'autres ennemis. Avant de se séparer ils échangent leurs boucliers. « Alors, » dit le vieux poète, « Jupiter, fils de Chronos, enleva l'esprit à Glaucus qui échangea ses armes avec Diomède, des armes d'or pour des armes de cuivre, celles qui valaient cent bœufs pour celles qui n'en valaient que neuf. » Des commentateurs ont essayé de redresser le passage et de supprimer le calcul qui les gênait. Mme Dacier n'y a pas manqué.

C'est le plus ancien des officiers de Cyrus qui essaie de relever le courage de Panthée prisonnière [1]. L'intention est bonne, mais la consolation est singulière: « Nous avons appris que ton mari est bon et brave; mais celui auquel nous te réservons, sache qu'il n'a pas moins de beauté, d'esprit ni de puissance; si un homme mérite l'admiration, c'est Cyrus, à qui tu appartiens désormais. » Il n'est

(1) C. V, 1, 16.

pas étonnant qu'à ce discours Panthée éclate en sanglots et déchire ses vêtements.

La jeunesse et la présomption d'Araspe, qui est si sûr de lui-même, si supérieur à la passion et qui succombe à la première épreuve, fait une peinture naïve et légèrement comique. Essayer de séduire la prisonnière confiée à sa garde n'est pas fort honorable, malgré la permission ironique que lui en donne Cyrus; mais la menacer de violence, Cyrus ne devait pas être obligé de le lui défendre (1).

Quand on lui reproche sa conduite, il pleure, il a peur d'être puni. Son repentir est aussi singulier que sa faute. Il feint d'abandonner les Perses et de passer dans le parti des Assyriens afin de les espionner à son aise et de faire son rapport à Cyrus, rachetant ainsi la trahison par la trahison; à ce prix, il regagne le titre d'honnête homme, se réconcilie avec Cyrus, ses amis et avec lui-même (2).

Cyrus s'abandonne à la bonté naturelle de son cœur, mais jamais au point de perdre de vue son intérêt. S'il refuse de voir Panthée, c'est qu'il veut se réserver tout entier pour l'ambition et le travail; s'il la confie à la garde d'Araspe et recommande de la traiter avec douceur, c'est qu'elle pourra servir peut-être plus tard ses projets (3); il se contente de sourire de la chute d'Araspe,

(1) C. VI, 1, 34.
(2) C. VI, 1, 42. — C. VI, 3, 16.
(3) C. V, 1, 17. — VI, 1, 46.

mais il tire aussitôt parti de sa reconnaissance. Par surcroît, il gagne encore Abradate. Tout lui profite, et les fautes des autres et ses propres vertus.

Chaque auteur grec a sa théorie sur l'amour. Xénophon, comme Euripide, y voit une passion fatale, une maladie de l'âme dont il est plus facile de se préserver que de se guérir. Il ne se dissimule pas que c'est un échec grave à la théorie Socratique, qui confond l'action et la connaissance, le savoir et le vouloir. Aussi ne montre-t-il pas volontiers la lutte entre le devoir et la passion qui tient tant de place dans la littérature moderne. Ces deux hommes que chacun de nous voit en soi-même, dont l'un veut le bien et l'autre le mal, il les connaît (1), mais il ne comprend pas qu'ils habitent longtemps ensemble. Il faut que l'un extermine l'autre au plus tôt, s'il rencontre pour l'aider dans cette exécution un puissant auxiliaire. Cet utile et indispensable moniteur, c'est pour Araspe Cyrus, c'est pour Cyrus la forte éducation qu'il a reçue (2) et qu'il s'est donnée à lui-même. Les Anciens n'aiment que les sentiments et les situations simples où l'âme n'a pas besoin de se replier fortement sur elle-même pour se reconnaître, mais s'élance en avant avec toute son énergie vers un but certain et unique.

Il est remarquable qu'on ait tant écrit sur l'amour, en vers et en prose, chez les anciens et surtout chez les modernes, et qu'il y soit si peu question du plus naturel

(1) C. V, 1, 8, 9. — C. VI, 1, 4, 1.
(2) *Mém.*, III, 9, 1. — *Mém.*, I, 2, 19.

et du plus légitime de tous, l'amour conjugal. Homère avait cependant donné l'exemple. Andromaque a sa place aussi bien qu'Hector, et Pénélope qu'Ulysse. Les tragiques ont préféré les épouses coupables, violentes ou faibles : Clytemnestre, Médée ou Déjanire. Il n'y a guère qu'une exception, c'est le dévouement d'Alceste. Encore est-elle trop supérieure à son mari ; elle lui sauve la vie, mais en le rabaissant. Admète ne peut échapper aux justes reproches de son père, et s'il ne s'en adresse pas de plus violents à lui-même, c'est par une intrépidité d'égoïsme qui en fait un personnage fort curieux, mais assez peu intéressant, du moins par ce côté. Car il accepte sans remords le sacrifice de sa femme et se fait un scrupule de troubler la joie d'Hercule, son hôte ([1]).

La Pauline de Corneille, en vraie femme du XVII[e] siècle, fait trois parts de sa vie : la première à son amant, la seconde et la plus courte à son mari, la troisième à Dieu. L'Andromaque de Racine est plutôt mère qu'épouse. Le mari est dans le lointain, dans le souvenir, dans l'histoire, poétique parce qu'il est absent, comme, du reste, son fils lui-même. Fénelon montre Eucharis et cache Pénélope, ce qui excitait la mauvaise humeur de Bossuet. Milton seul, que je sache, parmi les modernes a été plus hardi, plus naturel et plus poète.

Que l'amour dans le mariage soit assez rare dans la littérature, qu'on l'ait trouvé peu intéressant, peut-être

([1]) M. PATIN, *Euripide*, t. I, p. 212.

même peu vraisemblable, cela n'en fait que plus ressortir l'originalité propre de Xénophon, quoiqu'il ait traité ce sujet d'une manière un peu romanesque.

Panthée apporte à Abradate de belles armes comme Thétis à Achille; elle pleure en souriant, comme Andromaque; elle exhorte son mari à bien faire; l'amour, la reconnaissance, le courage, l'honneur se mêlent dans son discours; elle envoie des baisers au char de son mari; tant qu'elle est présente, si bonne mine qu'ait Abradate, on ne saurait le regarder [1], ce qui est souvent dans la tragédie le sort des princes amoureux. Andromaque, au départ d'Hector, n'est ni si démonstrative ni si héroïque; elle se plaint, elle redoute l'avenir; elle n'excite pas son époux; elle a peur pour lui ; c'est lui qui est le héros et qui la rassure [2].

Fénelon a beau médire des vers, et pour cause, la prose poétique ne saurait être qu'un reflet affaibli de la poésie. Comme elle diminue en l'imitant la force et le naturel de l'expression, elle prend sa revanche, mais assez malheureusement, par l'exagération des sentiments.

Enfin, malgré la théorie de Xénophon, qui attache le bonheur à la vertu, comme une de ses parties intégrantes et naturelles, il serait assez curieux de rechercher pourquoi les belles et célèbres histoires ont presque toujours un dénouement tragique. Ce n'est pas simple-

(1) C. VI, 4, 11.

(2) Hom., *Il.*, VII, 405.

ment, comme le veut Lucrèce, parce qu'on éprouve un plaisir secret à voir du rivage la tempête qui sévit sur la pleine mer, et que le malheur d'autrui fait mieux goûter sa propre sécurité; ce n'est pas non plus seulement parce que le poète est bien aise de faire disparaître des personnages qui ont rempli leur rôle et dont il ne saurait plus que faire : c'est peut-être aussi pour que le héros qui vient de faire quelque chose de grand ne descende pas dans notre admiration en devenant indigne de lui ou semblable à tout le monde.

4.— Le respect inviolable pour les parents et la vieillesse est un trait distinctif de l'antiquité sacrée et profane. Je ne sais si l'on aurait pu faire entendre à un ancien, et si nous osons nous expliquer à nous-mêmes pourquoi nous ne saurions traduire exactement l'épithète vénérable, que Virgile donne si souvent à Énée « *at pater Æneas,* » et comment le mot de « vieux » est devenu une injure.

Xénophon, qui aime autant à développer les vérités généralement admises de son temps que celles qui lui sont propres, a un fort beau chapitre sur la piété filiale (1). Les tribunaux d'Athènes avaient des lois contre le fils ingrat. Xénophon approuve les Perses de condamner d'une manière encore plus générale l'ingratitude à tous ses degrés (2). Il n'y a point de vice qui lui soit plus odieux. Ce n'est pas seulement parce qu'il blesse la jus-

(1) *M.*, II, 2, .
(2) C. I, 2, 7.

tice, mais parce qu'il renverse toutes les théories si chères à notre auteur sur la nécessité de commander et d'obéir. L'ingratitude est à la fois une révolte et un aveu d'infériorité. Elle échappe au lien légitime de l'obligation par une indépendance qui n'a pas eu la force de se suffire à elle-même et qui n'est que le manque de mémoire, de puissance et de noblesse. Un Aristippe peut toujours devenir un esclave, un Critias un maître, un mauvais esclave, il est vrai, et un mauvais maître. Mais l'ingrat est hors cadre; on ne sait où le placer.

Ce n'est qu'avec l'air de la soumission et presque de la crainte religieuse que le fils ose adresser une demande à son père. Archidamus suit plusieurs jours Agésilas, l'accompagne au dehors, le ramène à la maison, ne le quitte pas d'un pas sans se décider à lever les yeux sur lui et à ouvrir la bouche. Il est vrai qu'il s'était chargé de solliciter la grâce d'un grand coupable, de ce Sphodrias qui, au moment où Sparte avait besoin contre Thèbes de l'alliance d'Athènes, avait essayé sur le Pirée un coup de main injustifiable et, pour comble, malheureux et presque ridicule. Cyrus est aussi embarrassé et muet devant Astyage ; et de quoi s'agit-il ? D'obtenir, pour lui et ses jeunes camarades, la permission de chasser la bête fauve, permission qui lui est naturellement refusée [1].

Mais ces pères si terribles et si majestueux, qu'on n'aborde qu'en tremblant, n'ont, dans Xénophon, que

[1] *Hell.*, V, 4, 27. — C. I, 4, 12.

les dehors de leur rôle. Au fond, ils sont bons, ou même débonnaires à leur jour. Agésilas répond avec noblesse à son fils, Astyage avec raison au sien, tous deux d'un air sec et décidé. Mais ils ne tiennent pas devant la soumission muette et chagrine de ce qu'ils aiment plus qu'eux-mêmes : Sphodrias a la vie sauve, Cyrus peut se livrer à son dangereux plaisir.

Le père tient donc moins à exercer son autorité qu'à la posséder. Moins il en fait usage, plus il en est jaloux. Cambyse triomphe de l'incapacité du maître de stratégie qu'il a donné à Cyrus et qu'il a fait la sottise de bien payer. Il relève impitoyablement toutes les erreurs, toutes les lacunes de son enseignement. Socrate ne se raille pas plus agréablement des sophistes et ne montre pas mieux leur vanité. C'est presque le même langage et l'on pourrait s'y méprendre. Il y a cependant une différence. Socrate ne cherche que la vérité (1) ; le père la veut aussi; mais il est bien aise en même temps de montrer la supériorité de ses lumières à son fils et de lui inspirer de l'admiration. Il prend l'air modeste et philosophique; il ne veut point instruire lui-même son fils ; il le renvoie à l'école des hommes qui unissent l'expérience à l'étude et qui sont plus sérieux que le sophiste. Il veut Cyrus plus savant, mais il n'est pas fâché de l'avoir trouvé encore ignorant, de rester le premier, de n'être pas inutile, d'avoir établi pour toujours son ascendant sur ce jeune

(1) *Mém.*, III, 1, — C., I, 6, 14.

esprit ; à ce prix, il ne regrette plus cet argent qui lui tient tant au cœur, et il a peut-être raison.

Il ne faut pas s'y tromper : le vrai grief des Athéniens contre Socrate n'était pas qu'il corrompait la jeunesse. Cette accusation banale était injuste, même adressée aux sophistes; les jeunes gens qui, du Pont et de la Sicile, venaient à Athènes pour s'instruire, ne manquaient pas chez eux de méchants hommes et ne se seraient pas mis en frais pour chercher une chose si commune partout et qu'on rencontre sans la chercher (1). Le crime de Socrate était de trop bien élever la jeunesse, de se l'attacher, de l'aimer et d'en être aimé, estimé à sa valeur, admiré. Ce que le maître gagnait, le père le perdait. Dans nos sociétés modernes, rien de plus commun que de voir un père sans instruction, mais actif ou heureux, qui fait fortune et laisse donner à ses enfants une grande éducation. Ils lui deviennent supérieurs et il s'en réjouit, quelquefois à tort. Le parvenu, dans Athènes, enrichi par le commerce, l'industrie, la guerre, était aussi ignorant, mais n'était pas toujours d'aussi bonne composition. S'emparer de l'âme de son fils, même pour la diriger au bien, c'était empiéter sur ses droits, c'était exciter une jalousie curieuse à étudier et terrible dans ses effets.

Le roi d'Arménie (2) reproche au sophiste de corrom-

(1) Is., *Perm.*, 224.

(2) C. III, 1, 38.

pre Tigrane, son fils, c'est-à-dire, comme il l'explique assez naïvement, de s'en faire plus admirer que lui-même et de prendre une part trop grande de son amitié. Le procès ne dura pas si longtemps qu'à Athènes : on le fait mettre à mort. Ce qui est le plus étonnant, c'est que personne ne s'en étonne, ni le maître, qui pardonne à son meurtrier avec une grandeur d'âme que nous ne trouvons que cette fois dans Xénophon, ni Tigrane, qui a trop bien écouté cette dernière leçon et n'a que des regrets sans indignation, ni le coupable, qui ne se repent pas après réflexion, ni Cyrus, qui trouve cette jalousie violente, mais naturelle, ni peut-être Xénophon lui-même, qui songe à Socrate et n'excuse pas, mais comprend les passions de ses contemporains.

Aussi, n'a-t-il pas craint de s'étendre longuement et avec une naïveté peut-être trop bien proportionnée à son sujet sur l'extrême jeunesse de Cyrus, sa soumission, sa tendresse aimable pour ses parents. Ces détails semblent parfois puérils. Après tout, cependant, Rousseau a écrit tout un livre, et même fort éloquent, dans son *Emile*, sur le premier âge, et Quintilien ne croit pas descendre en conseillant de ne pas donner à son élève naissant une nourrice qui ait un mauvais accent.

5. — Si le fils est plus indépendant, peut-être même moins respectueux chez les modernes, il semble que le frère soit plus attaché. Ces formules, qui reviennent jusqu'à la satiété chez les écrivains médiocres, et qui sont fatigantes à force d'être vraies, « les peuples, les hommes

sont frères, » seraient bien difficiles à traduire exactement en grec et en latin et auraient l'air étranger.

Chaque famille était un petit Etat où le père, souverain incontesté, attirait à lui non-seulement la soumission, mais encore la tendresse des siens. Il n'en restait pas toujours assez pour les frères, égaux, libres, qui n'avaient pas besoin de se ménager et qui prenaient souvent entre eux la revanche de l'autorité commune sous laquelle ils pliaient. La mort du chef faisait naître aussitôt quantité de petites républiques, qui vivaient entre elles en bons voisins que la guerre n'effraie pas.

Antigone s'excuse de son dévouement pour son frère. Elle l'aime d'autant plus qu'il était coupable et malheureux. Mais elle n'a désobéi aux ordres de Créon et sacrifié sa vie que parce que Polynice représente son père, qu'il était le chef de la famille, désormais éteinte avec lui (1).

Le sujet des *Frères ennemis*, où ont excellé avec des mérites différents Eschyle et Euripide, est insupportable pour des modernes. Le talent naissant de Racine devait nécessairement y échouer; si, dans sa pleine maturité, il a osé porter sur la scène la mort de Britannicus, c'est qu'il fait détester, dans Néron, le plus grand

(1) Soph., *Antig.*, 905-912. — V. M. Patin, *Sophocle*, p. 275. — C'est à tort que quelques critiques étonnés de la manière un peu subtile, dont Antigone explique sa pensée, regardent comme interpolés ces vers que cite Aristote.— V. *Sophokles erklært von* F.-W. Schneidewin, *besorgt von* A. Nauck. Berlin, 1869.

criminel qui fut jamais, tandis qu'Etéocle est admirable dans les *Sept Chefs* et Polynice intéressant dans les *Phéniciennes*.

Il faut bien croire que Plutarque exagère lorsqu'il commence son *Traité de l'Amour fraternel* (1) par nous montrer les discordes entre les membres de la même famille comme la règle de son temps, et l'union si rare et si étonnante qu'elle fait penser aux Molionides, qui étaient les frères siamois de l'antiquité.

Mais Xénophon lui-même ne s'est pas fait le moindre scrupule de se mettre sans nécessité et par choix au service de Cyrus-le-Jeune (2). S'il est ému de la lutte fratricide de Cunaxa, c'est parce qu'elle se termine par la mort d'un prince dont il attendait sa fortune, qu'il aime, qu'il admire et qu'il estime sans restriction.

Dans la *Cyropédie*, le héros mourant parle admirablement de la tendresse fraternelle (3). Les conseils qu'il donne à ses fils sont d'un père, d'un sage et d'un roi. La concorde entre eux n'est pas seulement le vœu de la nature et des dieux, elle est leur intérêt et le fondement le plus solide de leur puissance. Il invoque tout ce que la religion a de plus fort ; la mort même ne le laissera pas insensible à la vertu de sa famille d'où doit naître sa prospérité.

(1) Plut., *de Amore fraterno*, 1.
(2) *An.*, 1, 9. — *An.*, I, 10, 1.
(3) C. VIII, 7, 14. — *Mém.*, II, 3.

Il est curieux de suivre l'histoire de ce discours, si fameux dans l'antiquité ; on dirait qu'une malédiction particulière lui est attachée. Artaxercès avait fait couper la tête et les mains de Cyrus, moins généreux que Polynice [1] qui, en expirant près de son frère, lui pardonne et le plaint. Cette vengeance odieuse pouvait paraître cependant avoir quelque chose de légitime. Mais c'est sur la foi d'un songe que Cambyse [2] ordonne la mort de son frère, sans le voir et sans l'entendre. Il ne fait que précipiter par là sa chute, laissant, comme dit Plutarque [3], le trône à un prince qui savait ménager non-seulement ses frères mais encore ses amis et partager avec eux sa puissance.

Salluste [4] a traduit le discours de Xénophon en le resserrant à sa manière. Il le met dans la bouche de Micipsa qui, à son lit de mort, exhorte Jugurtha à protéger ses frères plus jeunes, Adherbal et Micipsa, à honorer et imiter leur aîné. On connaît la suite. Jugurtha assassine ses frères et meurt de faim dans le cachot de Rome.

L'empereur Septime-Sévère, qui ne dédaignait ni la philosophie, ni l'éloquence, mais trop occupé ou trop malade pour composer un discours lui-même, fit lire celui de

(1) *Phénic.*, 1448. — M. PATIN, *Euripide*, t. I, p. 322.

(2) HEROD., III, 30, 3.

(3) PLUT., *de Amore frat* , XVIII.

(4) SPART., *Severus*, 18, 21. — SALL., *Jug.* XIV.

Salluste à son fils Caracalla, qui se hâta de faire massacrer son frère Géta dans les bras de sa mère; Macrin se chargea de la vengeance.

Le peu de succès d'une si belle harangue justifie bien les vues de Xénophon sur la vanité de l'éloquence et des effets qu'elle produit (1). Ce n'est pas un seul discours qui, en un jour, peut inspirer à ceux qui l'écoutent les sentiments de l'honneur, les détourner de ce qui est honteux et les engager à toutes les fatigues pour mériter la louange.

Peut-être aussi ce discours éloquent était-il un peu trop politique. Les rois de Perse, les rois asiatiques et bien d'autres ne sont pas si facilement persuadés que leur intérêt est de laisser croître leurs frères en puissance. L'histoire des familles royales ne justifie que trop le mot cruel de Tacite (2) : *Solita fratribus odia*, que semble confirmer l'admiration violente d'Horace pour Proculéius (3), à qui il promet l'immortalité pour avoir montré envers ses frères des sentiments paternels.

Xénophon et Socrate dédaignent trop le sentiment en morale ; ils veulent établir toutes les vérités sur le raisonnement et sur lui seul. Ils démontrent bien assurément que l'amour fraternel est naturel, qu'il est juste et utile. Mais cette démonstration ne vaut pas l'histoire de Joseph qui, sans intérêt et sans raisonnement,

(1) C., III, 3, 51.
(2) Tac., *Ann.*, IV, 60.
(3) Hor., *C.* II, 2, 5.

pardonne à ses frères qui lui ont fait tant de mal, et les aime parce qu'ils sont ses frères.

Socrate, dans les *Mémorables* (1), tient le même langage et se sert des mêmes arguments que Xénophon dans la *Cyropédie*. Mais il réussit mieux à ramener Chérécrate à Chéréphon son frère que Cyrus à faire vivre ses deux fils en bonne intelligence. Weiske, à ce propos, remarque avec justesse la prudence et l'habileté de Socrate. Il n'est point tombé dans la faute de la Jocaste des *Phéniciennes*, qui, pour réconcilier les frères ennemis, les met en présence et les exhorte tous deux à la fois à revenir à la nature et à la raison. Ils ne veulent point céder l'un devant l'autre. Ils oublient leur mère pour ne se souvenir que de leurs griefs, s'insultent et se provoquent en paroles avant d'en venir aux mains, comme deux héros d'Homère.

Socrate est plus fin, qui ne prend à parti qu'un seul frère et l'engage à faire le premier pas, non-seulement parce qu'il est le plus jeune, mais parce qu'il a plus de raison et d'esprit que son aîné. On ne saurait être plus judicieux, plus adroit et plus aimable.

Mais la vraie raison par laquelle Socrate persuade où échoue Xénophon, c'est qu'il parle à un petit, Xénophon à des grands. Le citoyen d'Athènes soumis aux lois de sa patrie n'a pas de peine à respecter les lois non écrites, dont l'origine remonte aux dieux (2). Mais le

(1) *M.*, II, 3, et l'*Argum.*, de Kühner.—M. Patin, *Eur.*, t. I, p. 305.

(2) Soph., *Antig.*, 455. — Thucyd., II, 27, 3.

prestige de la puissance qui éblouit les sujets, se joue du souverain lui-même et l'aveugle ; il est adoré et il s'adore, dieu jaloux, qui ne veut pas d'égal ni même de second :

Nec viget quidquam simile aut secundum (1).

Il est donc utile et nécessaire de rappeler aux grands, comme l'ont fait Xénophon et Fénelon, les règles de la morale; mâis ce n'est guère d'après eux qu'on peut les établir, et il est dans leur condition d'être plus souvent un spectacle qu'un modèle.

6. — Les Grecs étaient les plus sociables des hommes, plus portés à négliger leur famille que leurs amis. Les maisons étaient petites, les places fort grandes. Là on se réunissait pour s'occuper des affaires, pour entendre les nouvelles. Les fêtes, les théories, les spectacles, les tribunaux, le service militaire mettaient sans cesse en présence tous les citoyens et ne leur laissaient pas oublier les vieux souvenirs de la palestre ou de l'école du sophiste. Leur nombre, du reste, n'était pas si considérable. « On ne saurait faire un Etat avec dix citoyens, dit Aristote, pas plus qu'on n'en ferait un de cent mille » (2). Ce n'était donc point le mouvement tumultueux de la Rome antique ou de nos capitales modernes, où il est si facile de s'isoler au milieu de la multitude. Socrate connaissait

(1) Hor., *C.*, I, 12, 18.

(2) *Ethic. Nic.*, IX, 10, 3.

tout le monde à Athènes. Il n'était pas le seul qui trouvât son suprême plaisir à converser sur toutes choses, à enseigner ce qu'il savait, à apprendre ce qu'il ignorait. Le Grec était aimable, expansif, éloquent, de bonne humeur, peu renfermé en soi-même, nullement mystérieux, connaissant tous ses talents et voulant les faire valoir. Les liaisons se formaient vite et la véritable amitié en sortait quelquefois.

Il est étonnant que ni Fénelon ni Rousseau n'aient voulu donner un ami à Télémaque ou à Émile. Ils sont élevés pour l'isolement l'un de sa grandeur, l'autre de sa misanthropie. Ils ont craint sans doute qu'une voix plus jeune et plus aimable vînt interrompre cette sage mais bien longue leçon qu'ils font à leurs élèves.

Rousseau, pour divertir et instruire Émile, ne lui permet qu'un livre [1], « et quel est ce merveilleux livre qui seul composera durant longtemps sa bibliothèque? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon? Non, c'est *Robinson Crusoé.* » Soit; le choix est original et sensé. Mais si Rousseau lui-même avait lu attentivement ce livre qu'il vante avec raison, il aurait vu que dans ce poème de la solitude le héros n'est pas longtemps seul.

Le bonheur dont Cyrus se vante à la fin de sa carrière commence pour lui avec la vie. A peine a-t-il su se connaître qu'il est au milieu des enfants de son âge, partageant leurs études, leurs divertissements, supérieur et

(1) *Em.*, 3.

sachant se faire aimer. Ses camarades deviennent ses amis; il les conserve toujours, en acquiert de nouveaux, et par un rare privilége ne se brouille avec aucun d'eux. Xénophon là-dessus est plus moderne qu'Aristote ou Cicéron qui ne croient guère à la durée des amitiés d'enfance [1].

Mais il ne conserve pas longtemps l'avantage. Il ne s'agit point en effet dans la *Cyropédie* ou dans ses autres ouvrages d'un ami, mais des amis, ce qui est bien différent. Le grand nombre des amis suppose la bonté qui est toujours louable, ou une habile politique qui n'est pas méprisable. Un ami, cela veut dire le dévouement, l'oubli de soi-même, la passion; l'esprit calme et réfléchi de Xénophon ne va pas jusque-là. Nisus et Euryale lui sont supérieurs et un peu étrangers. Il serait effrayé de cette vertu trop tragique. Car Nisus n'est pas raisonnable en courant au devant de la mort qui ne sauve pas son ami, pas plus que Polyeucte en renversant les statues des dieux ne détruit leur culte. Il y a dans toutes ces passions héroïques un mouvement violent et irréfléchi qui nous plaît par cela même qu'il échappe au calcul. Le héros de Xénophon est aimable, ce qui est une force, bien plus qu'il n'est aimant, ce qui est souvent une cause de faiblesse. Il donne l'impulsion, les autres la ressentent. Il est le bienfaiteur; ses amis, les obligés; il les tient en sa puissance, et il reste maître de lui-même.

(1) Cic., *Amic.*, X, 33. — *Ethic. Nic.*, VIII, 3, 5.

Leur reconnaissance flatte son amour-propre et sert ses intérêts.

Aussi dans Xénophon l'amitié ne va guère de l'égal à l'égal. Ils ne sauraient par où se prendre pour que l'un puisse dominer et que l'autre veuille se soumettre. L'accord de deux âmes qui se mêlent et se confondent fait une harmonie républicaine où il n'y a rien de vraiment royal. L'initiative ne peut venir non plus de l'inférieur; son amitié désintéressée serait présomptueuse, stimulée par l'espoir d'une récompense, servile.

L'amitié a donc toujours dans Xénophon ce caractère, que c'est le plus fort, le plus puissant, le plus riche qui recherche le plus faible et le plus pauvre. Elle a par là quelque chose de plus généreux; car il est plus noble de donner que de recevoir. La bonté, la grandeur d'âme et la vanité y trouvent leur compte, mais l'intérêt bien entendu n'est jamais oublié.

Quels amis choisirons-nous de préférence [1]? Il faudra écarter l'intempérant, le dépensier, l'avide; ces vices coûtent trop cher à entretenir; le querelleur cause trop d'embarras; l'égoïste entend toujours prendre et ne jamais rendre. C'est donc à la vertu qu'il faut s'attacher, mais à une vertu capable d'aider la prospérité d'un ami, ou de le soutenir dans la mauvaise fortune, d'épouser sa cause, de le remplacer dans ses affaires, de faire office d'autres mains et d'autres yeux

(1) *M.*, II, 6, 1.

qui rendent l'action plus forte et la portent plus loin (1).

La grandeur, la richesse, la gloire même soulevaient bien des haines et des jalousies dans Athènes. Les sycophantes étaient moins dangereux mais plus embarrassants que les délateurs de l'empire Romain. Il fallait défendre sa position, et le temps, l'application ou le talent faisaient souvent défaut.

A Rome, chaque noble avait son cortége de créatures et de clients. Mais le plus pauvre Athénien était trop fier pour se plier à cette demi-servitude. Il fallait le gagner, le persuader, le séduire par un air de bienveillance accompagné de services effectifs. Le pauvre Archédème est recherché par le riche Criton ; c'est Diodore qui le premier doit une visite à Hermogène malade et sans ressource (2). Ainsi se formait une liaison fondée sur une estime réciproque, où l'on ne savait qui était le protecteur ou le protégé, utile et honorable pour les deux amis dont la position était si inégale (3).

Un Lélius ou un Scipion n'avaient pas besoin de rechercher les amitiés. Elles s'offraient à eux en foule et ils les dédaignaient presque autant que les attaques de leurs ennemis. Le Grec devait plaire. Il se mettait à la chasse des hommes vertueux et serviables (4) : l'un n'al-

(1) *Mém.*, II, 4, 6.
(2) *Mém.*, II, 9, 4. — II, 10, 3.
(3) Arist., *Ethic. Nic.*, VIII, 8, 6.
(4) *M.*, II, 6, 28.

lait pas sans l'autre. Socrate se vante volontiers d'exceller dans ce genre de conquêtes et d'avoir des philtres tout puissants pour se faire aimer. C'est que sans doute il aimait lui-même tout ce qui le méritait. Encore ne voulait-il pas qu'on lui rendît service.

Quels soins pour conserver ces amis si bons, si agréables, si utiles! Ils faisaient partie de la famille, de la maison; ils en devenaient les plus beaux meubles (1). « Quel est le bien qui vaille un bon ami? Quel cheval, quel attelage est aussi utile qu'un ami vertueux, quel esclave aussi dévoué, aussi sûr, quel autre bien qui puisse mieux servir à tout? » Ainsi Mme Geoffrin appelait tous les beaux-esprits qui fréquentaient ses salons « sa ménagerie. »

Un Cyrus-le-Jeune ou son aïeul plus heureux mais non moins ambitieux avait plus besoin d'amis que de créatures. Le courtisan attend tout de son maître; l'ami fait tout pour lui; la bonté, la grâce, l'apparence du dévouement dans le supérieur sont des instruments de règne, les plus puissants de tous, pour commencer. C'est l'histoire d'Henri IV. « Que Cyrus-le-Jeune, dans les grandes occasions, l'emportât sur ses amis en bienfaits, cela n'est pas étonnant (2) puisqu'il était plus puissant. Mais qu'il les surpassât aussi en égards et en désir d'être agréable, voilà ce qui me paraît surtout admirable. »

(1) *M.*, II, 4, 5.
(2) *An.*, I, 9, 24.

Catilina lui-même connaissait cette politique ; il eut des amis qui voulurent mourir pour lui et avec lui ; il était dangereux par là, mais non méprisable, comme Cicéron le reconnaît lui-même ([1]).

Au fond, la nature d'un Cyrus, comme d'un Henri IV, était la bienveillance et la bonne humeur, avec une certaine coquetterie de déployer tous ses moyens de plaire. Ces grands hommes ont quelque chose de séduisant à quoi on ne résiste pas. Cyrus est content de lui-même, il s'aime, il s'approuve, il applaudit à la vertu qui est en lui. Cette joie intérieure et persistante se répand sur tous ceux qui les entourent. Il les voit, il les rend tels que lui ; leur bonheur, leurs exploits, leur amitié est son ouvrage. Il jouit de leurs éloges, comme de ceux qu'il se décerne à lui même. J'ai compté à peu près tous les passages où l'on vante son mérite et sincèrement ([2]). Il y en a plus de dix. L'amour-propre serait satisfait à moins ; bien entendu, il n'est que le désir de paraître ce qu'on est. Cyrus abandonne volontiers à ses amis les richesses de ses ennemis et les siennes propres. Il ne se réserve que la gloire et aussi le pouvoir.

Deux maximes gouvernent cette amitié où la politique, la bienveillance et l'amour-propre ont tous leur place, sans se gêner, en se fortifiant au contraire l'un l'autre :

([1]) Cic., *p. Cœlio*, VI, 14.

([2]) C. I, 2. — III, 1, 41. — III, 3, 4. — IV, 1, 24. — V, 3, 20. — 46. — 4, 10. — VI, 1, 27. — VII, 3, 24. — VIII, 4, 14. — 7, 8.

ne pas être vaincu en bienfaits; faire autant de bien à ses amis que de mal à ses ennemis.

La première vient d'un sentiment généreux. « Par les dieux, » dit Cyrus à Gadatas [1], « si tu me quittais après m'avoir donné plus que tu n'aurais reçu de moi, je ne pourrais m'empêcher de rougir. » Proxène avait pris des leçons de Gorgias pour être capable de commander, de devenir l'ami des premiers, de ne pas leur être inférieur en bienfaits [2].

La seconde, que Socrate ne désavouait pas [3], a de la force, avec quelque reste de la brutalité antique. L'*Iliade* est à la fois le poème de l'amitié et de la vengeance, ce qui fait un beau mélange poétique, la mort de Patrocle faisant comprendre et excuser jusqu'à un certain point ce qu'il y a d'horrible dans celle d'Hector. Mais Gadatas et Gobryas [4] montrent une joie presque indécente à la mort du roi d'Assyrie, qui était leur ennemi. Ils se jettent à genoux, remercient les dieux d'avoir châtié ce roi impie, baisent les mains et les pieds de Cyrus, ils pleurent et rient de joie. Tacite nous montre Germanicus plus grave mais aussi implacable à son lit de mort, léguant à ses amis sa vengeance, comme sa dernière pensée [5].

(1) C. V, 5, 32.
(2) *An.*, II, 6, 17.
(3) *Mém.*, II, 6, 35.
(4) C. VII, 5, 32.
(5) TAC., *An.*, II, 71.

Xénophon plus que tout autre a été sensible à l'amitié; elle a eu une influence déterminante sur tout le cours de sa vie; Proxène l'a jeté dans l'expédition des Dix-Mille, Cyrus l'y a retenu, Agésilas l'a accueilli et gardé auprès de lui et lui a donné l'opulence et le loisir nécessaires pour écrire ses ouvrages. A tous il a été fidèle et sa reconnaissance lui fait quelquefois embellir ou altérer la vérité.

Mais ses ennemis n'ont jamais eu à se réjouir à ses dépens. Néon d'Asine en Laconie (1) indispose les soldats contre lui, les trompe, trompe Xénophon lui-même en lui faisant isoler son corps du reste de l'armée. Mais bientôt après, en conduisant ses soldats fourrager, il est surpris par la cavalerie de Pharnabaze, perd cinq cents hommes et court les plus grands dangers, lorsque survient Xénophon qui le délivre avec les restes de son armée. Néon ne montre guère de reconnaissance et refuse d'accompagner Xénophon au service de Seuthès.

Les Arcadiens et les Achéens (2) qui faisaient la majeure partie de l'armée refusent d'obéir à un Athénien et se nomment dix chefs. Ils vont ravager la campagne de Calpé. Mais au passage d'un torrent les Thraces les attaquent, tuent un de leurs chefs, les criblent de flèches, entourent la colline où ils se sont réfugiés; par bonheur Xénophon prévenu accourt avec sa troupe; le bruit

(1) *An.*, V, 7, 1. — VI, 2, 13. — VI, 4, 24. — VII, 2, 17.
(2) *An.*, VI, 2, 9. — VI, 3. — VII, 6, 8.

seul de sa marche et les feux qui l'éclairent la nuit dissipent l'ennemi. C'est cependant un Arcadien qui l'accuse d'accaparer la solde que devait fournir Seuthès, de s'enrichir en les dépouillant et qui voudrait le voir lapider.

Deuxippe, periœce laconien, veut brouiller Xénophon avec l'amiral spartiate Anaxibius et l'armée tout entière avec Cléandre. Mais aussi c'est un traître qui s'est enfui sur le vaisseau que les habitants de Trébizonde avaient prêté aux Grecs pour les aider à trouver des moyens de traversée; c'est un brouillon, qui dans la Thrace et au service de Seuthès se fait tuer par le Lacédémonien Nicandre (1).

Xénophon conserve donc tout l'avantage. Ses ennemis lui veulent du mal, quoiqu'il leur ait fait du bien, ce qui le rend leur supérieur, et leur punition est inévitable, puisque les Dieux eux-mêmes veulent bien s'en charger.

Il n'y a pas de sentiment plus naturel et plus nécessaire à l'homme que l'amitié (2). Il est curieux d'observer cependant combien l'idée qu'on s'en fait se modifie avec le temps où ont vécu ceux qui en ont le mieux parlé.

Xénophon a passé sa vie dans des républiques où le plus grand avait besoin de s'appuyer sur le plus petit. Aristote débarrassé des soucis politiques, tout entier à

(1) *An.*, V, 1, 15. — VI, 6, 22.

(2) *M.*, II, 6, 21. —

l'étude, a vu surtout dans l'amitié une vertu privée et peut-être la plus délicate et la plus généreuse de toutes. Rien n'est plus beau ni plus aimable que ce qu'il en a écrit dans la *Morale à Nicomaque* (1) : il justifie le mot de La Bruyère (2) : « Il y a un goût, dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. » Mais pour se livrer avec tant de plaisir et d'abandon à ce goût, il fallait peut-être qu'Alexandre eût pacifié la liberté. Cicéron a toujours devant les yeux l'abîme où va sombrer la République; l'amitié est surtout pour lui une ligue du bien public dont la communauté des sentiments religieux et philosophiques fait le lien nécessaire (3), et qui doit bien se garder de jamais se tourner contre l'Etat; c'est là sa raison d'être et sa fin. Sénèque, dans une époque de silence et de trahison, cherche avant tout un confident discret et sûr (4) à côté duquel on puisse quelquefois penser tout haut.

Plutarque, lorsqu'un bon empereur donne la sécurité sans pouvoir relever les caractères, a toutes les peines du monde à pouvoir distinguer l'ami du flatteur (5). Il est presque tenté de leur préférer à tous deux un sage ennemi. Si le mot d'Aristote (6) est juste, que la véritable

(1) *Eth.*, VIII, IX.
(2) *Caract. du Cœur.*
(3) *Amic.*, VI, 20.
(4) SEN., *Ep.*, 3.
(5) PLUT., *De adulatore et amico. — De utilitate inimicorum.*
(6) *Eth. Nic*, VIII, 6, 1. Trad. de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

amitié est une sorte d'excès en son genre, et que c'est une affection qui l'emporte sur toutes les autres et ne s'adresse, par sa nature même, qu'à un seul individu, la passion si vive et si touchanté qui déborde dans le chapitre de Montaigne sur La Boétie, ne serait pas seulement parmi tant de beaux morceaux le plus littéraire, mais encore le plus philosophique.

7. — Il aurait sans doute mieux valu qu'il n'y eût pas d'esclaves dans Athènes. Mais puisque les meilleurs esprits pensaient encore avec Aristote que l'esclavage était l'œuvre même de la nature (1), c'était quelque chose de l'adoucir et de le rendre aussi tolérable qu'une semblable institution peut l'être. En fait, il n'y eut jamais à Athènes de guerre servile, la plus honteuse et la plus funeste de toutes, comme à Sparte, à Carthage ou à Rome.

« L'esclave, dit encore Aristote, n'est qu'un instrument animé (2), de même que l'instrument est un esclave inanimé. » Mais encore faut-il savoir manier un instrument, l'entretenir, ne lui demander que ce qu'il peut faire. Le chien, le cheval, le bœuf n'obéissent qu'à une main savante qui les flatte et les châtie (3). La soumission est déjà chez eux mêlée d'un commencement d'affection et d'intelligence que Descartes seul nie en se jouant. Mais

(1) *Polit.*, I, 2. 20.
(2) *Polit.*, I, 2. 6.
(3) *Ec.*, XIII, 6.

on aura beau abuser de la force et du préjugé pour réduire l'homme à l'état de machine, ce sera non-seulement la plus puissante de toutes, mais encore la plus délicate, celle dont il faut savoir à propos toucher les ressorts, sans quoi elle devient inerte ou n'agit plus que contre le maître.

Personne n'est plus convaincu que Xénophon de l'impuissance de la force. Esclave ou libre, l'homme est sensible à la parole ou à la raison; il connaît son intérêt et son devoir. On peut plier sa volonté à l'obéissance, mais il ne faut pas songer à la briser.

Parmi les esclaves aussi bien que dans un Etat d'hommes libres, il doit y avoir des distinctions et une hiérarchie régulière; car ils ne sont pas tous bons ou mauvais, ou au même degré. Le maître ne peut tout voir, tout faire par lui-même, pas plus que le roi ou le général. Il faut des ministres, des lieutenants, des subordonnés, en descendant jusqu'au dernier. Celui-là même, s'il est honnête et laborieux, remonte peu à peu l'échelon jusqu'à l'affranchissement et la liberté.

Enchaînez-les si vous voulez, ils trouveront bien moyen de s'enfuir; il est plus humain et plus utile de leur laisser une certaine liberté et de leur inspirer le désir de travailler et de rester fidèles [1].

Les plus faibles d'esprit se prendront toujours à l'appât de la gourmandise. C'est par elle que J.-J. Rousseau veut

[1] *Ec.*, XIII, 9. — XII, 3. - III, 4.

qu'on mène les enfants. Quand Cyrus va à la chasse (1), ni lui ni ses compagnons ne veulent boire ni manger avant qu'elle soit terminée ; mais leurs gens apportent de la nourriture et se préparent leur repas près d'une source. Aussi un peu naïvement appellent-ils Cyrus leur père. Habits, chaussures, rien ne se distribue au hasard ; le meilleur choisit (2), les autres ont le reste. Malades, ils ont le médecin et la visite du maître (3).

Ce n'est pas tant la crainte qu'il faut entretenir avec soin que l'émulation, l'envie de se distinguer et surtout l'espérance, à laquelle ils sont aussi sensibles que les hommes libres et même davantage (4).

Le voici donc peu à peu qui s'élève, qui gagne la confiance du maître, qui paraît capable de le remplacer et de commander en son nom. Bien traité, il traitera bien les autres, au contraire du préfet de Tacite (5), qui se rappelait les fatigues et les souffrances qu'il avait endurées étant simple soldat et les infligeait sans pitié à ses anciens camarades.

Que de qualités le maître n'exige-t-il pas de son esclave fermier ? On ne serait pas plus difficile pour le choix d'un ami. Et qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas

(1) C. VIII, 1, 44.
(2) Arist., *Ec.*, V. — XIII, 10.
(3) *Mém.*, II, 4, 3. — *Ec.*, VII, 37.
(4) *Ec.*, V, 17.
(5) Tac., *Ann.*, I, 20.

seulement du dévouement et de la capacité qui rendent un esclave plus précieux et d'un meilleur rapport. Il a le talent ; on ne craint pas de lui voir aussi du caractère : qu'il soit juste et n'accorde rien à la faveur. Le sentiment de l'honneur se réveille et se développe : auparavant, il ne connaissait que le plaisir de satisfaire la faim et la soif ; à présent, il a soif d'estime. En faisant les affaires de son maître et les siennes propres, il s'enrichit, obtient une véritable considération, paraît digne de la liberté et l'obtient en effet (1).

Sans doute, Xénophon a mis là, comme presque partout ailleurs, un peu d'idéal dans son tableau. Ni les maîtres ni les esclaves ne devaient être toujours aussi corrects et aussi bienveillants. Il est volontiers optimiste, quand ses passions politiques ne sont pas en jeu. Et puis, il y a des ombres. On ne permet pas facilement, je ne dis pas le mariage, mais les unions entre esclaves. Ils prennent leur revanche par d'impures amours (2). Mais ils ne font pas pis en cela que leurs maîtres et ne sont pas plus méprisés. On peut voir par le testament que Diogène Laerte attribue à Aristote, combien un philosophe qui défendait la légitimité de l'esclavage était libéral envers ses esclaves (3). Que l'on rapproche de cette habileté de justice et d'affection la défiance, la dureté, l'inquisition

(1) *Ec.*, XIII, 9. — XIV, 9.

(2) *Ec.*, XII, 14. — IX, 5.

(3) *Ethic. Nic.*, II, 5. BARTHÉL. ST-HIL., note. — DIOG. LAER., V, I, 9, 15.

minutieuse de Caton dans ce fameux passage [1] si rudement critiqué par Plutarque, et l'on verra que ce n'est pas seulement en éloquence ou en poésie que les Romains avaient tout à apprendre des Grecs. Il faut ajouter que le père de famille de Caton n'est pas seulement avare et rigoureux de caractère, mais qu'il est souvent absent de son domaine, qu'il n'a pas vu naître ses esclaves, qu'il ne les connaît pas. Ils se confondent pour lui avec la terre dont il est le propriétaire. Champs, ustensiles, bêtes ou hommes, le tout ne représente pour lui qu'une exploitation, une industrie qui, selon les véritables règles de l'économie qu'entendait fort bien Caton, doit dépenser peu et beaucoup produire. Ces Grecs, que Caton détestait et méprisait, devaient longtemps enseigner à Rome avant qu'un Sénèque osât dire : *Servi sunt, imo homines* [2].

[1] Egger, *Sermonis vetustioris reliquiæ selectæ*, p. 167.
[2] Senec., *Ep.*, 47.

CHAPITRE V

LA GUERRE

1. La guerre. — 2. Art de la guerre. — 3. Exercices. — 4. Armement. — 5. Cavalerie. — 6. Chars. — 7. Médecins. — 8. Discipline. — 9. Plan. — 10. Le général. — 11. Les officiers. — 12. Les soldats. — 13. Les alliés. — 14. Les vaincus. — 15. Gaieté soldatesque. — 16. Appétit. — 17. Une bataille.

1. — Xénophon apprécie les avantages et les agréments de la paix, surtout sur ses vieux jours, quand il a déjà toutes les gloires et qu'il voudrait y joindre le bonheur de voir sa patrie recouvrer par l'économie, le commerce et les beaux-arts l'ascendant que ses revers lui ont fait perdre [1]. Il décrit à la manière d'Homère et d'Aristophane les portes ouvertes, les voyageurs sur les chemins, les laboureurs dans les champs, partout la sécurité, la joie et les fêtes [2]. Mais la plus grande partie de sa vie s'est passée à faire la guerre. Il en connaît la pratique, il en fait la théorie, il cherche des innovations. Il l'aime d'une passion véritable qui ne dissimule pas les défauts

(1) *Vect.*, VI, 1.
(2) C. 7, 4, 6.

de l'objet aimé et qui s'y complaît autant que dans ses mérites. Il sait que l'injustice y est nécessaire, et il ne recule pas devant le sang versé.

La guerre est dans toute la nature et les animaux nous l'enseignent. Le bœuf, le cheval, le chien, le sanglier savent se servir de leurs armes [1]. Le milan saisit l'instant où il peut surprendre sa proie, fond sur elle, l'enlève et disparaît. Le loup est plus puissant et plus habile. Il attaque à propos, tient tête s'il se croit le plus fort, fait retraite s'il est le plus faible, non sans laisser des traces de son passage. Les loups se réunissent par bandes; les uns combattent, les autres pillent et tous partagent [2]. Bel exemple proposé à l'homme, qui tenant dans le monde le premier rang par sa raison ne saurait sans déchoir se laisser surpasser en ruse et en cruauté par les animaux dont il fait si facilement sa proie!

Dans un combat près de Corinthe [3], les Argiens d'abord vainqueurs sont battus. Ils fuient, ils plantent des échelles pour monter sur les murs et se réfugier dans la ville. Ils se pressent, s'étouffent, se précipitent, sont frappés par les Lacédémoniens. Xénophon n'y tient pas de joie. On dirait Bertrand de Born entonnant son chant de la guerre. Les dieux eux-mêmes y prennent plaisir.

(1) C. II, 3, 9.
(2) *Hipp.*, IV, 18.
(3) *Hell.*, IV, 4, 11.

« Oui, c'est un dieu qui les effraie, les trouble, leur enlève la pensée même de résister ou au moins de se couvrir de leurs boucliers. Comme on voit des tas de blé, de bois ou de pierres, on vit ce jour-là des monceaux de cadavres. »

Il est vrai qu'ici la cruauté de l'homme politique double celle du soldat. Mais Cyrus est si bien doué que, dans l'extrême jeunesse et du premier coup, il goûte la joie de la bataille et du massacre. Comme un chien courageux et sans expérience (1) qui se jette inconsidérément sur un sanglier, il charge, pousse en avant, excite par ses cris l'indolent Cyaxare. Quand le combat est terminé et qu'amis et ennemis tout s'est retiré, il reste encore sur le champ de bataille, il le parcourt à cheval, il contemple les morts, et c'est à peine si on peut l'arracher à ce spectacle.

Il voulait sans doute s'y habituer, comme doit faire un prince qui veut être accompli; mais il n'a pas encore dépouillé tous les préjugés de sa première éducation. Quand son père lui explique que pour réussir à la guerre, il faut savoir tendre des piéges, dissimuler, ruser, tromper, dérober, piller, il se récrie et demande à quoi donc lui sert ce long enseignement de la justice où il a passé son enfance sous des maîtres si instruits et sévères (2)?

Etonnement naïf et précieux qui sera peut-être un jour

(1) C. I, 4, 24.

(2) *M.*, III, 1, 6. — C. I, 6, 27.

celui du genre humain, si la guerre venant à disparaître comme l'esclavage, il ne connaît plus que par les livres ce mélange de sages préceptes et d'actions barbares qui font à la fois de notre auteur un philanthrope et un soldat décidé.

Le contraste choque plus encore dans Fénelon, où il est plus involontaire. Il a la guerre en horreur. Il emploie la moitié de son livre à la détester et à la faire maudire; il oppose la vanité et la folie du conquérant à la gloire paisible, utile et vénérable du bon roi. L'autre moitié et la plus intéressante nous montre Télémaque les armes à la main, colère, vainqueur, impitoyable même. Encore son sage précepteur, Minerve elle-même, le jette-t-elle dans les combats sans nécessité, sans intérêt, pour compléter ses études. Il est volontaire comme Xénophon, que Socrate n'avait point encouragé à se mettre au service d'un roi étranger (1).

Que l'on condamne tant qu'on voudra les folies et les obscénités de Rabelais, mais c'est un véritable trait de génie d'avoir fait le conquérant, non pas seulement odieux, mais ridicule. Le fameux conseil de Cinéas à Pyrrhus ne vaut pas sa réputation. Ce n'est que le langage d'un aimable Epicurien qui condamne dans les entreprises de l'ambition moins l'injustice et le sang versé que les dangers, les fatigues et les ennuis qui interrompent ou gênent ses plaisirs philosophiques. Le Pyrrhus de

(1) *An.*, I, 3, 5,

Rabelais est attaqué par l'endroit sensible. Il voulait la gloire; il est la risée publique et « devient paovre guaignedenier à Lyon, cholere comme devant (1) ».

C'est ainsi qu'Athènes vaincue par les Macédoniens s'en vengea par en médire et mit sur la scène le soldat fanfaron qui revient de soumettre le grand roi, type que les Romains n'ont reproduit que par une imitation maladroite et sans raison. Nos anciens comiques ont essayé de le transporter sur notre théâtre, mais il n'a pu y tenir. Tout le monde en France fait comme Fénelon : on déteste la guerre et on l'admire. Les poètes s'en passent encore plus difficilement que les rois. Ils ne sont pas contents de celles qui remplissent l'histoire, ils en inventent de nouvelles. Dans leur idéal le plus élevé, il se rencontre des traces de la leçon que le milan et le loup font si bien à Xénophon.

La guerre est pour lui une nécessité et un plaisir, le but d'une éducation bien entendue. Le grand mérite de l'agriculture et de la chasse, c'est de tremper le corps et l'âme, d'habituer à la patience, aux privations, à la fatigue, au courage, de donner l'expérience, la ruse, la fertilité d'expédients, l'œil sûr et la main ferme (2). Le grand défaut de l'industrie, c'est qu'elle est contraire à la guerre, que nourrir l'une, c'est diminuer les chances de l'autre. « Les ennemis envahissent-ils le territoire, que

(1) *Gargantua*, I, 49.

(2) C. I, 6, 39. — II, 4, 25.

l'on mette d'un côté les ouvriers de la ville et de l'autre les laboureurs, et qu'on leur demande séparément s'il faut défendre le territoire ou l'abandonner pour se renfermer dans les murailles (1). Celui qui est occupé à la terre sera d'avis de marcher en avant, l'ouvrier de ne pas combattre; il voudra, comme il a été élevé, rester à sa place sans fatigue et sans danger. »

Je ne sais si nos paysans sont aussi belliqueux et nos ouvriers si patients. Mais quelle que soit leur humeur, il est certain que leurs intérêts communs vont aujourd'hui à la paix et la protégent aussi bien et mieux que la sagesse des philosophes.

2. — Cependant il faut savoir faire la guerre, qui est souvent inévitable. Il est bon de compter sur la justice de sa cause ou, comme disaient les anciens, sur la faveur des Dieux. Mais les Dieux n'accordent leur protection qu'à la science, à l'activité et à la prévoyance. Il n'est pas raisonnable de leur demander d'être vainqueur dans un combat de cavalerie si l'on n'a point appris l'équitation (2), de flèches, si l'on ne sait tirer l'arc, de mer, si l'on est incapable de gouverner un vaisseau. Autant vaudrait vouloir récolter sans semer. La victoire n'est donc pas toujours au plus juste, mais au plus habile.

La pensée de Lucain, sur la victoire de César que les Dieux ont légitimée, est plus brillante que solide Le

(1) *Ec.*, VI, 6.
(2) C. I, 6, 5.

succès de César prouve qu'il était plus habile général que Caton, et que ses troupes valaient mieux que celles de Pompée, mais non point que Pompée et Caton eussent tort et que César eût raison. C'est à l'histoire d'apprécier les causes de la victoire, et à la conscience humaine d'apprécier la victoire elle-même.

La guerre, du temps de Xénophon, devenait un art de plus en plus compliqué. Les Grecs se valaient en courage, étaient presque égaux en ressources. Tantôt c'était la politique, tantôt quelque perfectionnement nouveau dans l'armement ou la tactique qui faisait pencher la balance. Les Corinthiens disaient avec justesse aux Lacédémoniens (¹) : « Vos mœurs sont trop antiques ; dans tous les arts, la supériorité est à l'invention ; tant qu'un Etat reste en paix, les meilleures institutions sont celles qui changent le moins, mais quand on est forcé de se jeter dans les entreprises, il faut sans cesse de nouveaux progrès. »

Sphactérie fit assez voir que la force, l'agilité et l'exercice font le bon soldat, mais ne suffisent pas pour sauver l'armée ; Brasidas en Thrace, de quelle importance est un plan bien conçu et hardiment exécuté ; l'expédition de Sicile, que la négligence et l'insubordination ruinent les entreprises les mieux préparées ; Agésilas et Xénophon lui-même, que la discipline, la fermeté et la politique triomphent du nombre, de la distance et de la nature

(¹) Thucy. I, 71.

même ; Epaminondas révélait dans un philosophe un génie militaire de premier ordre ; la cohorte sacrée était le modèle qu'allait imiter la phalange.

En même temps, les entreprises devenaient plus considérables et plus lointaines. Ce n'était pas un médiocre effort pour Athènes de transporter une armée à Syracuse, bien qu'elle commît la faute pardonnable de préférer les vertus et l'incapacité de Nicias aux vices et aux talents d'Alcibiade ; ni pour Sparte, d'envoyer et d'entretenir ses expéditions en Asie, bien que sa mauvaise politique la forçât à rappeler Agésilas au milieu de ses succès. L'art de la guerre comprenait les aptitudes les plus variées l'administration, les finances, la politique, une armée à nourrir et à recruter, des alliés à ménager, des vaincus à pressurer sans exciter de révolte, le pillage nécessaire et organisé, un mélange de citoyens, de mercenaires, d'étrangers à maintenir dans l'ordre et à enflammer d'un esprit commun. Le patriotisme baissait, l'honneur militaire augmentait.

La Grèce était pleine de soldats sans emploi, de généraux qui proposaient chacun leurs innovations ou qui les avaient déjà appliquées avec succès. Le moment était propice pour un esprit curieux et judicieux comme Xénophon de consulter [1], d'écouter, d'ajouter l'expérience d'autrui à la sienne propre. Le soldat n'est pas plus dissimulé que le laboureur ; il se vante volontiers de ce qu'il

[1] C. I, 6, 14. — *M.*, III, 5, 23.

sait et de ce qu'il ne sait pas. Les sophistes enseignaient partout l'art militaire sans l'avoir appris [1]. Xénophon entreprit d'en donner les règles véritables et de ramener à une science solide des faits épars et des principes mal connus ou mal appliqués. Il partage le mépris des Grecs pour les armées trop nombreuses. On est toujours étonné, en lisant l'histoire ancienne, du petit nombre et du grand nombre. A côté des hordes innombrables qui suivaient les conquérants de l'Asie, c'était encore peu de chose que cet amas confus de nations auquel le génie d'un Napoléon s'efforçait en vain d'imprimer une direction unique. Plus les soldats sont nombreux, plus ils font de fautes. Pour rechercher ce qui leur est nécessaire, ils se dispersent et marchent sans ordre; les uns sont toujours trop en avant, les autres trop en arrière [2]. Les terreurs sont plus fréquentes et plus contagieuses [3], plus difficiles à guérir. Cela est bon pour un Cyaxare de s'enquérir toujours du nombre des combattants, de trouver qu'il y en a trop peu de son côté et trop de l'autre [4]. Une petite armée ferme, bien disciplinée, animée d'un bon esprit, dévouée à son chef, ayant la conscience de sa supériorité, vaut mieux que le nombre [5]. Combien de fois, dans la

(1) C. I, 6, 14. — *M.*, III, 1, 6.
(2) *Hipp.*, VII, 9.
(3) C V, 2,34.
(4) C. II, 1, 7.
(5) C. I, 6, 10.

marche, se rencontre-t-il de défilés ou de lieux défavorables où la multitude ne ferait que se gêner et s'embarrasser dans un désordre inextricable (1) !

Cela ne veut pas dire qu'il faut mépriser les alliés (2), ni se jeter sur les ennemis avec un désavantage évident. Xénophon n'a pas ces sentiments chevaleresques. Ce serait un acte de folie (3) d'abandonner ainsi au hasard une action où la prévoyance doit avoir une si grande part. Mais, en somme, la bataille se décide, non par le nombre de ceux qui y assistent mais de ceux qui y prennent part avec vigueur, et il se trouve souvent plus de bons soldats dans les petites armées que dans les grandes. Cyrus n'a pas là-dessus d'autres idées que les généraux grecs. Il accueille tous les auxiliaires que ses succès lui amènent. Mais il ne compte guère que sur les Perses élevés avec lui et comme lui (4), de même qu'Alexandre sur les Macédoniens.

3. — La guerre met en pratique tous les principes qui doivent, d'après Xénophon, présider à une bonne éducation. L'âme commande sans doute; c'est l'amour de la gloire, l'espérance, le souvenir des succès passés, l'émulation, l'amour du chef qui contribuent surtout au succès. La part du corps, inférieure, est encore bien

(1) *Hipp.*, VII, 11.
(2) C. V, 2, 36.
(3) *Agés.*, II, 7.
(4) C. I, 5, 11. — C. V, 2, 35.

bien considérable; il faut l'exercer et l'endurcir. Le soldat improvisé est, en face de celui qui est rompu à son métier, « comme une femme qui lutte contre un homme, un boiteux qui veut gagner à la course un homme agile, un aveugle devant un clairvoyant » (1).

Thèbes et Lacédémone avaient assez montré tout ce que la gymnastique bien entendue peut ajouter à la force et au courage des soldats, et les modernes, sur ce point, ont encore beaucoup à apprendre des anciens.

Mais le maniement des armes ne suffit pas : c'est quelque chose de savoir se servir de la flèche et de la lance; mais c'est plus encore, et c'est presque tout, de mépriser la fatigue, le sommeil, le froid et la faim (2). Voilà ce qui fait véritablement le soldat et où doit tendre l'effort du général. Pas plus que le laboureur ou le cheval, le soldat ne doit prendre sa nourriture avant de s'être couvert de sueur (3).

C'est un des grands malheurs de nos armées permanentes que l'oisiveté où elle laisse si longtemps des hommes jeunes, vigoureux, habitués pour la plupart au travail que l'Etat même et la loi prennent à tâche de leur faire désapprendre. Xénophon ne peut assez s'ingénier à les occuper, à les fatiguer et à les distraire. « S'il est si difficile de nourrir un homme ou une famille à ne rien

(1) *Hipp.*, VII, 1.
(2) C. I, 5, 11.
(3) C. II, 1, 29.

faire, comment laisser dans l'inaction une armée entière (1) ? » D'autant plus qu'elle doit s'habituer à trouver par elle-même presque toute sa subsistance. Les Romains plus énergiques astreignaient leurs soldats à de rudes travaux, et l'on sait comment s'y prit Marius pour rendre le cœur à son armée devant la multitude des Cimbres. Les Grecs n'étaient pas hommes à creuser des fossés, à élever des retranchements et des terrasses. Ils savaient mêler la fatigue et le plaisir dans ces jeux célèbres où la victoire était si bien appréciée. Il n'y avait rien chez eux de mieux organisé. Il était facile de les transporter dans les camps. Cyrus propose des luttes et des prix, comme à Sparte ou à Olympie. Il y mêle des amusements plus soldatesques, des combats simulés (2) ; il a une récompense pour chaque officier ou même chaque soldat qui trouve une manœuvre plus savante ou plus gracieuse.

Voltaire admire la campagne de Flandre (3), « où un jeune prince étalait la magnificence de sa cour dans les fatigues de la guerre. La bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le temps même que la discipline s'affermissait. » Malgré tout ce que le contraste a de piquant, Agésilas paraît plus habile et plus aimable à Ephèse, et Xénophon, plus original (4). Dans sa courte description, que Polybe vante

(1) C. I, 6, 18.
(2) C. II, 3, 17.
(3) VOLT., *Siècle de Louis XIV*, 8.
(4) *Hellén.*, III, 4, 16.

avec raison ([1]), il nous montre les gymnases remplis de lutteurs, le manége des cavaliers des prix proposés aux plus habiles, et, pendant que sur la place on vend des armes, on les forge, on les peint, le roi et ses généraux sortant du gymnase, la tête ornée de couronnes, qu'ils vont consacrer au temple de Diane.

Ces jeux et ces exercices demandaient la souplesse de la jeunesse. Aussi dans la *Cyropédie* n'est-il jamais question du vieux soldat, du vétéran blanchi sous le harnais, type du compagnon d'Annibal, de César et de Napoléon. Tout est jeune, joyeux et vif, soldats et roi. Malgré les progrès de l'art militaire, on n'en était point encore à faire de la guerre une profession exclusive de toutes les autres et à laquelle ont pût consacrer sa vie. L'exemple de Xénophon lui-même le fait assez voir. Ces vétérans, fonds solide des armées romaines, causaient souvent bien des embarras. On ne pouvait pas les retenir toujours et on ne voulait pas les laisser partir. Ils cessaient d'être propres au métier de soldats et ne pouvaient guère le devenir à celui de colons ; ce n'est peut-être pas sans raison que les théoriciens modernes, revenant aux idées des Grecs, n'en veulent plus guère dans nos armées.

Il ne parle pas non plus de ce lourd fardeau que portaient les Romains pendant la marche et qui était pour eux un exercice plus que suffisant, des vivres pour la moitié du mois, leurs ustensiles, leurs pieux. Virgile les

([1]) Polyb., XII, 20, 7.

admire et les plaint ([1]), comme il fait pour tout travail. Quant au bouclier, à l'épée, au casque, les Romains « ne les regardaient pas plus comme une charge que leurs épaules, leurs bras et leurs mains » ([2]). Le soldat de Cyrus, s'il a été pauvre, si en revenant des champs il a marché et couru, portant sur ses épaules tout ce qu'y met un paysan ([3]), il est dégagé sous les armes et semble avoir des ailes.

Nos soldats veulent-ils tromper l'ennui d'un siége ou d'un séjour trop prolongé dans le camp? Ils ont bientôt fait d'élever un théâtre, d'improviser une pièce et des acteurs et de jouer la comédie, en attendant la tragédie sanglante qui se prépare et quelquefois en même temps, mélange singulier d'insouciance, d'oisiveté et de vigueur. Les Dix-Mille ont à peine aperçu la mer et deviné au delà leur patrie que, pour manifester leur joie, ils célèbrent des jeux ([4]). Le terrain est rocailleux pour y courir. « Tant mieux », dit le Spartiate qui est le président de la fête, « on tombera plus rudement. » Il fau descendre à cheval et remonter une pente rapide; chevaux et cavaliers roulent, se précipitent; on les encourage, on applaudit, on rit. Cyrus célèbre également sa fête par des courses à cheval et y remporte le prix ([5]). Les exercices

([1]) Virg., *Géorg.*, III, 346 et la note de M. Benoist.
([2]) C. II, 3, 14. — Cic., *Tusc.*, II, 16.
([3]) C. II, 3, 14.
([4]) *An.*, IV, 8, 22.
([5]) C. VIII, 3, 25.

des Romains étaient plus sérieux, et il n'est pas question de leurs jeux. Virgile en est réduit à imiter Homère. Peut-être aussi les Grecs y attachaient-ils trop d'importance; Xénophon se croit obligé de démontrer qu'il vaut mieux vaincre à la guerre qu'à la lutte, « car la victoire et la prospérité sont les couronnes dont les dieux eux-mêmes ornent la république (1).

Mais le véritable exercice de tous les soldats et dans tous les temps, c'est la manœuvre, ce que Xénophon appelle la tactique. Il affecte de la mépriser et de la regarder comme une des moindres parties de l'art militaire (2). Mais il ne voudrait pas être pris au mot. Il en veut aux sophistes qui commençaient à enseigner partout ce qu'ils ne savaient pas et remplaçaient l'exactitude et la précision par l'éloquence, ce qu'Annibal appelait peu poliment du radotage (3). Xénophon parle en connaisseur et se trouve original. Il a sur ce sujet une abondance intarissable; Cyrus n'est content que lorsqu'après avoir bien fait, il se rend compte à lui-même et à ses officiers avec le plaisir d'un artiste qui contemple son ouvrage. Le talent ne manque pas dans ces détails techniques, ni la vivacité qui met les choses sous les yeux : ordre de marche (4) de

(1) *Hipp.*, VIII, 7.
(2) *Mém.*, III, 16. — C. I, 6, 12.
(3) Cic. *De or.*, II, 18.
(4) C. III, 2, 1. — V, 3, 27.

flanc [1], de nuit [2], de bataille [3]; il décrit tout et rend raison de tout. On doit varier les manœuvres, en inventer de nouvelles [4], ce qui n'était pas facile chez les Anciens, où il fallait combiner les mouvements de manière à présenter toujours le bouclier à l'ennemi. Enfin, dans le camp de Cyrus [5], tout est dans l'ordre et à sa place aussi bien que dans la maison d'un particulier. Chaque chose, chaque soldat a son poste. Ce n'est pas le camp romain, véritable forteresse, refuge des soldats en cas de revers et capable de supporter un siége. C'est une ville ouverte, comme le camp d'une armée moderne, alignée, bien disposée, distribuée en quartiers et si fortement entourée, « que l'ennemi qui vient l'insulter y tombe comme dans une embuscade. »

4. — L'exercice, la fatigue, l'habitude de la manœuvre, l'ordre dans la marche et le campement seraient inutiles sans la supériorité de l'armement. La vue seule de l'hoplite grec inspirait l'admiration et l'effroi aux Asiatiques. Ainsi s'explique cette merveilleuse retraite des Dix-Mille. Les Gaulois ne le cédaient pas en courage aux Romains [6]. La solidité du bouclier et la trempe de l'épée les ont vain-

(1) V, 4, 44. — VI, 2, 2.
(2) V, 3, 53.
(3) VII, 5, 1.
(4) C. VIII, 5 15.
(5) C. VIII, 5, 5.
(6) Sall., *Cat.*, 53.

cus ainsi que l'univers. Une poignée d'aventuriers espagnols avec quelques chevaux et des armes à feu ont en un instant subjugué le Nouveau-Monde. Enfin, chez les modernes les instruments de la guerre, perfectionnés tous les jours par les progrès de toutes les sciences, sont hors de la portée des nations barbares ou à demi-cultivées. Si les peuples civilisés font encore la folie de se disputer la suprématie lorsqu'il est clair qu'ils ne peuvent se réduire l'un l'autre, au moins la civilisation même ne saurait, comme celle des Anciens, disparaître devant des hordes sauvages. Ce n'est plus après la victoire que le conquérant peut s'initier aux arts des vaincus, et si jamais se réalisent tant de prédictions hasardées qui veulent que l'Europe soit un jour la proie du Nord, c'est qu'alors c'est du Nord en effet que viendra la lumière, ce qui ne paraît pas très-probable. « L'expérience de l'histoire », comme dit très-bien Salluste, à propos de Cyrus même, « a fait voir qu'à la guerre c'est l'esprit qui assure la supériorité (1). »

Cyrus le répète assez lui-même ; de toutes les bonnes raisons qu'il donne à ses soldats pour les rassurer ou les aiguillonner, la plus persuasive est celle qu'il tire des améliorations de toutes sortes qu'il a introduites dans les armes et des machines qu'il a inventées (2).

Il méprise les armes de jet, tout en sachant s'en servir.

(1) SALL., *Cat.*, II.

(2) C. VI, 2, 14.

Si terribles chez les modernes, elles étaient d'un effet assez médiocre chez les peuples de l'Asie. Les Assyriens combattent prudemment et de loin et avec une patience infatigable ; la bataille dure souvent toute la journée, sans grande perte ni d'une part ni de l'autre ; le courage et la discipline ne servent de rien et c'est le nombre qui finit par l'emporter (1). Quant les Perses dédaignent et foulent aux pieds les flèches qui jonchent la terre et marchent hardiment à l'ennemi (2), il se trouble, il ne comprend pas cette infraction à toutes les règles, il fuit et fond aussi vite que les Italiens, habitués à se jouer dans des guerres sans larmes se dispersent devant la furie française de Charles VIII.

Il est vrai que les armes sont souvent un peu primitives. Les Perses et même les Grecs se servent encore de pierres lancées avec une fronde. Au moins l'Histoire-Sainte, en racontant l'histoire de David, a-t-elle soin de faire ressortir la faiblesse de l'arme et la grandeur du courage qui triomphe de la force brutale. Les gymnètes Grecs ne sont pas si héroïques ni si intéressants ; ils peuvent rendre quelques services (3), mais s'ils ne sont pas joints à d'autres corps, tous ensemble ne sauraient tenir contre la charge d'une poignée d'hommes déterminés. Cyrus prend

(1) C. II, 1, 8.
(2) C. III, 3, 60.
(3) *An.*, V, 2, 12.

un parti décisif et chevaleresque ; il fait quitter la fronde à ses soldats et l'abandonne aux esclaves ([1]).

Les arcs des Perses étaient fort grands ([2]), et ils savaient les manier aussi habilement qu'ils font encore aujourd'hui de leurs fusils. Il ne paraît pas cependant que les flèches fissent non plus bien grand effet; les Dix-Mille sont un instant incommodés de la grêle de traits des barbares; Xénophon cherche, dans sa petite armée, les Rhodiens qui se servent de balles de plomb au lieu de pierres et les Crétois qui s'emparent des arcs des Perses et en tirent un meilleur parti ([3]). On les paie pour ce service exceptionnel; ils ne sont que deux cents et c'est assez pour être débarrassé à tout jamais des éclaireurs ennemis.

Le modèle du soldat, c'est l'hoplite grec un peu pesant mais solide qui va à l'ennemi et le prend corps à corps ([4]). Si à la vigueur et à l'impétuosité de l'attaque il joint la discipline, qu'il ne s'éparpille pas en courant, mais qu'il s'avance d'un pas uniforme, sans se séparer de ses camarades, le choc est irrésistible surtout si l'on a affaire à des Asiatiques. Epée, hache, cimeterre ([5]), c'est l'arme blanche qui décide des batailles dans l'antiquité, et, malgré tant

(1) C. VII, 4, 15.
(2) *An.*, III, 4, 17.
(3) *An.*, III, 3, 16.
(4) *An.*, I, 8, 19.
(5) C. II, 1, 9.

de changements et de progrès, il en est souvent de même chez les nations modernes; seulement la rencontre est encore plus terrible et plus destructive, puisque les soldats n'ayant pas le casque, l'armure et le bouclier des Anciens sont bientôt atteints s'ils ne frappent d'abord.

Pour exceller dans cette arme redoutable et qui à elle seule remplace toutes les autres, il faut une étude longue et exclusive. Xénophon connaît et met en lumière le grand principe moderne de toutes les industries et de tous les arts, surtout celui de la guerre : division et spécialité du travail. Il l'applique, suivant son habitude, aux petites choses et aux grandes : « entre les tailleurs, l'un coupe la tunique, l'autre ne fait qu'en ajuster les parties ; nécessairement, un homme dont le travail est borné à une seule espèce d'ouvrage y excellera. Le soldat qui veut savoir manier le cimeterre, porter le bouclier et la cuirasse, doit pour toujours renoncer à l'arc et au javelot (1). » C'est la même maxime qui, élargie avec le temps, a donné naissance aux corps spéciaux et savants, l'ornement et la force de nos armées.

5. — Il a semblé, dans les dernières guerres, que le rôle de la cavalerie perdait de son importance, que son action était trop gênée par les difficultés du terrain et la longue portée des nouvelles armes, et qu'on devait la transformer, peut-être même la supprimer. Théories hasardées, qui auraient fort étonné les grands hommes de

(1) C. II, 1, 21. — C. VIII, 2, 5.

guerre de tous les temps. La difficulté est plutôt celle que Xénophon a signalée, de mettre en mouvement à la fois toutes les parties d'une grande armée. Pour lui, il est cavalier décidé; il aime le cheval, il en parle bien et avec plaisir, comme nous l'avons déjà vu. Plus le soldat est solidement et lourdement armé, plus il a besoin d'un auxiliaire léger, impétueux, facile à lancer en avant et à rappeler. « Que les ennemis lâchent pied, comment les poursuivre? Que les gens de trait harcèlent le gros de l'armée, comment les dissiper si l'on reste planté à sa place comme un arbre[1] ?» Faudra-t-il s'en rapporter à la bonne volonté des alliés et leur abandonner la gloire et le butin? A peine Xénophon a-t-il commencé sa retraite, Agésilas son expédition d'Asie, Cyrus ses conquêtes, qu'ils songent à se former une cavalerie. C'est dans leur gloire un des titres auxquels ils tiennent le plus. Cambyse, dans un dernier discours où il énumère devant les grands les services que Cyrus a rendus à la Perse, ne dit rien de l'affranchissement de sa nation, de l'empire repris sur les Mèdes, de la conquête de l'Asie; mais il loue Cyrus « d'avoir couvert la Perse de gloire, enrichi les plus braves, donné à tous la subsistance et la solde, et créé une cavalerie nationale qui permît aux Perses de dominer dans la plaine [2]. »

Cyrus y avait du mérite, car la Perse ne semblait pas

(1) C. IV, 3, 5.
(2) C. VIII, 5, 24.

plus propre que l'Ithaque d'Homère (1) et d'Horace à nourrir des chevaux ; il y était rare même d'en voir (2). La cavalerie n'était pas non plus très-considérable en Grèce; Agésilas avait quinze cents chevaux quand il revint de son expédition, et Xénophon, dans sa retraite, cinquante (3) qui ne laissèrent pas de rendre des services. Lorsqu'Athènes réunie à Sparte tint tête sans grand succès aux Thébains, Xénophon, qui trouve cette occasion unique de vanter à la fois ses deux patries, n'oublie pas de signaler avant la bataille de Mantinée la charge brillante de la cavalerie athénienne contre la thessalienne (4) qui avait une si grande réputation et qui la méritait.

Enfin, comme Bonaparte dans la campagne d'Egypte, Cyrus se sert aussi des chameaux (5) ; il profite et il se divertit de l'effet qu'ils produisent sur les chevaux, mais il trouve au-dessous de lui de renouveler cet essai. Il est étonnant qu'il ne soit nulle part question des éléphants qui effrayèrent les Romains eux-mêmes. Xénophon n'aime à parler que de ce qu'il a vu; il oublie même souvent l'Orient pour se croire encore en Grèce.

Ce n'est pas le soldat d'Asie, c'est celui d'Athènes qui

(1) *Ody.*, IV, 601. — HOR., *Ep.*, I, 1, 41.
(2) C. I, 3, 3.
(3) *An.*, III, 3, 20.
(4) *Hell.*, VII, 5, 15.
(5) C. VII, 1, 49. — C. VII, 1, 22.

doit être industrieux, travailler de ses mains, réparer et ajuster tout ce qui est à lui, savoir manier la doloire, la lime; « en aiguisant sa pique, on aiguise son courage [1]. » Quand les Français et les Anglais faisaient campagne à côté les uns des autres, on a pu voir la différence entre des soldats braves sur le champ de bataille mais partout ailleurs embarrassés d'eux-mêmes, n'ayant pas toujours des serviteurs et ne pouvant s'en passer, et l'esprit inventif et prêt à tout de ceux qui ont su un métier avant d'avoir fait l'apprentissage de la guerre et se servent d'un outil avec autant d'aisance que de leurs armes.

C'est encore une armée d'Athènes ou une armée moderne qui est accompagnée de compagnies hors rang, d'ouvriers de toutes sortes, armuriers, charrons, cordonniers, capables de se battre au besoin, mais plus désireux de travailler pour le compte de l'armée, ou pour tout individu qui voudra les employer, en les payant bien, cela va sans dire. Ce n'est pas une armée perse qui a le commerce en horreur, mais une armée grecque ou moderne qui accueille les marchands, les appelle, leur avance même des fonds, sous bonne garantie et avec caution [2].

L'idée que Xénophon se forme d'une armée est donc déjà savante, compliquée, appropriée à toutes les nécessités non-seulement de la bataille mais encore de la campagne où l'on retrouve l'ordre, les ressources, la

(1) C. VI, 2, 33.
(2) C. VI, 2, 37-38.

commodité, les plaisirs, l'organisation des subsistances et du travail propre aux grandes villes. Sans doute aussi il y a ajouté toutes les nouveautés que lui inspiraient son expérience et son originalité propre.

6. — Il revient à l'Orient quand il décrit les chars, les tours et les machines où Cyrus est encore inventeur. Voltaire a eu l'idée singulière, à laquelle il tient, de proposer à l'impératrice Catherine de renouveler l'usage des chars de guerre (1) : « J'ai revu l'ancien officier qui proposa des chars de guerre dans la guerre de 1756. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, ne fit faire qu'un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines telles que celles de Lutzen, on ne s'en servit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourrait déconcerter les janissaires de Moustapha. » Il a raison d'ajouter : « Je ne suis point du métier des meurtriers. » La bataille de Cunaxa fait assez voir combien ces chars étaient inoffensifs ; ils ne blessèrent qu'un homme ; encore s'était-il approché de trop près pour mieux voir le spectacle (2).

Les tours, les machines et les tranchées, bien que Cyrus y montre de l'imagination (3), valent les chars. C'est l'enfance de l'art, tandis que César excelle à exécu-

(1) Volt., *Lettres à l'Imp. de Russie*, 27 mai 1769.

(2) *An* , I, 8, 40.

(3) C. IV, 5, 28. — VI, 1, 52, 22.

ter les grands travaux et à les décrire. Il n'y a pas de siéges dans la *Cyropédie*; à quoi serviraient-ils? Les forteresses placées sur la crête des rochers, les villes immenses où il y a pour vingt ans de vivres se laissent prendre par surprise [1].

Xénophon a montré plus d'une fois l'armée qui fait sa toilette de combat, celle d'Agésilas avec la joie et la tranquillité de ceux qui vont avoir affaire à des barbares; celle d'Épaminondas avec la fureur d'une guerre presque civile; celle de Cyrus avec une magnificence asiatique et romanesque [2].

7. — Il y a d'autres ennemis à combattre que ceux qu'on attend ou qu'on va chercher le fer à la main: c'est l'excès, le manque ou la mauvaise qualité de la nourriture, c'est le changement de climat, c'est la maladie, résultat presque inévitable des marches ou des repos forcés, de la fatigue, de l'oisiveté. Les hommes du Nord se fondent comme la neige au Midi. Ceux du Midi ne peuvent longtemps résister aux rigueurs de l'hiver. L'Italie et la Russie ont également dévoré les Français. Il ne paraît pas que dans leur propre pays les Romains fussent assez éclairés, ou assez diligents, ou assez heureux pour se préserver des pestes qui désolaient presque tous les ans leurs grandes villes. Ils ne disent rien de leurs armées, sur lesquelles ils n'ont pas coutume de s'apitoyer. Mais

(1) C. V, 3, 17. — VII, 2, 3. — VII, 5, 14.

(2) *Agés.*, I, 25. — *Hell.*, VII, 5, 20. — C. VI, 4, 1.

leurs campagnes dans la Germanie ou l'Asie devaient leur coûter bien cher. Rien n'est plus honorable ni plus patriotique que le zèle des nations modernes pour nourrir, entretenir, ménager et soigner leurs armées en campagne, bien que les intentions valent mieux que les résultats.

Cyrus a déjà des magasins de vivres. Chaque soldat a sa provision au choix de laquelle a présidé le soin le plus minutieux. Le général est attentif à ménager la transition entre le régime du camp et celui de la marche ([1]). Il ne doit pas séjourner dans les lieux malsains, mal exposés ; il craint encore plus que la disette la fièvre et son cortége ; qu'il examine au besoin la constitution, la mine, le teint des habitants ([2]). En tout cas, il ne faut pas négliger de se munir de tout ce qui peut être utile aux malades ou aux blessés ([3]).

Avant même d'aller demander à la Grèce des maîtres de tactique, la Perse lui avait emprunté des médecins ; nulle profession n'était plus honorée, comme on le voit par l'exemple de Démocède, de Ctésias et ce qu'on rapporte d'Hippocrate: Encore aujourd'hui dans l'Orient, le voyageur européen, redouté par ce qu'on a entendu dire de la puissance de sa patrie, détesté pour sa religion, sa langue et ses mœurs, est accueilli avec faveur, s'il a ou

([1]) C. VI, 2, 26.
([2]) C. VI, 2, 32.
([3]) C. I, 6, 16. – C. VI, 1, 23.

si on lui suppose le don merveilleux de guérir. Athènes avait des médecins publics nommés par le peuple et qui donnaient gratuitement leurs soins aux pauvres. Socrate leur faisait l'honneur de les prendre volontiers pour modèles, lorsqu'il oppose l'étude et l'expérience d'une profession vraiment utile à l'incapacité et à l'ignorance des politiques, des orateurs, des généraux même qui croyaient tout savoir sans avoir besoin de rien apprendre (1). Platon, qui ne veut pas qu'on élève les enfants difformes ou chétifs, ni qu'on guérisse les malades que la faiblesse de leur constitution rend inutiles à la république (2), a maltraité les médecins presque autant que les juges et regarde l'estime qu'on a pour eux comme un signe évident de décadence. Sans doute la sobriété, l'exercice, la modération en toutes choses sont facilement et à peu de frais la meilleure des médecines, si le corps est robuste et s'il ne survient pas d'accidents ; comme la justesse d'esprit et l'expérience des choses sont la meilleure philosophie, si la conscience est ferme et délicate. Mais si le sens commun et l'opinion sont des guides aveugles et téméraires de la vie morale, Platon n'est guère fondé à soutenir qu'ils suffisent pour étudier et préserver la vie du corps. Rousseau est plus logique (3) qui condamne à la fois la morale et la médecine et les juge, avec aussi peu de rai-

(1) Aristoph., *Ach.*, 1030. — *M.*, IV, 2, 5.
(2) Plat., *Civit.*, V, 459. — III, 405.
(3) *Em.*, I.

son, inutiles l'un et l'autre et même funestes au genre humain.

Les Romains, suivant leur habitude, méprisent les arts des Grecs et s'en servent. On connaît la fameuse boutade de Caton contre les médecins « qui ont juré d'exterminer les barbares et ne se font payer que pour usurper la confiance et tuer tout à leur aise (1). » C'est ce même Caton qui a trouvé la panacée pour guérir tous les malades de la campagne, hommes et bêtes : c'est le chou, dont il vante les vertus avec une gravité sénatoriale.

Molière, qui ne pouvait mettre sur la scène les Papimanes et les Chats fourrés de Rabelais, l'a imité et surpassé dans ses plaisanteries contre les médecins. Mais c'est l'habit, le jargon, le pédantisme qu'il raille plus que la profession même. Il manque à sa galerie l'un des deux médecins que Télémaque a pris avec lui pour soigner tout son corps d'armée, l'habile et éloquent Nosophuge qui emploie auprès de ses malades son temps et son talent à parler contre la médecine (2).

Xénophon semble plus judicieux et plus sincère d'estimer ce qui est vraiment estimable. Après l'échec des Cadusiens, Cyrus va visiter les blessés dans leur tente (3) et leur amène des médecins. Il les aime, les honore, les appelle à sa cour (4), les accueille avec faveur, leur marque

(1) Plin., *Hist.*, XXXVII, 7.
(2) *Télém*, XIII.
(3) C. V, 4, 13.
(4) C. VIII, 2, 24.

sa reconnaissance quand ils guérissent ses amis, et, plus généreux que son père, qui regrette tant l'argent qu'il a donné à son sophiste, n'hésite pas à les bien payer.

8. — Plus chaque homme s'apercevra de l'intérêt qu'on lui porte, plus il sera facile de le faire obéir. Xénophon insiste sur l'ordre et la discipline plus qu'il ne serait nécessaire chez les modernes. L'histoire d'Athènes lui apprenait assez qu'un jour de négligence suffit pour perdre un grand empire; Syracuse et Ægos-Potamos étaient présents à toutes les mémoires. Tous payaient plus ou moins volontiers de leur fortune avant la bataille et de leur personne dans l'action; mais les plus nobles et les plus riches, comme souvent nos gentilshommes, se faisaient vanité de mépriser leurs chefs [1].

Il y a bien des manières d'établir dans une armée la discipline et l'obéissance. Xénophon admire dans l'*Anabase* la soumission absolue des Perses [2]. Dans un passage difficile, les équipages s'embourbent. Cyrus-le-Jeune s'impatiente. Il fait un signe; aussitôt tous ceux de sa suite, les plus grands de la Perse, s'élancent à la course, descendent un côteau rapide, et avec leurs tuniques, leurs caleçons brodés, leurs colliers et leurs bracelets, sautent dans la boue, et en un instant les chariots sont dégagés.

Voilà comme on sait obéir en Orient, sans réflexions, sans préjugés, sans scrupule; mais quand les âmes sont

(1) *M.*, III, 5, 16.
(2) *An.*, I, 5, 8.

ainsi pliées jusqu'à l'oubli d'elles-mêmes et la servitude, elles ne peuvent plus guère se redresser; elles obéissent au maître, mais le maître est celui qui veut le devenir. Cyrus attend qu'il soit tout-puissant pour ne laisser autour de lui que des esclaves; mais jusque-là il lui faut des soldats et des hommes, des compagnons d'armes d'une soumission plus libre et plus intelligente.

On ne saurait trop admirer la discipline énergique et impitoyable des armées romaines. Elle leur a donné l'empire du monde; mais elle a été une des grandes causes de leur ruine. Le premier général qui a traité ses soldats avec douceur, qui les a laissés jouir des fruits de leurs conquêtes et leur a permis tout ce qu'il ne se défendait pas à lui-même, leur a fait oublier une patrie ingrate et dure pour les attacher à sa personne (1) et a commencé la tyrannie militaire, la pire de toutes.

Les armées modernes, plus sensibles aux nobles sentiments du patriotisme et de l'honneur, sont une des parties les meilleures, les plus saines et quelquefois les plus éclairées de la nation. Mais on est effrayé de la gravité et du nombre de punitions et de supplices nécessaires pour les contenir. Quelques philosophes réclament de temps en temps; mais ils ont contre eux non-seulement le préjugé militaire, mais encore l'opinion publique; et, s'ils avaient le pouvoir, ils n'oseraient peut-être eux-mêmes toucher à

(1) SAL., *Cat.*, XI.

cet arsenal de rigueurs souvent barbares et qui paraissent toujours nécessaires.

Xénophon partisan déclaré de l'autorité en toutes choses, qui a passé sa vie à étudier et à enseigner le grand art, l'art royal de commander et d'obéir, est pourtant Athénien; il a commandé à des hommes libres qui l'avaient choisi pour chef, qui avaient le droit de le déposer et qui en usaient. Les soldats doivent obéir, mais leur obéissance est volontaire; ils se soumettent non à la terreur, mais à la persuasion que le chef est plus capable [1], qu'il entend mieux leurs véritables intérêts, les ménage et les aime. La raison et le raisonnement, tout-puissants à la ville, ont aussi leur place dans le camp. Mieux on comprend un ordre, mieux on l'exécute. Le bouclier et l'épée ne changent point le citoyen qui discute, vote la loi et l'observe parce qu'elle est juste et utile, et en impose au besoin par la force l'observation à tous. Cette âme raisonnable, qui sait ce qu'elle vaut et ce qui lui manque, a-t-elle rencontré son supérieur et son maître? Elle se plie comme l'argile sous la main du potier [2], elle est sensible à l'honneur, à la honte, à l'émulation, à l'espérance; elle est capable des plus puissants efforts. Or, c'est la vigueur de l'âme plus que celle du corps qui gagne les batailles [3]. Voilà les soldats que Cyrus-le-

(1) C. I, 6, 21.
(2) *Hip.*, VI, 1.
(3) C. III, 3, 19.

Jeune regarde avec raison comme si supérieurs à la multitude des barbares (¹). « Montrez-vous dignes », lui fait dire Xénophon, « de la liberté que vous avez et que je vous trouve heureux d'avoir. Sachez-le, j'aimerais mieux cette liberté que tout ce que je possède et que des biens plus grands encore. »

Le secret d'accorder la liberté et la discipline, la discussion et l'obéissance, la douceur et l'ordre, l'égalité entre tous et l'autorité acceptée, de tenir en bride la puissance des passions par celle de la raison, et cela au milieu du tumulte des camps et des batailles, je ne sais si Xénophon ou quelque ancien l'a jamais possédé. Mais il n'y a guère de militaire moderne qui voulût se contenter de l'autorité qui paraît suffisante à Socrate, celle du médecin sur le malade, du pilote sur l'équipage, du guide sur le voyageur (²).

9. — C'est au milieu de ces armées fières, disciplinées, indépendantes que naissent les principes de la grande guerre qui devaient être développés par les rois macédoniens.

Xénophon veut qu'on profite de la paix pour étudier la carte des pays amis et ennemis (³), qu'on ait des éclai-

(¹) *An.*, I, 7, 5.

(²) *M.*, III, 3, 9. — B. Weiske, *Xénophon*, Leipsik, 1798, *Cyropédie*, LXXI, remarque fort justement que Démosthènes, qui critique avec tant de vivacité la légèreté des Athéniens, ne se plaint jamais de la discipline des soldats.

(³) *Hipp*, IV, 6.

reurs, des espions; qu'on interroge les prisonniers (1), sans pourtant se confier aveuglément à leurs rapports; que le général examine lui-même, s'il le peut, la position des ennemis (2), pour en connaître le fort et le faible. Il a vu sans y insister assez les deux grandes règles de la tactique moderne, qu'une marche habile vaut une bataille et que même avec des forces moindres on peut combiner ses mouvements pour être supérieur en nombre sur un point donné. Il blâme la phalange profonde des Egyptiens (3), corps puissant mais immobile, et l'immense développement que Crésus donne à son front de bataille, dans la vue d'envelopper l'ennemi, mais au risque de trop s'affaiblir (4). Les corps détachés ne doivent pas agir isolément (5), mais se rattacher toujours au gros de l'armée, pour qu'on puisse profiter de leurs succès ou les soutenir dans leurs revers.

Mais il ne sait pas encore ce que c'est qu'un plan de guerre étudié, combiné avec patience, exécuté avec suite et énergie. Les Perses emportés par leur ardeur conquérante comme plus tard les Arabes, marchent toujours en avant, tant qu'ils ne trouvent point d'obstacles capables de les arrêter. La guerre offensive a son mérite et son agrément.

(1) C. VI, 2, 11.
(2) *Hipp.*, IV, 16. — 14. — 17.
(3) C. VI, 3, 22.
(4) C. VII, 1, 5.
(5) C. V, 4, 20.

Vivre dans le pays ennemi, profiter de ses ressources (1), se nourrir de ses produits, boire son vin, ce n'est point faire campagne, « c'est une fête, une partie de plaisir ». Sans doute, tant qu'on est heureux. Mais vienne le jour de la défaite, comme pour les Assyriens (2), quel désordre, quel désastre, quelle déroute irrémédiable! Il n'y a point de belle retraite dans la *Cyropédie;* Xénophon a voulu que la sienne restât dans l'histoire comme un accident heureux et unique.

10. — Telle est la théorie générale que donne Xénophon de l'art de la guerre et que Cyrus applique avec succès, à la fois brave soldat et bon capitaine; c'est l'éloge que fait Homère d'Agamemnon (3), que Socrate répète et qu'Alexandre a sans cesse à la bouche. Le chef doit avoir toutes les supériorités, non-seulement celle de l'intelligence, mais encore celle de la patience à supporter le froid, ou le soleil, ou la privation, celle de tous les exercices du corps (4). Il semble même que pour exciter l'émulation, ou par un sentiment d'égalité, ou par l'habitude du gymnase, les plus grands généraux étaient encore trop soldats. Cyrus-le-Jeune, déjà vainqueur, recevant les hommages des Perses, se jette sur Artaxercès comme Polynice sur Etéocle, le blesse et se fait tuer (5) ;

(1) C. III, 3, 15. — C. VI, 1, 10.
(2) C. IV, 2, 28.
(3) *M.*, III, 2, 22. — *Il.*, III, 179,
(4) *Hipp.*, VI, 4. — C. I, 6, 25.
(5) *An.*, I, 8, 27.

Agésilas est blessé à Coronée; Epaminondas emporte avec lui à Mantinée la grandeur de sa patrie; Philippe, « l'œil crevé, la clavicule cassée, la main, la cuisse traversées, » ne croit pas payer trop cher de ce prix l'empire de la Grèce et l'admiration de Démosthènes [1]. Alexandre joue souvent sa vie sans nécessité et comme par plaisir, tandis que les Romains regardaient comme une faute dans un général l'emportement du courage personnel et sa mort comme une calamité publique.

Xénophon semble être de cet avis. Il a eu le bon sens de ne pas prêter à Cyrus ces grands coups d'épée que Mme de Sévigné admire dans La Calprénède. Il ne reçoit pas de blessure. A la bataille décisive contre les Assyriens, son cheval est tué sous lui [2] Mais le danger ne dure qu'un instant et ne sert qu'à faire éclater le dévouement de sa suite. Toujours de sang-froid, il excite les autres [3] et se possède lui-même. Il ne triomphe pas des passions, il les évite. Il est aussi calme et aussi gai sur le champ de bataille que dans sa tente ; la seule différence, c'est qu'au repos il se plaît à s'entendre louer, et que dans l'action il se loue lui-même [4].

Il n'a aucun des défauts que blâme Xénophon dans ses histoires, l'incapacité de Pisandre [5], la négligence

(1) DÉM., *Cor.*, 20.
(2) C. VII, 1, 37.
(3) C. VIII, 4, 22.
(4) C. VII, 1, 17.
(5) *Hel.*, III, 4, 29.

de Thymbron ([1]), la vivacité d'Agésilas même à Coronée ([2]), la colère de Téleutias devant Olynthe ([3]); il a toutes les qualités qui y sont louées, l'expérience et la vigueur de Cléarque; la justice et la douceur de Proxène ([4]), l'affabilité de Cyrus-le-Jeune ([5]), la fermeté et l'esprit de ressources d'Agésilas, et le don admirable que la partialité même ne peut refuser à Epaminondas, d'enflammer l'enthousiasme des soldats ([6]), en sorte qu'ils ne se rebutent ni des fatigues de jour ni de nuit, qu'ils ne reculent devant aucun danger, et qu'ayant à peine le nécessaire, ils veulent obéir à la parole.

Le vrai général n'est pas celui qui a le mieux étudié l'art de la guerre, en cela, il n'a fait encore que son apprentissage, mais celui qui le possède assez pour le transformer et le développer suivant son génie propre et les circonstances. Ce n'est pas tant un homme d'expérience que d'imagination, et, comme le dit heureusement Xénophon en développant une pensée de Thucydide, « un vrai poète ([7]). Le musicien ne se borne pas aux airs qu'il a appris, il en invente de nouveaux, et c'est justement cette fleur de nouveauté qui fait sa vogue et sa gloire. A

([1]) *Hel.*, III, 1, 10.
([2]) *Hel.*, IV, 3, 16.
([3]) *Hel.*, V, 3, 17.
([4]) *An.*, II, 6, 10; 16.
([5]) *An.*, I, 9, 29
([6]) *Hel.*, VII, 5, 19.
([7]) C. I, 6, 38.— Thucy., I, 71.

la guerre, ce sont les nouvelles inventions qui trompent l'ennemi et valent des éloges. » Le général est poète, et c'est pour cela qu'il doit être jeune. Toutes les forces de l'esprit humain sont nécessaires pour précipiter vers le dénouement les différents actes de cette sanglante tragédie. Si la fortune n'aime pas les vieillards, comme le disait Charles-Quint, c'est qu'ils ne sont plus faits pour la scène, qu'ils n'ont plus assez de ressources en eux-mêmes, qu'ils ne sont plus qu'une réputation pour laquelle les événements n'ont pas de trop longues complaisances.

C'est par là aussi que les grands généraux plaisent dans l'histoire au genre humain à qui ils ont fait tant de mal. Le mal passe; l'épopée reste dans toutes les mémoires et là légende l'embellit.

C'est par là surtout qu'ils dominent et emportent dans leur mouvement tout ce qui les entoure. Chaque homme individuellement est sensible à la raison, à la justice, à l'intérêt. Les foules, armées ou peuples, sont dominées par leur imagination. Une fois étonnées et séduites, elles ne peuvent se dérober à l'ascendant qu'elles ont laissé prendre sur elles. « C'est alors que les soldats veulent suivre leur chef à travers les flammes et le danger; c'est alors qu'on peut dire qu'il a la main longue, puisque tant de mains sont au service de ses desseins (1) »; c'est alors qu'il est vraiment grand, puisque c'est l'autorité de son esprit et non la violence qui fait concourir tout le monde

(1) *Ec.*, XXI.

à sa grandeur. Son prestige une fois établi, l'éloquence le maintient, la familiarité même ne le détruit pas. Cyrus a des amis; il sait le nom de tous ses officiers, non pas de tous ses soldats, comme disent Pline et Quintilien et comme la légende le dit de Napoléon. Cet idéal de Xénophon ressemble plus à un Scipion qu'à un Annibal. Il est jeune, aimable, brillant, favori des Dieux et des hommes, plus qu'il n'est savant et profond.

11. — La hiérarchie militaire et l'avancement sont réglés avec soin, depuis le chef qui commande à cinq hommes jusqu'à celui qui en a mille sous ses ordres et qui arrive à être à la tête d'un corps d'armée. L'avancement ne repose pas sur le sort ou l'élection comme à Athènes, ni sur l'âge comme chez les Anglais, ni sur la naissance comme dans nos anciennes armées.

Le premier effet de la guerre est d'égaliser toutes les conditions pour ne laisser d'autre distinction que celle du mérite. Malgré toute l'estime et l'affection que Cyrus a pour ses homotimes, de même que Sparte pour ses citoyens, il s'aperçoit bien vite qu'ils ne sont pas en nombre pour suffire à tous les dangers et à toutes les récompenses. Il appelle tous les Perses à partager leurs armes, leur rang, leurs prérogatives et les fruits de la victoire. Sparte, peu généreuse et peu habile, privait de ses droits de citoyen celui qui était trop pauvre pour payer sa part à la table commune. Cyrus admet dans sa noblesse tous les Perses, même ceux que l'indigence ou le soin de leurs affaires avait privés de l'éducation publique qu'il avait reçue

lui-même (1). Le butin ne doit pas non plus se partager par portions égales; au plus brave doit appartenir la proie la plus riche.

Tous les Perses deviennent donc égaux entre eux, au moins pour un temps. C'est ainsi qu'Athènes victorieuse à Salamine donna aux marins qui l'avaient sauvée les mêmes droits politiques qu'aux Eupatrides, que Rome admit les consuls plébéiens, que les Croisades commencèrent l'affranchissement des communes, et que dans les temps modernes les rois soulevèrent les peuples contre nous en leur promettant d'appliquer à leur profit les principes de la révolution qu'ils combattaient. Leurs talents et leurs œuvres distingueront tous ces compagnons d'armes. Sans doute le jugement sera remis à la volonté d'un seul, qui peut se tromper ou avoir ses favoris comme la multitude d'Athènes. Cette objection n'arrête pas plus Xénophon qu'elle ne fait impression sur la plupart des peuples modernes. Cependant Cyrus n'a pas, comme Agésilas, la tentation de placer ses parents dans des postes trop élevés, aux dépens de l'intérêt public; Xénophon n'a voulu mettre à côté de lui aucun des membres de sa famille et lui a épargné un souci quelquefois gênant, comme on sait, pour les généraux et les souverains.

12. — Mais il arrive souvent que le soldat se soucie peu de l'avancement et des honneurs. Il est pauvre comme Phéraulas, qui travaillait dans sa jeunesse

(1) C. II, 1, 23. — 16. — Arist., *Pol.*, V. 3, 5.

une terre si juste qu'elle lui rendait à peu près la semence qu'il lui avait confiée, si généreuse qu'elle donnait quelquefois le double (1); ou mercenaire comme les Egyptiens, qui passent volontiers du service de Crésus à celui de Cyrus sous condition d'une meilleure paie (2); ou aventurier comme la plupart des Dix-Mille, qui voulaient s'associer à la prospérité de Cyrus pour en rapporter quelque chose dans leur patrie (3). Tous ensemble n'ont guère qu'un souci: faire fortune aux dépens de l'ennemi.

Le pillage est nécessaire, et l'effort du général n'est pas de l'empêcher mais de l'organiser. Cyrus veut renvoyer les Chaldéens de son armée, non parce qu'ils ont fait main basse sur tout ce qu'ils ont rencontré, mais parce qu'ils n'ont pas attendu leurs camarades et qu'ils veulent tout garder (4). Il déclare à Crésus qu'il ne sera plus maître de ses soldats s'ils ne profitent de la prise de Sardes, et son autorité ne va qu'à se faire apporter par les habitants mêmes leurs objets les plus précieux et livrer par le roi ses trésors, afin de les distribuer lui-même et de donner dans la curée une part plus forte à celui qui a été le plus ardent à la chasse.

Sans doute la guerre n'est pas faite pour inspirer le

(1) C. VIII, 3, 38.
(2) C. VII, 1, 43.
(3) *An.*, VI, 4, 8.
(4) C. VII, 2, 11.

respect de la propriété. C'est son côté le moins noble que les historiens n'aiment pas à mettre en relief. Il semble que le *Télémaque* n'eût rien perdu à reproduire quelques-uns des récits que Xénophon raconte avec complaisance.

Ainsi, Agésilas favorise les petites pilleries de ses amis [1]. Quand le butin abonde et que les objets les plus précieux sont à vil prix, y a-t-il quelque vaisseau qui va partir pour un port où il y a un bon débouché de toutes marchandises, Agésilas les prévient. Ils achètent à bon compte; les administrateurs chargés de la vente ont le mot et leur font crédit. Ainsi, dit Xénophon qui admire cette bonté, « les amis s'enrichissent et le trésor public ne perd rien. »

Lui-même n'a pas plus de scrupules. Son expédition terminée avec plus de gloire que de profit, il apprend que dans les environs de Pergame se trouve un grand de la Perse avec sa femme, ses enfants et ses trésors [2]. Il l'assiége avec trois cents soldats dans la citadelle où il est réfugié, échoue et ramène la moitié de ses hommes blessés. Mais il ne se décourage point, revient à la charge, surprend Asidatès dans la plaine, le fait prisonnier avec sa suite, non sans avoir deux fois sacrifié aux Dieux qui protégent cette belle entreprise. Et comme il reçoit ensuite des Laconiens « des chevaux, des bœufs et d'autres présents, il est assez riche pour faire du bien à ses amis. »

(1) *Ag.*, I, 18.

(2) *An.*, VII, 8, 9.

Xénophon n'a cru faire tort ni à son héros ni à lui-même en nous transmettant ces hauts faits avec tant de naïveté. Le beau-frère du comte de Grammont lui fait bien gloire de sa friponnerie au jeu. Les époques et les peuples les plus cultivés ont des grossièretés qui étonnent et rendent moins jaloux de leur gloire.

13. — De la maxime fameuse et si sujette à la critique, qu'il faut faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, les Grecs entendaient mieux la seconde partie que la première. Sociables et faciles dans la vie privée, ils étaient durs et égoïstes, et par conséquent souvent mal avisés en politique. On entend quelquefois soutenir que les peuples livrés à eux-mêmes jouiraient d'une paix perpétuelle, et que les discordes, les guerres et leurs suites doivent être mises au compte de leurs souverains. Mais il n'y avait en Grèce si petit Etat qui ne prétendît dominer à son tour. L'idée si simple d'une confédération qui aurait donné à tout ce monde petit par le nombre et l'espace mais si grand par la variété de ses talents, la sécurité au dedans, l'autorité et peut-être l'empire au dehors, ne put se faire jour que lorsqu'il était trop tard et ne fut jamais réalisée. Ils ne connaissaient que des ennemis ou des sujets et ne furent jamais en état d'avoir et de conserver des alliés. Dans les *Mémorables*, où l'on parle de tout et où le sens pratique de Socrate se montre autant que sa veine philosophique, il est question des armées, des soldats, des généraux, jamais de la nécessité d'associer toute la nation, ou du moins une partie, dans une

action collective et utile à tous. En défendant sa politique qui a mené Athènes à la ruine, mais à une ruine glorieuse, Démosthènes lui-même fait briller aux yeux de ses auditeurs leur antique hégémonie, l'intérêt de leur réputation et de leur liberté; mais il se vante d'avoir couvert l'Attique aux dépens de la Béotie. (1) et d'avoir fait retomber le fardeau de la guerre sur la malheureuse Thèbes qui a succombé pour la cause commune, sans trouver même dans l'histoire et la postérité la récompense de son dévouement.

Un moment après les guerres Médiques, Athènes eut en main les destinées de la Grèce; mais elle mit sa politique à désarmer ses alliés, à en faire ses tributaires, à devenir juge de leurs affaires et de leurs procès, pensant se fortifier de la faiblesse de tout ce qui l'entourait. Sparte fit encore pis après Ægos-Potamos; elle ne fit rien, ni dans son intérêt, ni dans celui de la Grèce. Les gouverneurs qu'elle envoyait dans les provinces se consolaient de la gêne où la loi les retenait dans leur patrie par la licence et la rapacité qui se donnaient impunément carrière au dehors (2). Le trésor public était vide (3), les particuliers opulents; ils ne pouvaient eux-mêmes dépenser leur fortune; ils abandonnaient ce soin à leurs femmes qui savaient s'en acquitter (4). L'une et

(1) *Pro Cor.*, 57.
(2) Thucyd. V, 105.
(3) Arist., *Pol.*, II, 6, 24.
(4) Arist. *Pol.*, II, 6, 6.

l'autre république ne songeaient qu'à faire prévaloir au dehors le principe de leur constitution et de leur politique [1], sans consulter les intérêts des peuples alliés ou soumis ; de telle sorte que l'oligarchie ou la démocratie à peine établie divisait toute ville en deux partis irréconciliables que des révolutions successives amenaient tour à tour au pouvoir au milieu des proscriptions et des guerres civiles. La Macédoine moins intelligente encore fomentait dans la Grèce les divisions que le danger commun ne put éteindre au moment même où survenaient les Romains, dont la politique prévoyante ménageait tout jusqu'à ce qu'elle pût tout conquérir.

Xénophon sait trop bien que l'amitié politique repose moins sur la conformité des sentiments que sur celle des intérêts. *Eadem velle, eadem nolle,* comme dit Salluste [2]. Peu importe à Cyrus que les Perses ne veuillent pas se soumettre au gouvernement despotique des Mèdes. Les Cadusiens ont éprouvé un échec et perdu leur roi ; qu'ils en élisent un autre suivant leur coutume, et ce n'est que plus tard que Cyrus apprendra son nom, lui qui sait celui de tous ses officiers [3].

Autant un riche particulier d'Athènes a de soin de chercher et de gagner ses amis pour faire une haie autour de ses propriétés, autant Cyrus déploie de grâce pour

(1) Arist. *Pol.*, IV, 9, 11.
(2) Sal., *Cat.*, XV.
(3) C. I, 3, 18. — VIII, 5, 24. — V, 4, 22.

attirer dans son parti tous ceux qui peuvent le servir. Son affabilité séduit les Mèdes, qui abandonnent leur roi indolent; sa clémence lui assure le dévouement des Arméniens, sa continence celui d'Abradate. La violence et la cruauté du roi d'Assyrie lui amènent des alliés de toute part et la victoire fait le reste.

Mais comment retenir sous ses drapeaux tant de nations différentes qui n'ont, comme les soldats d'Annibal, ni la même langue, ni les mêmes mœurs, ni la même religion? Ce qui étonne le plus dans l'histoire des grands conquérants, c'est encore moins l'injustice et la témérité de leurs entreprises que la naïveté de leur orgueil; ils se persuadent sans peine que leurs sujets, que les peuples soumis, que les anciens ennemis sont tout prêts à faire le sacrifice de leur sang, de leurs intérêts et de leur rancune, pour le triomphe d'une ambition qui ne leur profite pas et d'un homme qu'ils ont en horreur.

Cyrus sait se faire des amis; il sait les conserver. Avec tous il partage l'honneur de ses succès; il donne aux uns la sécurité; il assure la vengeance des autres. Ce malheureux Gadatas [1], que la cruauté bizarre du roi d'Assyrie a mutilé et qui ne se console pas de sa mésaventure, remercie cependant le ciel de lui avoir fait trouver dans Cyrus la tendresse d'un véritable fils. Tout ce qu'a Cyrus appartient à ses amis; il ne leur envie rien que le mérite de leurs exploits qu'il voudrait avoir accomplis lui-

(1) C. V, 3, 20. — VII, 5, 32. — V, 4, 30.

même (1). Babylone prise, chacun a sa récompense; les uns retournent dans leur patrie, les autres restent autour de lui; tous sont bien traités en proportion de leurs services.

Dans la campagne même, le butin, chose si importante pour une armée ancienne, est distribué par parties égales. Ce n'est pas Cyrus qui fait le partage. Pendant que la cavalerie auxiliaire se lance à la poursuite des Assyriens, les Perses s'emparent du camp ennemi et des richesses; ils attendent, l'arme au repos, que leurs alliés soient de retour; c'est Tigrane et les Hyrcaniens qui sont chargés de présider au pillage et de faire la mesure de leurs hommes et de ceux de Cyrus (2). On leur donne une preuve plus touchante d'affection. Les tentes sont ouvertes dans le camp; les vivres, les esclaves abondent; un repas somptueux est tout prêt. Les Perses affamés montent la garde tout autour sans toucher à rien. Quand les Mèdes reviennent triomphants, ils se lavent, ils changent d'habits, ils soupent; les chevaux mêmes sont dans l'abondance. Les Mèdes suivent leur habitude et, en dignes sujets de leur roi Cyaxare, mangent, boivent, dansent au son des flûtes. Quant aux Perses, on leur envoie du pain, ils se désaltèrent dans l'eau du fleuve et ils passent toute la nuit en embuscade près du camp pour donner la sécurité aux plaisirs de leurs camarades. Qu'on

(1) C. IV, 3, 1.
(2) C. IV, 5, 4. — IV, 2, 39.

s'étonne, après cela, que le roi des Hyrcaniens prenne la main droite de Cyrus et lui dise : (¹) « O Cyrus, grand bien de tes amis, quelle reconnaissance ne dois-je pas aux Dieux qui m'ont engagé dans ton alliance ! » Eloge que n'ont dû souvent entendre ni Athènes ni Lacédémone, bien qu'elles aient eu des occasions plus graves pour le mériter.

14. — « C'est une loi respectée chez tous les hommes que lorsqu'une ville est prise, les personnes et les biens des vaincus appartiennent aux vainqueurs. Il n'y aura donc point d'injustice à garder ce que vous avez pris ; il y aura même de la bonté à n'avoir pas pris ce que vous laissez [2]. »

Le droit de la guerre était donc impitoyable. Les hommes, les femmes, les enfants, la terre appartenaient aux vainqueurs [3]. Les Arabes ont toujours été étonnés que l'Algérie conquise n'ait pas été partagée entre ses nouveaux maîtres, et aujourd'hui encore ils se demandent ce que nous sommes venus y faire.

Pris les armes à la main, les prisonniers étaient égorgés; c'est le moyen le plus expéditif d'assurer la victoire [4]. Le reste était vendu à l'encan. L'amiral spartiate Anaxibius osa bien donner l'ordre de vendre

(1) C. V, 3, 20.
(2) C. VII, 5, 73.
(3) C. II, 32. — III, 3, 45.
(4) C. IV, 4, 6.

ceux des Dix-Mille qui étaient restés à Byzance [1]. C'étaient des malades qu'on avait logés chez des particuliers pour les remettre. Quatre cents de ces soldats, dont la gloire remplissait la Grèce et qui allaient passer au service de Sparte, furent réduits à l'esclavage et purent avoir pour maîtres ces mêmes Perses qu'ils avaient vaincus.

Mais quand la marchandise abondait trop sur la place ou qu'elle n'était pas du premier choix, on ne savait qu'en faire [2]. A chaque changement de camp, on abandonnait les vieillards; les petits enfants étaient la part des simples soldats qui les cédaient aux marchands à la suite de l'armée; s'ils n'étaient pas en état de rendre assez de services à leurs maîtres ou si l'on ne pouvait les expédier en Perse pour en faire des eunuques, ils devenaient la proie des chiens et des loups. Ce trait manque au *Télémaque*.

Agésilas ne voyait que trop ce que cette froide cruauté avait d'impolitique. Ravager la terre ennemie et en exterminer les habitants, c'était se priver soi-même de vivres et soulever partout des haines dangereuses. Il recommandait à ses soldats de ne pas maltraiter les prisonniers comme des criminels, mais de les garder comme des hommes. A Coronée il fit mieux. Quatre-vingts Thébains s'étaient jetés avec leurs armes dans un temple de

(1) *An.*, VII, 2, 6.
(2) *Ag.*, I, 21.

Minerve. Agésilas couvert de blessures les fit mettre en liberté et leur donna une escorte de sa cavalerie pour les conduire en lieu sûr (1).

Il y avait donc parmi les généraux même des âmes généreuses ou habiles qui se révoltaient parfois contre les maximes cruelles qui régissaient la guerre. Les philosophes les appuyaient, pas toujours assez fortement. Platon veut que les Grecs se ménagent entre eux (2), qu'ils respectent les terres, les maisons, les femmes, les enfants; qu'ils n'enlèvent aux morts que leurs armes et qu'ils ne les déposent pas dans les temples; enfin, qu'ils n'appellent leurs luttes que du nom d'inimitié ou de discorde et qu'ils réservent la guerre pour les Barbares. Grave restriction et qui montre bien l'empire du préjugé universel sur les grands esprits.

Xénophon, qui avait combattu les Perses, était presque le seul qui n'eût pour eux ni haine ni mépris.

Rabelais, si savant, n'a pas manqué de citer le passage de Platon, mais il l'a bien surpassé (3). Gargantua vainqueur traite ses ennemis humiliés avec douceur; il les renvoie sans rançons ni impôts dans leurs familles et leur fait payer trois mois de solde; il regrette de tout son cœur de ne pas voir auprès de lui le fameux Pichrocole, leur chef. Sa vengeance ne va qu'à demander qu'on lui

(1) Plut., *Ag.*, XIX. — *Ag.*, II, 13.

(2) Plat., *Rep.*, V, 469.

(3) Rab., *Garg.*, II.

livre les auteurs et les conseillers de la guerre. Et qu'en fait-il? « Il les ordonne pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avait nouvellement instituée. »

Sans être aussi humain ni aussi spirituel, Cyrus a de la bonté et de la finesse. Il convient avec le roi d'Assyrie de respecter les laboureurs et leurs travaux (1), de quelque parti que se soit rangé le maître de la terre. A quoi bon la ravager? Les fruits appartiendront toujours au vainqueur et il sera temps de les prendre quand ils seront mûrs. Pensée bonne en soi, puisqu'elle tend à établir une trêve au milieu de la guerre même pour ceux qui ne veulent point s'en mêler. Mais Cyrus se réserve de dévaster les terres des peuples non compris dans le traité, « car rien n'allége des fatigues de la guerre comme de vivre aux dépens de l'ennemi. »

Quant au pays conquis, pourquoi en faire un désert? (2) Cyrus entre ainsi dans les vues d'Agésilas, qu'il développe. Garder tant de prisonniers est un embarras; les nourrir, un embarras plus grand encore, car, assurément, on ne veut pas les laisser mourir de faim (3). Il les rend donc à la liberté, à leur famille, à leur travail. Seulement ils livreront leurs armes et vivront sous la protection de leurs nouveaux maîtres.

Mais si le peuple est brave, en état de faire un allié

(1) C. V, 4, 24.
(2) C. V, 4, 25.
(3) C. IV, 4, 7.

solide et qu'il soit utile de se l'attacher, Cyrus montre toute sa générosité. On lui amène les Chaldéens enchaînés et blessés ([1]). Il leur fait enlever leurs liens et les fait guérir; puis il les renvoie au milieu de leurs compatriotes pour offrir en son nom la paix ou la guerre.

Il y a donc des degrés dans la clémence qu'il montre envers les faibles et les vaincus. Mais c'est toujours une politique heureuse que celle qui s'allie si bien avec l'humanité. Sa conduite avec le roi d'Arménie et son fils Tigrane est conforme à ce que nous savons d'ailleurs des Perses ([2]). Il est décidé à pardonner, mais il veut se donner le plaisir d'entendre le jeune prince plaider lui-même sa cause, comme César ne peut résister à l'envie d'entendre Cicéron parler pour Ligarius. Il est patient et de plus curieux, comme tous les Orientaux. Cambyse s'amuse à faire subir à Psamménit toutes sortes de tortures morales, fait passer sous ses yeux sa fille esclave, son fils qu'on va conduire à la mort: le vieux roi reste impassible; mais à la vue d'un de ses compagnons réduit à mendier, il éclate en sanglots. Des émissaires apostés rapportent ses gestes et ses paroles à Cambyse, qui s'étonne et finit par lui pardonner. Darius ne se conduit pas autrement avec la femme d'Intapherne, qui préfère à son mari et ses fils un de ses frères et obtient son salut pour prix de ses raisonnements un peu singuliers, que Sophocle a reproduits ([3]). C'est

([1]) C. III, 2, 12.
([2]) C. III, 1, 31.
([3]) *Hérod* , III, 4. — III, 19. — *Antig.*, 901.

ainsi que dans les *Mille et une Nuits,* un sultan qui reconnaît son frère dans un pauvre pâtissier, le fait enfermer dans une cage où on lui annonce tous les matins qu'il va être pendu, afin qu'il jouisse plus complétement du plaisir d'être délivré, riche, puissant et le premier après le maître. C'est la clémence orientale, qui montre des mœurs plus raffinées que barbares, mais enfin c'est toujours de la clémence.

La première parole de Cyrus à Crésus est plus simple et plus belle. « Salut, mon maître », dit Crésus, « puisque la fortune veut désormais que tu prennes ce titre et que je te le donne. » « Salut, Crésus », répond le roi de Perse, « puisque nous sommes tous les deux des hommes. » J'aime mieux ce mot que Xénophon a déjà mis dans la bouche d'Agésilas (1) et qu'il a imité d'Hérodote que le fameux vers de Térence (2), si applaudi du peuple romain et qui n'exprime qu'une curiosité sympathique. Il y a de plus dans Xénophon le sentiment de la faiblesse et de la dignité humaines.

Encore le vers de Térence n'est-il qu'une traduction de Ménandre. Les Romains ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes, parce qu'ils n'estimaient qu'eux. Jugurtha ou Vercingétorix, ils n'en faisaient pas la différence, et le crime était le même d'avoir osé leur résister. Tout ce que la philosophie pouvait faire sur ces âmes orgueilleuses,

(1) *Hérod.*, I, 86, 7. — C. VII, 2, 9. — *Ag.*, I, 21.

(2) TÉR., *Heaut.*, I, 25.

c'était de dicter quelques maximes banales à Paul-Emile qui amenait Persée prisonnier, ou d'arracher à Scipion Emilien, devant les ruines de Carthage, des larmes qui ne lui faisaient épargner ni une maison, ni un homme. Trop de science pour tant de barbarie. Il a fallu l'épreuve de la servitude et des calamités qu'elle entraîne, pour faire pénétrer un peu plus avant les enseignements de la sagesse. Encore lorsqu'Aurélien épargna Zénobie, et l'épargna pour le triomphe, les soldats réclamèrent avec emportement la mort d'une femme [1].

Les maximes de Platon et de Xénophon n'eussent-elles pas porté leur fruit, il ne faudrait pas moins les admirer d'avoir donné à l'homme une idée plus haute de ce qu'il doit à l'homme. Mais on peut croire que la générosité d'Alexandre envers les Perses vaincus, son respect pour la femme et la mère de Darius, n'étaient pas seulement l'effet d'un naturel porté à la grandeur, mais une réminiscence de l'histoire de la Perse comme l'avait racontée ou inventée Xénophon. Cyrus traite Crésus en homme; Alexandre appelle Sysigambis sa mère; le malheur ne lui inspire pas seulement de la pitié et du respect, mais encore de l'affection.

15. — Quand on lit l'histoire de la Grèce dans Thucydide et même dans Xénophon, tant de discordes, de révolutions, de guerres, la nation tout entière ballottée entre la légèreté d'Athènes et la pesanteur de Sparte,

(1) Flav. Vopisc., *Divus*, *Aurel.*, 30.

sans lest ou sans mouvement, dépensant dans une agitation stérile ses hommes, ses ressources et ses talents, le tumulte de la paix et la cruauté de la guerre, on est tenté de penser que ces peuples fameux n'ont mérité leur gloire que par leurs malheurs, comme les Troyens captifs ou Ulysse errant sur les mers. Que serait-ce si les annales de la Grèce avaient été écrites ou nous avaient été transmises par les historiens perses, qui auraient si facilement montré leur vénalité, leur légèreté, les superstitions ridicules et quelquefois cruelles de leur religion, leur imprévoyance, leur barbarie même, sans dissimuler et sans vanter leur goût pour le pillage! Mais quand on lit leur littérature, qui ne donne pourtant pas toujours assez de détails sur leur vie privée, ils paraissent être dans un état de constante réjouissance. La bonne humeur, l'esprit et la gaieté éclatent de toutes parts. Sophocle, Euripide, Aristophane, les sophistes, les philosophes fleurissent pendant la guerre du Péloponnèse ou après ses tristes suites; la tempête qui les enveloppe excite leur imagination sans les troubler; au moindre entr'acte de la tragédie sanglante où ils sont spectateurs ou acteurs, la vivacité joyeuse, naturelle à la nation, reprend le dessus et fait tout oublier.

Cyrus, toujours froid et maître de lui-même [1], est toujours de bonne humeur. Socrate l'était bien ; joyeux convive, forte tête. Il parle aussi bien et mieux à table

[1] C. VIII, 4, 22.

que sur la place ou dans l'atelier du sculpteur et du forgeron. Il célèbre les louanges du vin, pris modérément, comme n'a pas dédaigné de le faire le Psalmiste [1]. Il regarde avec plaisir le bouffon, la joueuse de flûte et les danseurs qui viennent égayer le repas; mais il n'a pas besoin d'eux pour se divertir [2]; il leur fait concurrence; il se raille le premier de sa laideur [3]. Le bouffon exaspéré lui jette à la tête les injures qu'Aristophane a mises en vers immortels [4] et qui ne lui paraissaient pas si méchantes. Il se vante de savoir danser [5], il chante. Il est le boute-en-train de la fête. Au milieu des éclats de la gaieté sort un discours simple, naïf, qui s'élève peu à peu, qui s'envole jusqu'aux idées les plus hautes, qui y emporte les auditeurs et leur fait oublier le vin, la bonne chère, la fête, le monde et ses vanités pour les splendeurs du vrai et du beau.

Socrate partage avec Homère le privilége d'avoir créé toute une littérature. Ses vues sur la morale sont l'origine de toute vraie philosophie. Sa conversation a donné naissance au dialogue, où Platon n'a pas d'égal; sa bonne humeur nous a valu tant de banquets sans compter ceux que nous avons perdus, chefs-d'œuvre de gaieté et souvent de profondeur.

(1) *Ps.* 103, 15. - *Conv.*, II, 25.
(2) *Conv.*, III, 2.
(3) *Conv.*, V, 5.
(4) *Conv.*, VI, 6.
(5) *Conv.*, VII, 1.

C'est toute une veine littéraire qu'avaient exploitée Aristote, Speusippe, Epicure et bien d'autres. Plutarque a, suivant son habitude, ramassé toutes les miettes de ces fameux banquets, et il paraît qu'ils étaient bons, car les restes quoiqu'un peu mêlés ne manquent pas de saveur. Il a donné la rhétorique de ce genre piquant d'éloquence; ses règles sont judicieuses, bien que les applications ne le soient pas toujours. Socrate parle volontiers de l'amour; Plutarque se donne le plaisir, si c'en est un, de rechercher si l'œuf ou la poule a existé la première, pourquoi l'agneau mordu par le loup est d'autant meilleur tandis que sa laine se gâte, quelle main de Vénus Diomède a blessée, si les truffes sont vraiment produites par le tonnerre. Mais il revient aux sujets favoris des maîtres, le vin, l'amour, auxquels il ajoute avec raison les voyages (1).

Xénophon, en vrai disciple de Socrate, ne peut toujours ni même longtemps rester dans le sérieux. Homère a opposé à Ulysse Thersite, laid, insolent et poltron, comme le pendant de Thémistocle est Cyrsile qui propose de céder aux Perses et se fait lapider par les Athéniens, lui, sa femme et ses enfants (2). La petite pièce comique ou tragique délasse de la grande ou la fait valoir. Quand Cléarque et Proxène sont égorgés et que l'éloquence de Xénophon réveille l'énergie de ses compagnons qui se croyaient perdus, un certain Apollonidès ose proposer de

(1) PLUT., *Conv.*, 741-770-901-866.

(2) DÉM., *Cor.*, 59.

se rendre [1]; il se trouve que, malgré son accent, il n'est pas Béotien ni même Grec : c'est un Lydien, un barbare qui a les oreilles percées ; on le chasse avec mépris et en riant. Quand les Dix-Mille sont sur le point de piller Byzance et que la parole de Xénophon les ramène à l'honneur et à la discipline, il se présente devant eux un général toujours disponible, toujours en quête d'une armée qui veuille de lui. Cyratade [2] aborde les soldats suivi de vingt hommes chargés de vin, vingt de blé, trois d'huile, un d'ail, un autre d'oignons. Voilà les provisions qu'il étale aux yeux des soldats affamés. Lui-même, couronné et accompagné d'un devin, veut faire le sacrifice qui doit sanctionner le traité, lorsque les principaux chefs lui font d'abord mesurer et peser tout ce que portent ses hommes. Il n'y a pas de quoi nourrir l'armée un jour, et voilà les talents de ce singulier général encore une fois sans emploi.

Mais rien n'est plus curieux que le repas de Seuthès [3], le roi barbare de Thrace, qui déchire lui-même les viandes et les jette à chaque convive, et la musique barbare qui termine le festin, et les présents que lui font les assistants ; l'un donne un cheval, l'autre un esclave ou un voile pour sa femme ou une coupe. On dirait la cour de ces rois nègres que dépeignent les voyageurs modernes et qui, au milieu de leur luxe barbare, reçoivent avec

[1] *An.*, III, 1, 26, 31.
[2] *An.*, VII, 1, 33.
[3] *An.*, VII, 3, 15.

une joie puérile les vêtements ou les verroteries que leur offrent leurs hôtes. Xénophon, qui n'a rien, offre au roi sa personne et celle de ses compagnons qui l'aideront à conquérir les pays voisins et à y faire un riche butin.

C'est se tirer d'affaire en homme d'esprit, mais non sans endommager sa dignité. C'est par là que pèchent tous les Grecs et Xénophon comme les autres. Ils n'ont pas le sentiment de l'honneur personnel si fort chez les Germains et les peuples sortis d'eux. Ce ne sont point nos voyageurs qui mettraient au service de ces rois grotesques de l'Afrique leurs armes et leur suite. Ce ne sont pas même des Romains qui se seraient joués avec tant d'esprit d'un barbare pour se mettre ensuite à sa solde. Ni tant de gaieté, ni tant de servilité; le mot de triste en latin est un éloge.

Dans notre littérature, la verve gauloise se déploie librement et s'est toujours donné carrière, mais sans se confondre avec la gravité un peu majestueuse que nos grands écrivains ont empruntée de Rome. Les deux courants sont continus et parallèles sans se mêler; on pardonne à peine à ceux qui ont violé la règle de la distinction des genres, comme Rabelais ou Voltaire. L'estime qu'on fait d'eux est diminuée de tout le plaisir que leur esprit donne au lecteur. « Le caractère des Français, » dit La Bruyère (1), « demande du sérieux dans le souverain. » Il en est de même des souverains de l'opinion publique.

(1) La Br., *Carac. du Souverain.*

Cyrus et ses compagnons se divertissent sans scrupule [1]. Tout leur est bon : gaietés de corps-de-garde, gaucheries de jeunes recrues, zèle excessif et mal entendu des serviteurs, anecdotes, conversations interminables, railleries sans fiel. Il est remarquable qu'ils n'ont pas de bouffons comme le roi de Thrace, ni même de musique comme dans le banquet de Xénophon ; ce n'est pas faute de l'aimer, car deux chanteuses se trouvant parmi les captives, on les réserve avec la belle Panthée pour Cyrus, qui est assez généreux pour en céder une à un Mède amateur des beaux-arts [2].

On parle beaucoup de l'amour et de la beauté. Dans quel ouvrage grec n'en est-il pas question ? Mais pendant qu'un des convives du banquet de Socrate traite de fous ceux qui ne choisissent pas pour généraux les plus beaux hommes d'Athènes, un officier de Cyrus amène à sa table le plus laid de tous les soldats, mais le plus dévoué et le plus brave [3]. Il le trouve beau, comme Louis XIV le disait en pareil cas. Même à table et au milieu de la gaieté, un politique serait humilié de n'être pas plus sérieux qu'un philosophe.

16. — Tous ces soldats ont un appétit homérique. Les guerriers de Platon, qui n'ont pas toujours à se louer du sort que leur fait la République [4], ont la consolation

(1) C. II, 2.
(2) C. V, 1, 1.
(3) *Conv.*, IV, 16. — C. II, 2, 31.
(4) ARIST., *Pol.*, II, 2, 16.

d'être servis aussi copieusement qu'Ajax ou Diomède [1]. On parle toujours de la tempérance dans la *Cyropédie* et l'on y est toujours à table. Avant et après la marche ou le combat, Cyrus n'oublie pas de faire prendre le repas aux soldats, ni Xénophon de le dire en admirant le bel ordre. Quand il se présente quelque grande occasion, comme le souper que le riche Gobryas donne à toute l'armée des Perses [2], il faut voir « tous ces gens chargés de provisions, vin, farine d'orge et de blé, d'autres qui poussent devant eux les bœufs, les chèvres, les brebis, les porcs, enfin, tout ce qui peut se manger. » Agésilas a fait occuper une hauteur par ses soldats; c'est l'été, et ils ne sont pas chaudement vêtus. Ils trouvent sur la montagne la pluie, la grêle, le froid, la nuit et soupent fort mal. Le roi leur envoie dix hommes qui grimpent à la hâte en portant du feu dans des marmites; on allume le bivouac; tous se frottent d'huile et beaucoup recommencent leur repas. « C'est une idée qui fait bien de l'honneur à Agésilas [3] »; Iphicrate fait mieux [4]. Sa flotte va aborder, le souper est prêt sur le rivage. Il la fait retourner en arrière, range tous les vaisseaux sur la même ligne. A un signal donné, tous font force de rames. Les premiers arrivés prennent de l'eau, soupent tranquille-

(1) Plat., *R.*, V. — Homère, *Il.*, VII, 321. — VIII, 162.
(2) C. V, 2, 5.
(3) *Hell.*, IV, 5, 4.
(4) *Hell.*, VI, 2, 28.

ment ; les derniers ont la honte d'être vaincus, se hâtent et se rembarquent avant d'avoir pu achever leur repas.

Cyrus invite dans sa tente ([1]) les meilleurs des officiers et des soldats ; bon moyen d'émulation. « Il n'y a pas de manière de dépenser son argent qui soit plus agréable et plus honnête que d'appeler à table ceux à qui l'on veut plaire. »

Il faut admirer l'impassibilité orientale. Un homme bien élevé chez les Perses, quelle que soit la nourriture ou la boisson qui est devant lui, ne la dévore pas des yeux, n'y jette point la main ([2]). Comme un bon cavalier qui, tout en gouvernant sa bête, voit, entend et parle, ils restent à table de sang-froid, maîtres d'eux-mêmes et attentifs à tout autre chose qu'à ce qu'on met devant eux. Il est vrai qu'ils n'en perdent pas pour cela un coup de dent.

Ils ont la politesse et la grâce que leur race a conservées. L'Américain libre, laborieux, humain, est souvent vulgaire ; l'Arabe fanatique, asservi à son maître, rapace et cruel, a l'air noble. Cyrus-le-Jeune boit-il d'un bon vin ([3]), a-t-il goûté avec plaisir à du pain, à une oie ? Il en envoie la moitié à quelqu'un de ses amis avec force compliments. Son aïeul ne ferait pas autrement. Seulement, comme il était plus grand et plus riche, son présent

([1]) C. II, 1, 31. — VIII, 2, 5.
([2]) C. V, 2, 17.
([3]) *An*, I, 9, 5.

était reçu avec plus de plaisir et sa cuisine meilleure (1), au point que Xénophon la regarde assez naïvement comme un instrument de règne.

17. — On ne peut mieux terminer ce chapitre sur la guerre que par quelques réflexions sur les batailles que Xénophon a décrites dans la *Cyropédie*. A dire vrai, dans toute sa vie militaire, il n'y en a qu'une qui ait laissé dans son esprit une impression ineffaçable. Cunaxa n'était qu'un jeu; c'est à Coronée que la lutte fut acharnée et brillante. Xénophon, qui y a pris part en combattant contre sa patrie, vit pour la première fois en présence deux armées enflammées l'une par le souvenir de ses victoires l'autre par la fureur de la vengeance, se heurter avec un emportement, une discipline et des chances égales. Il l'a racontée admirablement dans les *Helléniques*, y est revenu avec de nouveaux traits dans l'éloge d'Agésilas et l'a reprise avec plus de liberté et de détails dans la *Cyropédie* (2). C'est un morceau classique toujours présent à la mémoire de Salluste, de Tite-Live et de Tacite (3).

Par un hasard heureux et qui n'est peut-être pas un hasard, la bataille des Assyriens a beaucoup de ressemblance avec le fameux récit de la bataille de Rocroy. Bossuet, qui se plaît à rapprocher du prince de Condé

(1) C. VIII, 2, 5.
(2) C. VII, 1, 40. — *Hell.*, IV, 3, 15. — *Ag.*, II, 9.
(3) SAL., *Cat.* 61. — TAC., *Hist.*, I, 40. — T.-LIVE, XLIV, 41.

le Cyrus de l'Ecriture, connaissait aussi bien celui de Xénophon, qu'il ne pouvait citer du haut de sa chaire, mais qu'il ne perd pas de vue.

Xénophon est beaucoup plus abondant sur les dispositions et les manœuvres des deux armées; il se complaît dans ces détails où s'étale sa science, mais il ne donne pas de nom à sa bataille. Bossuet, si véhément et si pathétique, ne décrit pas seulement la lutte, mais le terrain même du combat avec une exactitude singulière. Condé, après la victoire, rend au dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Cyrus, avant la bataille, fait un sacrifice, des libations et sa prière. Condé est tranquille, Cyrus est gai. Il porte aussi de rang en rang l'ardeur qui l'anime, parle de la bataille comme d'une fête, fait briller aux yeux de ses soldats la richesse, la louange, la liberté, l'empire; rien ne manque à ses exhortations que l'idée du devoir et du patriotisme. Il se montre partout, il dirige tout; mais pourtant leur part de gloire et d'action est laissée à ses généraux, à Abradate, à Hystaspe, à Chrysanthe. Bossuet n'a des yeux que pour le jeune prince et sa contenance; Cyrus admire l'air martial de ses soldats. L'éloquence oratoire a sa règle d'unité comme l'art dramatique, et l'intérêt s'y affaiblit s'il se partage. D'ailleurs, la cour pardonnait à peine à Bossuet le parallèle de Turenne et de Condé, bien qu'il tourne tout entier à l'éloge de Louis XIV. Qu'aurait-ce été s'il avait rendu justice au sens militaire et à la vigueur de Gassion? Exemple mémorable du peu de foi qu'on peut accorder

aux récits des orateurs, dont les plus judicieux cèdent aux préjugés de l'art ou des auditeurs.

Tout est en déroute. Cyrus, de la plate-forme d'une de ses tours, voit la plaine couverte de chevaux, d'hommes, de chars, de soldats qui fuient ou qui poursuivent, de vainqueurs et de vaincus. Seule au milieu du désordre, la phalange égyptienne, comme les Macédoniens à Pydna ou l'infanterie espagnole à Rocroy, armée de ses longues et fortes piques, protégée par des boucliers énormes attachés à l'épaule qui s'entrelaçaient pour former une véritable muraille, serrée sur cent hommes de profondeur, ne pouvait être entamée : même réduite à l'impuissance, elle résistait encore par sa masse et son immobilité.

Cyrus se garde bien de commettre la faute d'Agésilas à Coronée, qui aima mieux heurter de front les Thébains désespérés que de leur livrer passage et d'inquiéter leur retraite. Il se prend de pitié, comme le prince de Condé, pour tant de braves gens qui vont périr, et leur propose une capitulation.

Il y a quelque chose de peu flatteur pour la morale militaire du temps de Louis XIV dans « l'étonnement des vieilles troupes espagnoles et de leurs officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur » et dans le plaisir même que le jeune prince trouve à pardonner comme à des coupables.

Dans la *Cyropédie,* il n'y a ni surprise, ni massacre,

ni clémence, ni faiblesse. Les Égyptiens font leurs conditions. Ce ne sont que des mercenaires, mais ils tiennent à leur honneur militaire; ils ne se rendent pas; ils passent au service de Cyrus à condition de ne point porter les armes contre Crésus, le seul des alliés dont ils n'avaient pas eu à se plaindre. Plus heureux que Condé, qui regrettait de n'avoir pu sauver la vie au brave comte de Fontaines, Cyrus pourra plus tard traiter avec générosité Crésus prisonnier.

Enfin, comme à Rocroy, c'est la cavalerie qui décide de la victoire; c'est l'arme favorite de Xénophon, celle qu'il connaît le mieux et dont ses contemporains, par incapacité ou impuissance, ne faisaient pas toujours un emploi assez judicieux.

CHAPITRE VI

POLITIQUE

1. Cyrus roi. — 2. Le tyran. — 3. Le roi. — 4. Isolement. — 5. Faste. — 6. Cour. — 7. Divisions parmi les grands. — 8. Hiérarchie. — 9. Vertus de Cyrus. — 10. Travail. — 11. Emulation, concours, prix. — 12. — Triomphe de Cyrus. — 13. Décadence des Perses.

1. — Cyrus, encore enfant, a déjà l'air d'un roi ; son oncle Cyaxare plie devant lui [1], comme il fera toute sa vie. Au milieu de ses expéditions, son courage lui gagne ses soldats, sa loyauté ses alliés, sa clémence les vaincus, son affabilité tout le monde. Il sait s'abaisser pour qu'on le trouve plus grand, se familiariser pour augmenter le respect, et se faire tout à tous pour que tous lui soient dévoués. Il a le pouvoir des rois d'Homère qui rassemblent leurs soldats pour discuter les communs intérêts et ne font cependant que ce qu'ils avaient résolu d'abord. Plus éloquent ou plus heureux qu'Agamemnon, il ne trouve jamais d'opposition, et c'est à lui que revient l'honneur de tout ce qui se fait de sage ou de nouveau. Mais une fois maître de Babylone, cette autorité morale

(1) C. I, 4, 9.

ne suffit plus à son ambition. Il veut les dehors et la puissance de la royauté [1]. Il fallait bien, pour commencer, gagner la multitude et l'enchaîner à ses intérêts. Mais à présent qu'il a assez d'amis, de soldats et de ressources pour mener à bien tous ses projets, il n'est pas homme à se donner la peine désormais inutile d'être accessible à tous, de juger tous les différends, d'accueillir toutes les demandes, de conduire ensemble les affaires de l'armée et celles des particuliers sans avoir le loisir de s'entretenir avec lui-même ou quelques amis de choix.

Il dit donc adieu pour toujours à cette royauté populaire qui avait pourtant sa grâce et son mérite. Il prétend être maître et fondateur de dynastie. Il a l'art de faire souhaiter cette révolution par ses sujets mêmes. Xénophon a marqué avec finesse tous les actes de cette comédie qui se répète si souvent dans l'histoire. Il est difficile de comprendre pourquoi le pouvoir est parfois pris d'assaut et de force, quand on voit la facilité des peuples à courir au-devant du joug et à s'y courber avec reconnaissance. Le Mède Artabaze trouve moyen de faire rire pendant la délibération, et Chrysanthe, plus fin, s'apitoye sur le sort de Cyrus, « qui a jusqu'à présent été privé d'un foyer domestique, de toutes les propriétés humaines la plus sainte, la plus agréable et la plus personnelle. »

Cyrus se laisse persuader par ces bons amis, comme

(1) C. VII, 5, 37-55-54-56.

Napoléon l'a fait, comme Cromwell aurait voulu le faire. Il devient roi, non par le droit de naissance qui vient du hasard, ni par celui de conquête qui apporte toujours avec lui un vice originel, mais par celui du génie que la nature a formé tout exprès pour commander aux hommes comme le veut Aristote (1), ou d'une séduction irrésistible comme le veut Xénophon ; « car l'essaim tout entier ne saurait avoir d'autre volonté que celui de sa reine ; il s'arrête où elle s'arrête, et se met en mouvement avec elle et par elle, sans pouvoir s'en séparer (2) ».

Ici commence donc pour lui l'épreuve difficile de la toute-puissance, que Fénelon a sagement refusée à Télémaque, comme la fortune peut-être bienveillante ne l'avait point accordée au duc de Bourgogne. « La sagesse qui conserve est plus rare que l'audace qui entreprend (3). » Mais Cyrus connaît l'art de régner aussi bien que celui de faire la guerre. Ses conquêtes sont légitimes ; c'est le vœu de ses sujets qui l'a mis sur le trône. Il profite de ces avantages pour mêler ensemble l'autorité, la bonté, l'intérêt du royaume et le sien dans une mesure que Xénophon ne peut trop admirer.

Il a un faible pour la royauté vue ainsi de loin et dont il n'imagine pas que ses concitoyens fassent jamais l'essai, comme Bossuet est charmé de la liberté de la

(1) Arist., *Polit.*, VIII, 1, 1.
(2) C. V, 1, 24. — *Econ.*, VII, 38.
(3) C. VII, 5, 76.

Grèce et ne suppose pas qu'on puisse encore une fois en préférer les inconvénients à ceux de la sujétion légitime. C'est pour l'instruction et l'agrément du Dauphin que Bossuet expose si bien comment « les Grecs ne voulaient être soumis qu'à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par le peuple », (1) comme c'est pour étonner et faire réfléchir Athènes que Xénophon étale la magnificence, l'ordre et la soumission qui règnent à la cour des Perses.

Le portrait qu'il trace de Cyrus a plus d'un trait qui conviendrait à Louis XIV, le roi par excellence. Le pouvoir doit être d'abord légitime et incontesté, entouré d'un éclat qui éblouisse les imaginations et les force au respect, obéi non par l'effet de la crainte mais par raison et par honneur. La bonté du maître le fait aimer comme ses talents le font admirer. Xénophon aurait approuvé ce que dit Bossuet de la liberté chez les Grecs, de la loi, de la philosophie, de lui-même, comme Bossuet pouvait trouver que Xénophon avait d'avance bien saisi les caractères de la grandeur presque divine de la royauté moderne.

Xénophon est plus aristocrate que royaliste. Ce qui le choque surtout dans Athènes, c'est l'égalité du vote et du sort qui confondait tous les talents et tous les services; ce qui le charme à la cour de Cyrus, c'est qu'on y maintient les distinctions que la nature et l'éducation établissent parmi les hommes. Pourvu que le prince et ses amis, qu'il se plaît à croire les plus capables et les plus ver-

(1) *Hist. Univ.*, III, 5.

tueux, aient une place digne de leur talent, il croit volontiers que l'Etat est sauf et prospère. L'envie populaire et la médiocrité universelle sont en effet une des maladies qui mettent la liberté en danger; mais l'ambition des grands et l'inégalité excessive sont des remèdes qui l'achèvent. Aussi n'en est-il plus guère question dans le reste de la *Cyropédie*.

2. — Rien ne ressemble moins à la royauté que la tyrannie ([1]). C'est le libre consentement des sujets qui fait le roi, c'est la force qui élève le tyran ; l'un fait observer la loi, l'autre la foule aux pieds; le tyran s'élève dans une ville ou un petit Etat que les citoyens administraient eux-mêmes. La chose publique était leur propriété collective à laquelle ils tenaient autant qu'à leurs biens personnels. Ravir à chacun d'eux cette autorité pour l'accumuler sur une seule tête, c'était le diminuer, le spolier, l'attaquer non-seulement dans sa fierté, mais encore dans ses intérêts. C'était aussi lui enlever le plus clair de ses occupations et de ses plaisirs. Les affaires n'étaient ni si difficiles, ni si compliquées. Tous y prenaient part, et quelle joie d'entendre les beaux esprits de la ville, de les approuver, de les critiquer, de se passionner pour leur cause ou leur talent ! Les grandes fêtes n'étaient jamais assez fréquentes ; le théâtre ne s'ouvrait qu'à certaines époques de l'année et pour quelques jours, et toutes les villes n'étaient pas Athènes, où les auteurs dramatiques

([1]) *M*, IV, 6, 12.

étaient en aussi grand nombre et aussi fameux que les peintres et les sculpteurs. Le vrai spectacle était la place publique, et Démosthènes se plaint assez qu'on y accourt par curiosité plus que par patriotisme (1). Le journal, au lieu d'être lu paisiblement, comme chez les modernes, ou d'apporter dans chaque famille l'écho affaibli ou grossi des tempêtes politiques, se faisait par tout le monde, sans plus d'impartialité, mais avec une vivacité et un intérêt bien autres. La place une fois condamnée à la solitude et au silence, un ennui profond régnait sur toute la ville. N'être plus les maîtres, n'avoir plus la main dans ses intérêts, ne pouvoir plus jouir de ses talents ni de ceux des autres, se renfermer dans sa petite maison pour n'y pas même toujours trouver la sécurité, c'était beaucoup à la fois pour des sujets qui se rappelaient qu'ils avaient été citoyens et qui étaient toujours tentés de le devenir encore.

Le roi, au contraire, comme l'entendait Xénophon et comme les modernes le veulent encore, placé à la tête d'une vaste population qui n'a ni le temps, ni la capacité, ni la volonté de faire tout par elle-même, divisée souvent d'origine, de passions, de langue, de climat et de religion, est le lien qui rattache et maintient dans une unité commune tant de parties discordantes qui, sans lui, s'en iraient en poussière. L'empire des Perses n'était pas avant Cyrus ; que serait-il devenu, s'il en avait retiré la main qui l'avait fait? Sa puissance, plus elle est

(1) Dém., *Phil.*, I, 5.

grande, plus elle affermit la concorde, plus elle rassure tous les intérêts. Les petits espèrent dans leur maître, les grands aiment mieux se partager le pouvoir sous sa direction que de se le disputer les armes à la main. Personne n'est lésé ni diminué; il y a place pour le mérite, la faveur, l'ambition. Combien une république comme Athènes ou Sparte était incapable d'imprimer un mouvement commun et suivi à une agglomération considérable d'alliés ou de sujets, c'est ce que Xénophon et Socrate avaient vu par eux-mêmes. C'est la royauté qui a formé les grands Etats modernes, et les mêmes raisons qui l'ont fait naître contribuent et contribueront sans doute longtemps à la faire vivre.

« Ce n'est pas l'œuvre d'un homme, mais celle d'un dieu de commander à des sujets qui veulent obéir, c'est un don qui n'est accordé qu'à celui qui est initié dans les mystères de la sagesse. Mais être malgré les hommes leur tyran, c'est se condamner au supplice de Tantale, qui a peur dans les enfers de mourir encore une fois (1). »

Le tyran a été l'égal de ses sujets; il ne l'oublie pas, ni eux non plus. La terreur qu'inspire le maître cache à peine la crainte qu'il ressent, comme la servilité des sujets laisse percer leur envie.

Il a toutes les peines et tous les ennuis du pouvoir légitime, sans les compensations qui les font supporter. La bonne volonté, la capacité, les apparences mêmes ne

(1) *Ec.*, fin.

peuvent lui gagner les cœurs qui ne croient pas à sa sincérité.

Tous les écrivains anciens se sont essayés dans cette peinture, qui a fini par devenir un lieu commun d'école. Mais Xénophon s'est surpassé lui-même dans l'*Hiéron*. On connaît la fameuse histoire de Damoclès que Cicéron a si bien racontée [1]. Mais le courtisan est trop sot et trop Sicilien qui fait tant de cas d'un dîner somptueux, et Denys lui-même pas assez éclairé qui voit le danger et le souci suspendus sur sa tête et non enfermés en lui-même. Hiéron connaît mieux son supplice et l'analyse lui-même avec la sagacité impitoyable de la conscience.

Il ne hait pas l'humanité, il l'aime. Il en a une idée haute, libre et gaie, et toutes les affections, toutes les joies, tous les plaisirs de la société lui échappent [2]. Faible consolation qu'une bonne table, où l'on s'assied sans la faim ou la soif [3]! Il ne peut voyager, assister à quelqu'une de ces belles fêtes qui enchantaient les Grecs. Ses chars gagnent des prix aux jeux Olympiques, et Pindare le félicite; mais il n'ose lui-même venir jouir de sa victoire troublée par les invectives de Thémistocle [4]. Il a de tout temps été dangereux de laisser vide un trône où le premier venu a le droit de s'asseoir, s'il est le plus fort.

(1) *Tusc.*, V, 21.
(2) *Hiér.*, VI, 1.
(3) *Hiér.*, I, 19.
(4) Plut., *Them.*, 25.

Pas d'amitié, pas d'amour, pas de famille; la crainte glace toutes les affections [1]. Chez lui, il redoute le poison ; au dehors, c'est une maxime établie qu'il n'y a point de crime à le tuer [2].

A quoi servent donc tous les dehors de la grandeur et les honneurs qu'on lui rend et les éloges que lui prodiguent les poètes, où la satire se glisse sous forme de conseil et d'approbation? [3] La louange n'a de prix que si elle sort d'une bouche libre [4] qui peut s'ouvrir pour la contradiction. On a pu dans tous les temps, même avant que la presse existât, essayer de tromper l'opinion publique par des panégyriques achetés, mais il est difficile de se tromper soi-même et de ne pas s'avouer qu'on les a payés plus qu'ils ne valent.

Ainsi le malheureux voudrait être aimé et craint, estimé et tout-puissant, servi, et servi par des hommes libres. La contradiction qu'il porte en lui-même éclate, quoi qu'il en ait, dans tous les actes de sa vie. Il connaît ses ennemis et il n'ose se venger. Il les ménage, il les flatte, il les emploie ; à peine même peut-il punir les vices et les crimes, car sa justice est toujours arbitraire et ressemble à la cruauté.

Pour comble, il s'aperçoit lui-même qu'il devient tous

(1) *Hiér.*, III, 6.
(2) *Hiér.*, IV, 5.
(3) PIND., *Pyth.*, I, A 5, 173.
(4) *Hiér.*, VI, 6.

les jours plus méchant. L'opposition sourde des hommes de bien le fatigue. Il s'entoure de scélérats ([1]). Il n'a autour de lui que des mercenaires. Pour les entretenir, il double les impôts, pille les hommes et les Dieux et s'appauvrit lui-même ([2]). Cette malheureuse puissance que son ambition a tant recherchée, que sa sécurité ne permet plus d'abandonner, lui a enlevé tout ce qui fait la joie de la vie, l'estime de tous et la sienne propre.

C'est à peu près la condition des premiers empereurs romains. La clémence de César n'est pas si méritoire d'avoir épargné les seuls personnages de Rome dont l'esprit fût capable de l'apprécier, et d'avoir pour toujours enchaîné la gloire de Cicéron à la sienne. Tibère était de bonne foi lorsqu'il se plaignait de la servilité du sénat. Il l'aurait voulu à la fois républicain et soumis, indépendant et dévoué. Il portait encore en lui-même un reste de l'antique liberté qu'il étouffait partout, et il voyait trop que sa grandeur ne pouvait monter bien haut en reposant sur l'abaissement universel. C'est une belle louange que celle que Tacite accorde à Nerva « d'avoir mêlé deux choses aussi longtemps incompatibles que le principat et la liberté ([3]) »; mais elle était prématurée. Il a fallu bien des siècles pour accomplir cette union difficile, chef-d'œuvre compliqué et savant des temps modernes.

([1]) *Hiér.*, V, 2.
([2]) *Hiér.*, VIII, 10.
([3]) *Agr.*, III.

L'idéal de Xénophon ne va pas si haut. Sans doute, il voudrait donner à la liberté de la Grèce quelque chose de l'ordre et de la majesté royale, comme il a prêté à la royauté asiatique les lumières et la douceur de la civilisation grecque. Mais c'étaient deux mondes séparés, qui se regardaient l'un l'autre avec curiosité et inquiétude, sans penser qu'ils allaient bientôt se confondre dans une ruine commune. Il laisse donc aux Grecs leur haine raisonnée contre le tyran, et charge les Asiatiques de leur montrer ce que c'est qu'un maître, un maître bon et habile.

3. — La royauté de Cyrus n'est pas seulement subie et acceptée, mais désirée par ses sujets. « Les peuples d'Asie, » dit Aristote [1], « ont de l'intelligence et de l'aptitude pour les arts, mais ils manquent de cœur et ils restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. » Cette observation est encore vraie de l'Orient et de la Perse d'aujourd'hui. C'est une bonne fortune pour un peuple d'avoir un roi qui travaille à son bonheur. Mais c'est une condition bien favorable pour un roi d'avoir un peuple qui lui abandonne si facilement le soin de son bonheur.

Encore faut-il prendre soin de maintenir cette inclination mutuelle. Le maître se laisse-t-il endormir au milieu de cette atmosphère de nonchalance universelle? Il risque de trouver à son réveil le mépris ou la haine.

[1] Arist., *Pol.*, IV, 6, 1, traduction de M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

Cyaxare verse des larmes de dépit et de rage à la pensée qu'il est exposé à l'abandon et à la risée de ses sujets. Il est désespéré des succès de Cyrus, qui ont à la fois agrandi son empire et diminué son autorité (1). La gloire de Cyrus le ravale; il comprend que s'il n'est plus le premier, il n'est plus rien. Encore n'ose-t-il se venger: de quoi et sur qui? Il est dangereux pour un prince de menacer à la fois tous ses sujets et de les réunir contre lui dans une crainte commune. Cyaxare a donc beau rappeler son illustre origine, son père, ses aïeux, qui font une longue suite de rois; son indolence l'a placé dans la condition d'un tyran grec qui n'est point estimé de ceux dont il voudrait faire ses amis, et qui craint de frapper ceux qu'il sait être ses ennemis (2). En Grèce, la révolution serait certaine et imminente; en Perse même, elle n'est évitée que par la protection hautaine de Cyrus.

Il ne faut donc pas trop laisser flotter les rênes, bien que le cheval n'ait pas la fougue de celui qu'Hiéron s'enorgueillit et craint à la fois de dompter. La main doit être souple et forte. C'est tout un art. Le général est poète, «le roi est acteur» (3). Dans la tragédie, il ne suffit pas au héros de faire de grandes choses, ou d'exprimer de nobles sentiments, ou de ne paraître devant les spectateurs que dans la crise même d'une action violente et

(1) C. V, 5, 9-12.
(2) *Hiér.*, VI, 15.
(3) C. VIII, 1, 40.

pathétique. Il a soin d'abord, pour produire l'illusion, de hausser sa taille sur des brodequins, d'allonger ses bras par le gantelet, de donner à sa physionomie de la majesté par le masque. On le reconnaît alors tout de suite pour un homme des anciens temps qui n'a rien de commun avec les passions petites et basses de la vie commune, et sa voix a quelque chose de la majesté des oracles. La royauté a aussi son prestige. Elle doit imposer à l'imagination de la multitude par sa valeur propre, mais aussi par le mystère, le faste, la majesté extérieure. Si bon que soit le rôle en lui-même, il ne fera pas impression s'il n'est entouré de tout l'appareil théâtral.

Hérodote a servi de modèle à Xénophon. Déjocès, le fondateur de l'empire des Mèdes, prend ses précautions pour ne pas être confondu avec ceux de son âge, ses anciens camarades, égaux en naissance ou en mérite, qui pouvaient être jaloux de sa grandeur et lui tendre des embûches (1); il se cache au fond de son palais, comme le dieu au fond de son temple; le mystère lui donne quelque chose d'étrange et de supérieur à la nature humaine.

César n'était pas assez César pour ses contemporains et ne l'est devenu que pour la postérité dans la perspective de l'histoire. Sa personnalité était trop forte pour se plier aux exigences d'un rôle qu'Auguste, si inférieur, a si bien rempli. Il a des vivacités, des emportements, des

(1) *Hérod.*, I, 98.

mépris, la brusquerie familière du soldat. Il se plaît à faire sentir la supériorité de son esprit autant que celle de sa condition. Il conserve le naturel et l'aisance de la liberté, quand tout a changé autour de lui et par lui. Il n'est point majestueux ; on l'admire sans le respecter et l'on frappe en lui le destructeur de l'ordre ancien, parce qu'il n'a point assez fait voir ou ne voyait pas lui-même qu'il était le fondateur d'un ordre nouveau.

Jamais personnage de roi n'a paru avec plus d'éclat sur la scène du monde et n'a frappé plus vivement les esprits par l'art et la beauté que notre Louis XIV. Il est vrai que les imaginations étaient admirablement préparées. C'était une maxime reçue que le roi représentait Dieu sur la terre, et le roi en était persuadé le premier. Aussi quelle grandeur, quelle majesté, quel calme souverain, et quel culte, quels transports, quels dévoûments ! Quel acteur et quels spectateurs ! C'était la perfection de l'art, qui après cela ne pouvait plus que déchoir. Les rois d'Asie, de quelque prestige qu'ils aient voulu s'entourer, n'avaient pas songé à faire descendre leurs droits de la divinité même. Cela manque au Cyrus de Xénophon.

4. — Comme Déjocès, il s'isole de son peuple et ne lui apparaît plus qu'à travers le cortége de ses eunuques, de ses gardes, de sa noblesse. L'eunuque, comme l'affranchi de l'empire romain, comme le valet de la royauté moderne, a d'autant plus la confiance de son maître qu'il n'est rien par lui-même, que c'est un reflet impersonnel de la puissance, qu'il est tout dévoué à qui le soutient,

l'enrichit et l'honore [1]. La garde, si on la compose de mercenaires, est brave et solide; mais elle a trop la confiance de sa force ; elle protége au lieu d'être protégée ; tout grossier que soit l'esprit de ces soldats, ils peuvent toujours s'apercevoir que c'est en eux que réside la force et qu'il leur est aussi facile d'ordonner que d'obéir. Ce fut la grande faute des empereurs romains de compter sur les prétoriens et ensuite sur les Barbares. Cyrus est plus habile; il tire du fond de la Perse toute la pauvre noblesse qui vivait péniblement d'agriculture [2]; il en compose sa maison, comme cela se fit en France, milice fière, ayant les sentiments et les préjugés du roi, n'attendant sa fortune que de lui et ne pouvant rien par elle-même. Avant de traverser ce double rempart et d'arriver jusqu'à la personne royale, les plaintes, les placets du peuple doivent d'abord passer par les mains des grands qui les examinent et en rendent compte, s'ils en valent la peine. Racine, qui a déployé tant d'art pour accommoder les mœurs et l'histoire des anciens aux préjugés modernes et qui corrigeait Euripide comme Euripide avait déjà altéré Homère, est plus à l'aise avec Assuérus, qui pourtant n'a rien d'héroïque. Le respect pour l'Ecriture couvrait sans doute les récits qu'elle rapporte. Mais on ne trouvait pas étrange qu'Esther tremblât devant Assuérus comme Marie-Thérèse devant Louis XIV. Le

(1) C. VII, 5, 59.
(2) C. VII, 5, 67.

roi de Perse savait aussi bien que celui de France donner plus d'ampleur au visage et relever la physionomie par des cheveux artificiels. L'idole même était mieux parée ; on lui peignait les yeux pour en augmenter l'éclat, comme on la fardait pour relever la couleur du teint. « La grande robe des Mèdes cache les défauts du corps et le fait paraître plus beau et plus grand ; la chaussure même est disposée pour rehausser la taille et contribuer à la majesté de l'ensemble » ([1]).

5. — Xénophon savait par sa propre expérience combien il importe de frapper les yeux pour pénétrer jusqu'à l'âme. Au jour le plus glorieux de sa vie, lorsqu'après l'assassinat des généraux grecs il relève le courage de ses compagnons, il paraît devant eux revêtu de sa plus belle armure. Ce n'est pas seulement, comme il le dit ([2]), pour parer sa victoire ou sa mort. Mais c'est que le soin et la beauté de l'extérieur feront comprendre à tous et du premier coup le calme et la décision intérieurs ; le désespoir flétrit le corps et l'abandonne au désordre en même temps qu'il trouble l'esprit. Quand les soldats en tumulte vont mettre à sac la ville de Byzance, il commence par leur commander de prendre leurs armes et leurs rangs. Ils se hâtent d'obéir, persuadés qu'ils se trouveront ainsi eux-mêmes plus forts et plus résolus. Mais l'aspect seul de l'ordre, de la beauté de l'armée qui se déploie dans

([1]) C. VIII, 2, 42.
([2]) *An.*, III, 2, 7.

une vaste place, de leurs boucliers, de leurs épées, qui leur rappellent la discipline et l'honneur, les a déjà calmés avant que Xénophon ait pris la parole (1).

Présent, le roi inspire un respect mêlé de terreur; absent, il occupe toutes les imaginations. Pour que l'impression soit durable, il la renouvelle et change de séjour, transportant son faste oriental à Babylone l'hiver, le printemps à Suze, l'été à Ecbatane (2). Les faveurs de la nature l'accompagnent partout, et il ne laisse à ses sujets le temps ni de l'oubli ni de la familiarité. De vastes jardins lui donnent la promenade, l'exercice et la chasse. Cyrus-le-Jeune montre à Lysandre ravi son parc, un Versailles antique, que, plus habile et plus simple encore que le grand roi moderne, il a dessiné et en partie planté de ses mains (3). Pharnabaze ne regrette pas tant le mal qu'Agésilas lui a fait que la destruction de son palais, de ses jardins, de ses arbres, héritage de son père (4), auxquels il n'était guère digne d'une nation civilisée de faire la guerre. C'est ainsi que les Chinois doivent être fort étonnés d'entendre les Français et les Anglais les traiter de barbares.

Ainsi le séjour est digne du maître. La richesse est sans bornes comme la libéralité. Tous les biens du sujet sont au roi, tous les biens du roi sont au sujet. Xénophon

(1) *An.*, VII, 1, 22.
(2) C. VIII, 6, 22.
(3) *Econ.*, IV, 24.
(4) *Hell.*, IV, 1, 33.

ne peut contenir son admiration à la seule pensée de ces colliers, de ces bracelets, de ces chevaux aux freins d'or que le roi distribue à ses amis et qu'il n'a fait qu'entrevoir dans sa courte campagne avec Cyrus-le-Jeune. Déjà la pauvreté des Grecs leur pesait et l'Athénien en était aussi fatigué que le Spartiate. Socrate seul et un petit nombre de disciples avaient tenu bon. Mais dans les reproches que son école adressait aux sophistes qui se faisaient payer leurs leçons et vivaient, après tout, assez honorablement de leur science [1], il entrait plus d'envie que de mépris. La vénalité se glissait partout. Quand on était si facilement ébloui de la magnificence de la Perse, on ne se préparait guère à dédaigner l'or de Philippe.

Cyrus suit volontiers pour lui-même le conseil qu'il donne à la reine d'Arménie [2] d'acheter de belles armes à ses fils, des parures à ses filles, au lieu d'enfouir ses trésors ; « car on ne doit enterrer que les morts. » Magnificence, dissipation, imprévoyance, c'est toujours l'histoire des rois d'Orient. Périclès faisait vendre tous les jours ses récoltes, acheter sur le marché le nécessaire et tenait un registre exact des recettes et des dépenses [3]. Xénophon, administrateur et financier à ses heures, aurait approuvé cette minutie républicaine, sauvegarde de l'intégrité,

(1) Isoc., *Perm.*, 155.
(2) C. III, 3, 3.
(3) Plut., *Pér.*, XVI, 4.

qui faisait murmurer les fils de Périclès et ne l'empêchait pas d'être appelé par ses contemporains l'Olympien. Mais cette sorte de majesté était trop au-dessus de ce qu'on pouvait demander à un roi, même à Cyrus. De toutes les idées de Télémaque, il n'y en a guère à laquelle Fénelon tienne plus et qui soit plus chimérique que l'alliance de la simplicité et de la royauté. Le faste, le luxe, la magnificence, la générosité plus inépuisable que les ressources sont les accessoires nécessaires de cette représentation solennelle. Ce ne sont pas là les défauts, mais les qualités de Cyrus. « La puissance des rois », dit Pascal, « est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la faiblesse, et ce fondement est admirablement sûr, car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la seule raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse » (1).

6. — Cyrus donc se montre rarement en public, et dans l'appareil le plus fastueux. Il vit au milieu de sa noblesse. C'est elle qui lui fournit ses gouverneurs, ses généraux, ses ambassadeurs (2). Il les aime comme les compagnons de ses victoires et les instruments de sa grandeur. Mais c'est précisément parce qu'il sait ce qu'ils valent qu'il les craint en même temps. L'envie pourrait

(1) PASCAL, *Pensées*, art. V, 7. Voir les notes de M. Havet.

(2) C. VIII, I, 10.

bien leur venir de faire pour leur propre compte ce qu'ils ont fait pour lui.

La politique d'un Tarquin qui moissonne toutes les têtes qui dépassent le niveau commun, ou d'un Louis XI toujours trompeur ou trompé malgré sa finesse, n'est pas seulement barbare; elle est grossière et ne peut tenir longtemps. Tirer les nobles des provinces, les arracher à leur vie rustique et belliqueuse, les garder près de soi, les couvrir d'honneurs et les rendre impuissants, esclaves et satisfaits de leur sort, enviés et soumis, jaloux les uns des autres et attachés à leur maître, c'est le secret que Cyrus enseigne déjà à Louis XIV.

Tous les jours, les grands vont faire leur cour au roi; il remarque leur absence ou leur négligence et c'est le seul crime qui ne trouve pas de pardon. L'étiquette la plus sévère (1) gouverne toutes leurs actions et leurs gestes. Les cousins de Cyrus-le-Jeune ayant paru devant lui sans avoir les mains enfermées dans une sorte de gant, hommage qu'ils prétendaient ne devoir qu'au roi, furent mis tous deux à mort (2).

Phéraulas, courant à cheval porter les ordres du prince, est frappé à la tête d'une motte lancée par un cavalier Sace (3). Sa barbe est souillée de terre et de sang. Il ne détourne pas les yeux et poursuit sa course,

(1) C. VIII, 1, 42.

(2) *Hell.* II, 1, 8. Le passage est contesté. V. Edit. L. Breitenbach, Lipsiæ, 1853.

(3) C. VIII, 3, 29.

impassible comme un Lacédémonien ou un sauvage de l'Amérique.

De tels hommes portent le poids de la sujétion non-seulement avec légèreté mais avec grâce. L'éducation, la politesse, le préjugé assouplissent le corps, en règlent les mouvements, lui donnent une beauté majestueuse et savante. La religion des Orientaux a pris soin de régler non-seulement la conscience, mais encore tous les actes les plus insignifiants de la vie. Aussi a-t-elle sur eux une prise à laquelle ils ne cherchent jamais à se soustraire. L'âme s'habitue à la même harmonie et presque au même mécanisme. Elle accepte la servitude, elle l'aime, elle finit par s'en honorer. L'esclave obéit malgré lui; le soldat grossier et poltron ne marche au combat que sous les coups de fouet [1]. Mais la soumission volontaire, le dévouement personnel, le respect du maître relevé par le respect pour soi-même, le désir de lui plaire, qui dans tous les temps et chez tous les courtisans développe la vanité et l'orgueil, voilà ce que les nobles Perses prennent pour la liberté, et tout ce qui leur en paraît nécessaire [2].

Il y a quelque chose de vraiment chevaleresque dans leur horreur pour le mensonge. Le roi d'Arménie se condamne lui-même et prononce sa sentence de mort, plutôt que de manquer à la vérité [3]. Platon, dans sa *Répu-*

[1] *An.*, III, 4, 25.
[2] C. VIII, 1, 1.
[3] C. III, 1, 12.

blique (1), permet aux magistrats de mentir dans l'intérêt de l'Etat. Le Grec a toujours été léger, admirateur d'Ulysse autant que d'Achille, de Thémistocle comme d'Aristide, la fourberie étant une manière de faire valoir son esprit. Xénophon encourage son collègue, le Lacédémonien Chirisophe, « à surprendre l'ennemi aussi habilement que les jeunes gens de sa république savent voler les particuliers »; le Lacédémonien riposte en conseillant à Xénophon « d'être aussi adroit que les magistrats d'Athènes qui pillent le trésor public » (2). Les barbares sont plus près que les Grecs du sentiment de l'honneur, si puissant chez les modernes.

Ce n'est pas qu'ils l'interprètent toujours bien. Le service du maître ne comporte pas de scrupule. On connaît le dévouement de Zopyre; nous avons déjà dit comment Araspe regagne les bonnes grâces de Cyrus. Lorsque les ambassadeurs indiens viennent complimenter le roi et lui apporter des subsides, il leur propose de passer au camp ennemi et de lui servir d'espions. Ils acceptent avec plaisir cette honorable mission (3). Mais peut-être ce trait est-il encore plus grec que perse, et Xénophon n'a-t-il voulu que montrer en action la théorie qu'il enseigne si bien dans le *Commandant de la cavalerie* (4).

(1) Plat., *Rép.*, III, 389.
(2) *An.*, IV, 6, 18.
(3) C. VI, 2, 3.
(4) *Hipp.*, IV, 8.

Perse ou Grec, tyran ou roi, Asiatique ou Romain, le souverain ne se croit en sûreté au milieu de ses gardes et de sa cour que si un vaste système de police et de délations ne lui laisse ignorer aucune des actions et des paroles de ses sujets. Hiéron payait à Syracuse des femmes qui recueillaient tout ce qui se disait dans le monde (1), trait curieux que Xénophon n'a pas rapporté dans son dialogue. Tite-Live signale avec dédain la prudence de Prusias qui n'ignorait aucune des précautions inutiles d'Annibal (2); les délateurs sous l'empire romain devaient être autrement habiles, hardis et dangereux. Cyrus a partout des yeux et des oreilles ; il se cache à ses sujets et ses sujets n'ont rien de caché pour lui (3).

Le joug est donc établi et attaché solidement; il faut qu'il tienne, mais non qu'il blesse. Le roi est le premier noble, le plus élevé, le plus poli. Il invite les grands à sa table, leur parle familièrement et, quand le repas est terminé, les reconduit jusqu'à la porte (4).

Son amitié est la plus précieuse des récompenses (5); elle donne la fortune et satisfait l'orgueil. Mais il y a bien des degrés: prévenir les désirs du maître, les accomplir avec zèle, ou montrer quelque hésitation, compter sur son

(1) ARIST., *Pol.*, V, 9, 3.
(2) T.-LIVE, XXXIX, 51.
(3) C. VIII, 2, 11.
(4) C. VIII, 4, 27.
(5) C. VIII, 4, 9.

mérite plus que sur la promptitude de l'obéissance. Ce dernier est bien près de la disgrâce.

On distribue sans cesse et avec des caprices calculés toutes sortes de menues faveurs auxquelles la vanité donne du prix. Un mot dit à propos, un faible don, une prévenance, une visite si l'on est malade, un dîner si l'on se porte bien, quelques instants d'entretien, une caresse, enfin tout le manége de la coquetterie, qui veut gagner tout le monde et ne se donner à personne. « Les dieux n'ont-ils pas attaché un honneur, une grâce particulière aux moindres marques de la bienveillance d'un souverain? » (1).

On comprend pourquoi cette histoire devient si populaire au XVIIe siècle, comme elle sert de cadre à des romans précieux où les noms et les mœurs des Français et des Perses se confondent, sans être toujours fort étonnés de se trouver ensemble. Les modernes sont encore plus polis, plus aimables, plus fiers à la fois et plus serviles; mais les anciens ont en ce genre, comme en tant d'autres, le mérite d'avoir donné l'exemple et d'être originaux.

7. — Ils l'emportent même sur quelques points. C'est une heureuse imagination à la cour de Louis XIV que l'ordre des préséances, la supériorité accordée à l'antiquité et aux titres variables de la noblesse, au poste, aux cordons, la différence entre les chaises, les tabourets, les

(1) *Hiér.*, VIII, 5.

fauteuils et tous ces riens importants qu'un Saint-Simon s'est tant complu à approfondir. Les distinctions existent aussi à la cour de Cyrus; mais elles ne sont point personnelles, ni même attachées aux grades. Elles augmentent ou diminuent suivant qu'on a su plaire. Chacun a sa place marquée à la table royale plus rapprochée ou plus éloignée du souverain, signe visible du degré de la faveur. Mais la faveur est variable et la place doit l'être [1]. Ces changements entretiennent l'esprit d'émulation et même de jalousie si nécessaire dans une cour.

Cyrus entend être aimé de ses grands, mais il ne veut pas qu'ils s'aiment entre eux [2]. Diviser pour régner. Dans les villes libres, les partis, les brigues, les compétitions, les rivalités d'ambition et d'intérêt animent souvent les meilleurs citoyens les uns contre les autres. L'émulation orgueilleuse des jeunes gens de Sparte dégénérait en rixes violentes [3]. Le fils de Périclès reproche avec dureté aux Athéniens leur jalousie mutuelle, leur humeur processive, leur désir de dominer et de faire fortune aux dépens de leurs concitoyens et de la chose publique [4]. Mais l'objet de la loi est précisément de terminer ces différends, de calmer ces passions ou au

(1) C. VIII, 4, 5.
(2) C. VIII, 1, 48.
(3) *Rep. L.*, IV, 4.
(4) *M.*, III, 4, 16.

moins de les arrêter au moment où elles attentent aux droits d'autrui. La prudence du roi est d'attiser le feu, de lui fournir des aliments, d'entretenir la discorde, maladies qui augmentent le crédit du médecin. Si les Grecs ont leur lieu-commun du tyran, que ne manquent même pas de développer ceux qui sont jusqu'à un certain point partisans de la royauté, comme Platon ou Aristote, il y a peu de nos moralistes qui n'aient eu l'envie de faire le portrait du courtisan. Ils ne se sont pas toujours aperçus qu'en faisant le procès des serviteurs, ils faisaient surtout celui du maître. C'est lui en effet qui, pour but de leur âpre poursuite, de leur ambition, de leurs cabales, de leur hypocrisie, leur propose la faveur qui a d'autant plus de prix qu'elle est plus disputée, et qui ne peut être disputée souvent par des moyens honorables. Toutes les passions d'une noblesse oisive et fière, au lieu d'agiter l'Etat et d'y porter la guerre civile, sont concentrées dans l'étroit espace de la cour, comprimées par les formes extérieures de la politesse, amusées par la vanité, et ils ne peuvent courir qu'après le fantôme de la grandeur. La grandeur réelle et la force restent dans les mains du maître, qui, impassible et juste quelquefois, assiste à ces débats, les modère ou les soulève, plus sûr de son autorité quand tout ce qui pourrait la gêner est troublé autour de lui.

8. — Mais il y a bien des compensations à cette servitude ; autrement elle ne saurait durer longtemps. Autant le roi est au-dessus des grands, autant les grands sont

au-dessus du peuple ([1]). Ils ne sont rien à la cour; ils sont tout en province. Le roi donne l'exemple, ils le suivent, ils répètent partout ses leçons. Ils ont aussi leur palais, leurs parcs, leur établissement d'instruction commune pour la jeunesse; tous les petits nobles de province viennent à leur porte leur rendre hommage ([2]), dominent à leur tour sur les peuples vaincus, désarmés, laborieux, et qui ne demandent à leur maître que de leur donner la sécurité et le nécessaire ([3]). La hiérarchie est donc établie partout et remonte du dernier des sujets jusqu'au roi. C'est une vaste armée où chacun a son rang depuis le chef jusqu'au dernier des soldats et des esclaves ([4]).

On voit même poindre quelques-uns des principes du véritable gouvernement. Cyrus distingue entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire ([5]). Il garde le commandement suprême de l'armée et des places fortes ([6]). Il a, comme plus tard Charlemagne, des envoyés qui parcourent ou inspectent ses Etats avec des forces considérables pour prêter main-forte aux satrapes ou les ramener au devoir ([7]).

([1]) *M.*, VIII, 1, 4.
([2]) *M.*, VIII, 6, 10.
([3]) *M.*, VII, 5, 79. — VIII, 1, 44.
([4]) C. VIII, 1, 14.
([5]) *Ec.*, IV, 16.
([6]) C. VIII, 6, 1.
([7]) C. VIII, 6, 16.

Mais, comme il arrive presque toujours dans ces vastes empires, ce bel ordre n'est qu'apparent. Il y a trop de force de résistance et surtout trop de force d'inertie, pas de patriotisme, pas de pensée commune. C'est une armée, si l'on veut, mais une armée comme celle que Xerxès conduisait contre les Grecs.

Ce sont les Romains qui devaient inventer et perfectionner le plus puissant instrument de despotisme que les hommes aient jamais vu, une administration savante, compliquée, minutieuse, qui faisait pénétrer la volonté de l'empereur jusqu'aux extrémités du monde et lui rapportait les désirs, les craintes, les tentatives, les révoltes des sujets pour tout réprimer, tout endormir et tout dominer, sans pourtant être jamais sûr du lendemain.

9. — Il y a du tragique et du comique dans l'idée que Xénophon se fait de la royauté. La majesté du rôle, la richesse de la mise en scène, l'impression produite ont de la grandeur. Mais l'artifice qui dupe un spectateur trop novice ne manque pas de petitesse. Cyrus est comme Lysandre, moitié lion, moitié renard. Il se sert envers ses sujets de la même tactique que Xénophon a tant conseillée au général en face de l'ennemi : livrer peu de batailles rangées et compter moins sur la force que sur la ruse [1]. Il est visible que Xénophon a horreur de toutes les cruautés qu'on rapportait des tyrans de Sicile ou de Thessalie. Décimer la noblesse et régner par la

(1) C. I, 6, 29.

terreur était cruel et dangereux ; se jouer d'elle et s'en faire aimer était plus sûr et plus spirituel, bien qu'il n'y fait pas un grand mérite ni une grande difficulté à semer la jalousie au milieu des courtisans.

Mais, habiles ou sincères, les bontés du roi achèvent l'œuvre que sa politique a si bien commencée. Il déclare hautement « qu'il est plus doux de se signaler par son humanité que par ses talents militaires, puisque l'une ne fait que du bien et que les autres ne font que du mal » [1], parole mémorable sur laquelle Xénophon n'insiste pas assez et qu'on a si souvent développée depuis.

Il est pour ses sujets la loi vivante, un pasteur, un père [2], toutes métaphores antiques dont Socrate se servait souvent et qui conviennent à un bon roi despotique. Car la loi se faisant homme est singulièrement sujette à varier, le pasteur a soin du troupeau, mais s'en nourrit, et le père entend bien maintenir son fils dans une perpétuelle enfance. L'élever, l'instruire, développer toutes les forces de son âme, en faire un homme responsable de ses actions, et de ses paroles et qui se dirige seul dans le chemin de la vie, serait tout perdre dans un système où la bonté du maître doit remplacer la liberté du sujet.

Pour que l'enfant cependant obéisse volontiers et ne se regimbe pas à l'occasion, il faut une extrême douceur, un fonds impérieux et un langage modeste. Cyrus ose à

(1) C. VIII, 4, 28.

(2) C. VIII, 2, 14; 1, 44; 1, 22. — *M.*, III, 2, 1; 3.

peine donner un ordre ; il conseille, il persuade [1], il réunit ses nobles, il leur parle longuement et familièrement, il les appelle ses amis, ses compagnons, il leur montre leur intérêt comme s'il pouvait être différent du sien. Naturellement il n'a pas de contradicteurs. Il se trouve toujours quelque élève docile qui compte sur une récompense, pour reprendre, développer et faire valoir sa pensée.

Il ne punit jamais. Le Déjocès d'Hérodote une fois sur le trône se signale par la sévérité de ses arrêts [2]. Cyrus-le-Jeune n'entendait pas raillerie [3]. Le long des routes de sa province, on voyait des malheureux à qui sa justice impitoyable avait fait mutiler les pieds ou les mains ou crever les yeux. Hiéron, si malheureux de n'être point aimé de ses sujets, ne voudrait pas cependant laisser l'impunité à la violence et au crime [4]. Dans la *Cyropédie*, il n'y a qu'un noble mal élevé, qui veut se donner des airs d'indépendance et n'accourt pas aussitôt à un signe du roi [5]. Il est disgrâcié, on ne lui dit pas un mot et il n'en est plus question.

Quel peuple doux et facile Xénophon donne à gouverner à Cyrus ! Il lui a épargné les revers pendant la

(1) C. VII, 5, 71.
(2) HÉROD., I, 99.
(3) *An.*, I, 9, 13.
(4) *Hiér.*, VIII, 9.
(5) *An.*, VIII, 3, 22.

guerre; pendant la paix il lui épargne les révoltes, le désordres, les crimes. Les ennemis se laissent battre, le troupeau se laisse conduire. Il eût pourtant été intéressant de voir si le général savait se tirer d'un mauvais pas aussi bien que pousser sa victoire, et si le roi qui proclame si haut son amour pour la vertu était capable d'un mouvement de colère contre le vice. Rien ne sent plus le roman que ces succès éternels et cette douceur sans mélange. Mais après tout c'est un abus qui n'est pas trop à craindre de la part des puissants. Le père de famille espère trop de ses esclaves, le général ménage trop ses soldats et le roi ses sujets. C'est une critique que Xénophon aurait prise pour un éloge et il aurait pu renvoyer à l'histoire et surtout à l'histoire de la Perse le lecteur avide de crimes et de vengeances.

10. — « Le vrai roi considère la patrie comme sa maison, ses concitoyens comme ses amis, ses amis comme ses enfants, ses enfants comme une partie de soi-même » [1]. Ce n'est pas une tâche médiocre d'être seul ainsi chargé et responsable du bonheur général. Télémaque tremble de n'y pas suffire. Quand il sonde le fonds de sa conscience, il se trouve comme tous les hommes faible, jouet des passions, sensible à la flatterie, souvent moins capable de voir le bien que de l'accomplir, portant en soi-même son plus cruel ennemi, ne séparant pas le bonheur de la vertu et ne pouvant y atteindre. Mauvaise condition pour

[1] C. I, 6, 8.

un roi d'être si philosophe ! La conscience de Cyrus n'est pas si délicate, il est sûr de lui-même ; il réfléchit moins, il agit plus. Il est toujours en mouvement. Le corps n'a pas plus de repos que l'âme. S'il l'emporte sur ses sujets, c'est qu'il sait mieux qu'aucun d'eux prévoir et travailler. Le pouvoir est à ce prix. Au milieu de la magnificence des Mèdes il a conservé l'énergie et la capacité du Perse.

Rien n'est plus curieux que ses efforts répétés et inutiles pour donner à la fois à sa noblesse les mœurs faciles des vaincus et leur conserver les mâles vertus des vainqueurs. Ces grands si soumis, ces esclaves, comme les appelle Cyaxare (1), ce sont eux qui dans tout l'empire doivent maintenir les maximes militaires (2), l'éducation des anciens Perses, passer leur vie au milieu des fatigues de la chasse ou des travaux de l'agriculture, sans retirer de leur richesse d'autre fruit que de savoir la mépriser. C'est le propre des arts et des lettres, que Xénophon n'estime pas assez, de remplacer dans les âmes les dures leçons de la pauvreté. Ce n'est pas de trop de tous les efforts de la raison appuyée sur la philosophie, la poésie et l'histoire, pour maintenir les lois de l'honneur et du devoir au milieu du luxe des modernes. Encore les classes les plus riches et les plus puissantes, si elles viennent à perdre le sentiment politique ou moral, sont-elles vite

(1) C. V, 5, 9.
(2) C. VII, 5, 79.

poussées, renversées, expulsées du pouvoir par le flot toujours montant des ambitions et des vertus populaires ; lutte sourde et continuelle, où l'avantage finit par rester au plus digne, au plus énergique et au plus éclairé. Mais d'espérer qu'un peuple barbare, plongé tout à coup dans les délices de la vie orientale, façonné à l'obéissance, sans ressort et sans initiative, recevant l'impulsion d'un maître bon et despotique et la communiquant à des populations désarmées et indifférentes, restera longtemps fier, laborieux, plein de l'esprit militaire, et cela par la bonté d'une éducation antique qui n'a plus rien de commun avec les nouvelles mœurs, c'est une illusion que Xénophon ne se fait pas à lui-même et qu'il veut en vain faire à son lecteur. Il a raison pourtant de montrer que la véritable puissance repose sur les mœurs plus que sur la force apparente ; c'est une leçon que les Romains ont assez développée dans leur littérature et mieux démontrée par leur histoire. Il a raison aussi de penser que, de tous les bienfaits dont le peuple doit être reconnaissant à son souverain, le plus considérable est son exemple.

11. — Ce n'est pas la faute de Cyrus, c'est celle de ses institutions et du caractère de ses peuples, s'il ne se produit pas parmi eux un mouvement intellectuel semblable à celui de la Grèce. Il aime et honore les talents. Comme il récompensait à la guerre le capitaine qui avait trouvé quelque nouvelle manœuvre, il est curieux dans la paix de découvertes utiles ; il appelle à sa cour les médecins en réputation ; c'est à lui qu'on attribue

l'invention de la poste (1). Il multiplie les jeux, les concours, les prix (2).

Xénophon, qui se défie de la liberté, qui n'a pas une idée assez haute du devoir, qui croit trop à la puissance prédominante de l'intérêt raisonné, a compris admirablement tout le parti qu'un bon politique peut tirer de l'amour-propre des hommes pour le bien de l'Etat. « Si l'on veut former de bons cavaliers, il faut accorder une distinction à celui qui est le plus habile ; il en est de même du soldat qui soigne le mieux ses armes ou fait une action d'éclat » (3). Tous les Anciens ont appliqué le principe et les Romains y ont excellé. Mais Xénophon n'est pas d'avis qu'on le restreigne seulement à la guerre. Le commerçant dont on loue la probité, l'armateur et le capitaine de vaisseaux, même étrangers, dont le négoce est utile à la république, l'inventeur qui trouve une nouvelle source de revenus pour le trésor sans nuire aux particuliers, tous les mérites enfin qui entretiennent le travail, c'est-à-dire l'ordre, la prospérité et le patriotisme, pourquoi seraient-ils moins ignorés que le soldat brave ou heureux (4) ? Combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour faire entrer dans l'esprit des gouvernants et les habitudes des peuples des idées aussi simples ? Racine en appelait à

(1) C. VIII, 6, 17.
(2) C. VIII, 4, 4.
(3) *Hipp.*, I, 26.
(4) *Hiér.*, IX, 6.

la postérité ([1]) pour faire marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine, et faire cesser l'étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mettait entre eux. L'inégalité a cessé, ou, si elle continue, ce n'est pas à l'avantage de la guerre. C'est une institution heureuse de notre temps que les concours d'agriculture, qui vont chercher au fond des villages, pour les récompenser publiquement, le travail, l'industrie, la bonne administration du propriétaire ou du fermier. Xénophon veut déjà qu'on établisse des prix dans les campagnes et les bourgs pour ceux qui travaillent le mieux la terre. Il propose même un registre spécial pour conserver les noms des citoyens riches et généreux qui font des dons importants à la république; les rois, les tyrans et les satrapes contribueraient volontairement, pour passer en bonne compagnie à la postérité ([2]). Impôt fructueux, en effet, que celui qui serait ainsi levé sur la vanité! « Ne voit-on pas, dans les concours des chevaux, du gymnase et des chœurs, pour quelle petite récompense les hommes se jettent dans de grands frais, sans compter les fatigues et les inquiétudes? »

Chaque constitution de la Grèce avait ses détracteurs, mais l'organisation des jeux publics n'en avait pas. C'était là le modèle du bon ordre, de l'obéissance, du zèle et de l'exactitude. Socrate explique au fils de Périclès,

([1]) Racine, *Discours à l'Académie à la réception de MM. Corneille et Bergaret.*

([2]) *Fin. d'Athènes*, III, 11.

moins illustre et plus chagrin que son père, qu'il ne faut point désespérer de l'honneur et de la discipline militaires dans Athènes, puisqu'on y voit de si bons chœurs, si bien composés, si dociles aux leçons des maîtres; il soutient qu'Antisthènes, s'il est capable de présider aux jeux, le sera aussi de commander à l'armée (1). Démosthènes voudrait bien que la loi et les mœurs eussent autant d'attention et de prévoyance pour la guerre qu'elles en montrent pour la fête des Panathénées et des Dionysiaques (2).

Quelque effort que fasse Xénophon pour confondre le beau, le bon et l'utile, il est clair que l'esprit grec les a toujours distingués, a fait cas de la vertu pour elle-même, mais s'est laissé surtout séduire par son amour pour la beauté, auquel il est prêt à tout sacrifier, et que ce sont les fêtes, les chœurs et les plaisirs qui lui donnent l'idée des véritables règles par lesquelles il doit gouverner ses intérêts. C'est une infériorité de n'avoir pas donné le premier rang à la vertu; mais c'est une supériorité d'avoir mis au dernier l'intérêt.

12. — L'ordre règne donc partout dans les vastes Etats de Cyrus; les peuples vaincus travaillent en sécurité, les talents sont excités et récompensés, l'agriculture encouragée, l'art militaire et les exercices cultivés, la noblesse des provinces enrôlée dans la garde du prince, les

(1) *M.*, III, 4, 6.
(2) Dém., *Phil.*, I, 13.

grands divisés entre eux, mais réunis dans un amour commun pour le prince; la cour grave, régulière, magnifique, et au sommet, l'artiste qui a élevé ce bel édifice, le roi, dont la légende, le mystère et le faste augmentent le prestige, invisible et présent par ses ministres, ses envoyés et surtout par ses bienfaits. Cet ensemble, si majestueux de loin, si incohérent, si confus, si informe de près, Xénophon ne l'admirerait pas s'il n'était que l'œuvre de la nature, du climat, des mœurs des peuples et du hasard des événements; il le mépriserait, si ce n'était qu'une tyrannie imposée pour un instant par la force; il l'estimerait moins, s'il était le produit d'un courage ou d'une vertu instinctive qui n'a pas conscience d'elle-même; ce qui le charme, ce qui le ravit, ce qu'il explique avec complaisance, c'est que tant de bonheur pour les sujets et de gloire pour le prince vient d'une sagesse qui réfléchit, qui combine, qui a de la finesse, de l'artifice, qui trompe pour son bien un peuple crédule, mais dont le secret ne peut échapper à l'œil exercé d'un Grec.

C'est un beau spectacle que la marche triomphante de Cyrus au milieu de Babylone soumise. Il ne cherche pas seulement une satisfaction pour sa vanité ou une occasion de magnificence. Cet appareil imposant et terrible est destiné à augmenter le respect pour son autorité; il faut « que les sujets fidèles l'admirent et que les mal intentionnés tremblent » [1]. Quand il paraît au milieu de ses

[1] C. VIII, 3, 1.

gardes et de son armée, la tiare sur la tête et revêtu de pourpre, la taille rehaussée par quelque moyen artificiel, tous se prosternent, tous l'adorent. « Peut-être des gens apostés en donnèrent-ils le signal », l'art devant toujours aider à l'effet de la nature.

Supposons Xénophon transporté au milieu de la cour de Louis XIV; il voit le palais, les parcs, les fêtes, la magnificence, l'orgueil des nobles et leur servilité, leur jalousie et leur politesse, les grands généraux et les grands ministres, les médecins et les historiographes du roi, tous les talents honorés, le dévouement dans toutes les bouches, les statues élevées au prince de son vivant, le roi se trouvant dans son naturel au milieu de ces hommages et s'élevant à lui-même une idole dans son propre cœur : il aurait admiré, mais ne se serait pas étonné, il se serait plutôt reconnu dans son idéal.

13. — Il y a cependant une différence frappante entre les deux règnes. C'est que le roi moderne a beau se placer au devant de la scène pour accaparer tous les regards des courtisans et même de l'histoire, il n'est pas tout, il n'est presque rien dans le mouvement intérieur de l'Etat. Le sentiment de l'honneur subsiste, le peuple travaille, le commerce, l'industrie, la civilisation gagnent, la bourgeoisie étudie, les philosophes répandent leurs idées, les grands valent moins, mais la moralité générale vaut mieux, l'opinion publique gouverne, la liberté de penser remplace et prépare la liberté politique, il se forme une

nation qui peut se passer d'un bon gouvernement ou qui sera capable d'en choisir un soi-même.

Cyrus, qui met tant d'habileté et de finesse à paraître et à être en effet supérieur à ses sujets, réussit plus qu'il n'eût voulu. Il ne les a pas assouplis, mais brisés. Il est toujours grand, et le reste petit. Pas de liberté, peu de beaux-arts, pas de grands sentiments. La décadence de l'Asie est peinte avec esprit et vivacité dans un dernier chapitre (1) qu'il est difficile d'attribuer à Xénophon. C'est une véritable thèse qu'on dirait inspirée par Philippe ou Alexandre, pleine d'un mépris raisonné et légitime pour les Perses, mais fort éloigné des idées de la *Cyropédie*. Le style est aussi plus symétrique et plus mordant qu'il n'est habituel à notre auteur.

Ce n'est pas l'oubli des institutions de Cyrus, mais ses principes mêmes qui apportaient la ruine avec eux. Il n'avait pu qu'organiser la servitude, la rendre plus tolérable et plus brillante. Ses successeurs se sont dupés eux-mêmes de cette fausse grandeur par laquelle Cyrus s'était joué de ses sujets et qui n'était pas capable de résister au patriotisme, au courage et aux lumières des Grecs. Quelque estime qu'on doive faire des *Cyropédie* et des *Télémaque*, l'expérience montre assez que c'est aux nations elles-mêmes à se faire leur sort.

(1) C. VIII, 5, 14. — V. LUDOV. DINDORF, *Memorabilia*, præf. VI. Oxford, 1862.

CHAPITRE VII

RELIGION

1. Religion. — 2. Présages. — 3. Devins. — 4. Oracles. — 5. Providence. — 6. Rôle de la Providence dans l'histoire. — 7. Mort de Cyrus. — 8. Immortalité de l'âme.

1. — Xénophon est un des écrivains les plus religieux de l'antiquité. « Avant de mettre la main au travail de la campagne, l'homme sage se concilie la faveur des Dieux et les prie de protéger ses plantes humides ou sèches, ses bœufs, ses chevaux, ses brebis, enfin tout ce qu'il possède » (1). Avant d'instruire ses cavaliers, le commandant offre un sacrifice « afin que les Dieux lui inspirent des pensées, des paroles, des actions qui leur plaisent et qui rendent son autorité agréable, utile et glorieuse à lui, à ses amis, à sa patrie » (2). Démosthènes ne débute pas d'une manière plus majestueuse et plus solennelle, lorsqu'il entreprend devant ses concitoyens et la postérité la défense d'une politique qui a ruiné et illustré Athènes.

(1) *Ec.*, V, 20.
(2) *Hip.*, I, 1.

La religion de Xénophon est comme sa sagesse, elle ne dédaigne rien. Cyrus, pour encourager ses compagnons, ne manque pas de leur rappeler qu'il n'a jamais commencé aucune entreprise, ni grande, ni petite, sans avoir sollicité le concours des Dieux [1].

Ce n'est pas qu'il soit, comme Platon, possédé tout entier de l'idée divine. S'élever de l'amour de la beauté physique à celle de l'âme, des lois, des sciences, jusqu'à la contemplation de celui qui est le bien parfait, la raison pure; puis à cette lumière étudier l'âme humaine pour y distinguer ce qu'elle a de mortel, ce qu'elle a de divin; négliger, sacrifier l'un pour développer l'autre, afin de se rapprocher d'autant plus du vrai savoir et de la vraie justice, qui doit être la règle de la vie [2], Xénophon n'est pas pour cela assez philosophe. Se passionner pour le culte de quelque divinité favorite, l'adorer avec une ferveur d'enthousiasme semblable à celle qu'Euripide a prêtée à Hippolyte et que Racine n'a pas osé reproduire, l'aimer de toutes les forces de son âme jusqu'à lui donner sa vie et s'en consoler, Xénophon n'est pas pour cela assez poète. Mais aussi persécuter et condamner Socrate ou pousser la superstition des morts jusqu'à leur sacrifier des généraux vainqueurs ou, comme firent les Perses en Egypte et en Grèce, détruire les temples et déshonorer les dieux ennemis, ces excès sont loin de son bon sens et il ne les permet pas à Cyrus.

(1) C. I, 5, 14.
(2) Plat., *Conv.*, 210. — *Rep.*, IV, 436. — *Phéd.*, 67.

Sa morale est prudente plutôt qu'élevée, sa religion est exacte, attentive, minutieuse ; c'est plutôt une sorte de dévotion. Agésilas rendait aux Dieux un culte assidu qui ne gênait guère son ambition et ses intérêts. Comme les grands de la Perse qui se rendent tous les jours à cheval et en armes à la porte du roi, avec un empressement mêlé de crainte pour rendre leur hommage et attendre des ordres, Xénophon fait aux Dieux une cour régulière, patiente, intéressée où il espère mériter de gagner la faveur.

Sans doute il était sincère, comme un bon courtisan qui est aussi persuadé du mérite de son maître que du sien. « Les Dieux voient tout, entendent tout, sont partout présents par eux-mêmes » (1) et non, comme Cyrus, par ceux qui lui servaient d'yeux et d'oreilles. Si on les honore suivant sa fortune, on peut se livrer à la confiance et à l'espoir. En qui, en effet, peut-on mieux espérer qu'en ceux qui peuvent distribuer les plus grands bienfaits, comment les mériter si ce n'est en plaisant, et comment plaire si ce n'est en montrant de la soumission ? Il y a des actes d'impiété mais peu d'impies dans les ouvrages de Xénophon et pas d'hypocrite. Les esprits forts que réfute Socrate sont de la dernière faiblesse et se laissent facilement ramener.

Il est regrettable même que Xénophon n'ait pas donné à Cyrus le caractère qu'il a dans l'Écriture et que Bossuet

(1) *M.*, I, 4, 19. — IV, 3, 17.

a si bien retracé. Cyrus l'oint du Seigneur « qui l'a suscité pour la justice, qui le prend par sa main droite afin d'abaisser les nations devant lui et de dénouer les ceintures des rois » (1), Cyrus plus inspiré et moins habile, emporté par l'enthousiasme plus que dominé par la politique, eût été plus intéressant et sans doute plus vrai. Il ne suffit pas de l'ambition ou du génie d'un soldat pour soulever les masses inertes de l'Asie. La religion a toujours été pour elles, ce que le patriotisme et la liberté étaient pour les Grecs, non-seulement une règle de conduite et de sagesse mais la passion de la vie, la flamme qui se répand autour d'eux et consume toutes les résistances.

Xénophon cependant parle si souvent de choses divines qu'il se rencontre quelquefois avec l'Ecriture. Il appelle les vents et la foudre « les serviteurs invisibles des Dieux » : le Psalmiste dit de même « que le feu et la grêle, les neiges et les vapeurs et les vents de tempête exécutent la parole de Dieu » (2). Jason, après la bataille de Leuctres, engage les Thébains à ne pas pousser à bout les Lacédémoniens, « car le Dieu se plaît souvent à agrandir les petits et à rapetisser les grands. » Le Psalmiste loue Dieu « de soutenir les humbles et d'abaisser jusqu'à terre les impies » (3). Lorsque Prothous, avant la même bataille, engage les Lacédémoniens à rappeler Cléombrote, qui occupait

(1) *Is.*, XLV, 13; 1.

(2) *Mém.*, IV, 3, 14. — *Ps.*, 148, 8.

(3) *Hell.*, VI, 4, 23; *Ps.*, 146, 6.

contre les traités les terres des Phocidiens, afin de se rendre les Dieux favorables, et de ménager les peuples, l'assemblée se raille de sa naïveté; « car apparemment un Dieu la poussait à sa perte », comme Dieu endurcit le cœur de Pharaon (1). Cyrus, avant d'en venir aux mains, commence le péan ; les soldats accompagnent le chant sacré avec ferveur et de toute leur voix, « car ceux qui craignent les Dieux craignent moins les hommes. » C'est encore le sentiment du Psalmiste. « J'ai mis en Dieu mon espérance et je ne craindrai point tout ce que les hommes peuvent faire contre moi » (2). Racine s'est encore plus rapproché de Xénophon que de l'Ecriture et l'a presque traduit dans le vers fameux que Boileau admirait si justement (3).

Combien Xénophon n'aurait-il pas été aussi plus intéressant et plus instructif, s'il avait été plus curieux de la religion des Perses, de leurs croyances et de leurs cérémonies ! Les Anciens qui se plaisent tant à voyager et à compléter par le spectacle des nations et des mœurs étrangères leur éducation commencée à l'école de la philosophie et de la guerre, voyagent assez mal. On dirait nos Français du XVIIe siècle qui ne voyaient partout qu'eux-mêmes. Xénophon ne connaît pas la religion de Zoroastre; César, si précieux pour les renseignements qu'il

(1) *Hell.*, VI, 4, 2. — *Ex.*, VII, 3.
(2) C. III, 3, 58. — *Ps.*, 55, 4.
(3) *Ath.*, I, 1, 63.

donne sur les Druides, est sec sur les Germains ; Tacite, inexact et injuste pour les Juifs et pour les chrétiens qui étaient cependant si près de lui.

Xénophon se plaît à étaler tous les actes de sa piété, soit qu'il se crût suspect en qualité d'élève de Socrate, soit qu'il voulût encore défendre la mémoire de son maître et l'honorer en lui rapportant sa religion comme sa politique. Socrate, qui est si persuadé des mérites de la divination, et qui y renvoie souvent ses disciples et Xénophon lui-même, n'eût désavoué ni l'une ni l'autre (1).

Sa vie militaire avait fortifié ses sentiments. « On peut s'étonner, » dit-il, « de me voir si souvent répéter qu'il ne faut agir qu'avec l'aide d'un Dieu ; mais, si l'on a été souvent dans le danger, et si l'on pense qu'au milieu de la guerre les adversaires se tendent des piéges et ne connaissent pas la situation de leur ennemi, on s'en étonnera moins » (2). Ainsi la crainte, l'incertitude, le souci de l'honneur et du salut, qu'une fausse démarche peut compromettre sans retour, lui font tourner les regards vers une protection plus efficace que la sagesse humaine. De tous les titres que les hommes donnent à Dieu lorsqu'ils l'implorent au milieu de leurs fautes et de leurs misères, il n'y en a point qu'ils invoquent avec plus de ferveur et de tremblement que celui de Dieu des armées (3).

(1) *M.*, I, 1, 9; *An.*, III, 1, 7.

(2) *Hipp.*, IX, 8.

(3) V. *Cyropédie*, de F.-A. Bornemann, Gotha, 1828, p. xxxi.

Toutes les vertus qui sont le fonds de la morale de Socrate, la tempérance, le courage, la justice, la sagesse qui embrasse et règle tous les devoirs, ont leur place aussi marquée dans la vie politique que dans la vie privée; elles trouvent même là un théâtre plus digne d'elles et où elles sont à la fois plus en vue et plus utiles. Elles font du bien par elles-mêmes et par l'exemple qu'elles donnent. On imite volontiers ce qu'on admire. Les Perses se forment sur le modèle de Cyrus, et la postérité même profite de la leçon. Mais de toutes les vertus du souverain il n'y en a pas de plus communicative, de plus facile à reproduire, ni de plus utile à sa sécurité que sa piété. « Cyrus savait bien que plus ses compagnons craindraient les Dieux, moins ils se rendraient coupables d'aucune action impie les uns envers les autres et envers lui qui était leur bienfaiteur » [1]. Il lui revient donc une part indirecte mais non pas la plus petite dans le culte que ses sujets rendent aux Dieux. Il les encourage non-seulement par son exemple mais par sa faveur; on lui fait la cour en allant tous les jours à l'aurore chanter et sacrifier avec les mages. C'est une vieille politique et qui paraît à Xénophon habile et légitime, d'appuyer le trône sur l'autel, bien qu'elle n'ait pas toujours servi ni l'intérêt de la royauté ni celui de la religion. Au moins Cyrus se borne-t-il à conseiller sans rien imposer. Les Dieux ne sont guère que des protecteurs, des amis tout-puissants et bien disposés, qui n'aiment pas qu'on les néglige, qui

[1] C. VIII, 1, 25.

tiennent à un hommage assidu et ne secourent point dans la misère celui qui les a abandonnés dans la prospérité (1). C'est quand on est heureux qu'il faut cultiver ses amis, leur faire part de ses biens, les intéresser à sa fortune, leur en confier la garde (2). C'est au milieu de ses succès que Cyrus s'aperçoit surtout qu'il est homme et rapporte l'hommage de sa grandeur à ceux de qui il la tient (3). Il ne faut point diminuer le mérite de la modération et de la piété au sein de la prospérité. Mais l'épreuve de la mauvaise fortune manque au courage de Cyrus comme les douleurs, les misères, la confiance au milieu du désespoir et l'offrande d'un cœur brisé manquent à sa religion. Il est dangereux de mettre à cette rude épreuve la protection la plus bienveillante. Qu'on ne demande point aux Dieux pas plus qu'à ses amis ce qu'on peut faire soi-même. La sagesse et la science sont purement humaines. Le monde est livré à notre activité qui agit librement. Mais si l'action nous appartient, les suites nous en échappent. « Celui qui a bien planté un champ ne sait qui en récoltera les fruits, celui qui bâtit une belle maison ne sait qui l'habitera, le général ignore s'il trouvera son intérêt à commander, ni l'homme d'Etat à gouverner » (4). Puisque les Dieux se sont réservé en toutes choses ce qui nous importe le plus, le succès et l'avenir, c'est une égale

(1) I, 6, 3.
(2) *M.*, I, 4, 18.
(3) C. VIII, 7, 3.
(4) *M.*, I, 1, 9.

folie de compter sur eux et non sur soi pour agir, et de compter sur soi plus que sur eux pour réussir. Cyrus ne ménage rien pour engager dans ses intérêts ces puissants auxiliaires. Avant la bataille (1) il offre des sacrifices, des prières et des chants à ses Dieux qui l'ont toujours soutenu, pour les maintenir dans leurs bonnes dispositions; il séduit les Héros ennemis pour qu'ils ne lui soient pas hostiles (2); après la victoire il leur réserve leur part de butin et leur consacre des terres (3) et, le jour de sa pompeuse promenade dans Babylone (4), tous participent à sa gloire et triomphent des vaincus, des vainqueurs et du roi lui-même, qui n'a garde d'oublier la faveur divine qui lui a livré l'Assyrie. Ils sont honorés comme les Hyrcaniens, les Saces et tous ceux qui avaient abandonné un roi violent et impie pour embrasser volontairement sa cause.

2. — Cyrus n'oublie pas plus un sacrifice qu'Agésilas; et Xénophon n'oublie pas plus de le rapporter chaque jour que le repas des soldats ou du prince avec les trois libations d'usage (5). Aussi les dieux ont-ils pour Cyrus des faveurs particulières. « Pendant tout le cours de sa vie, les victimes, les signes du ciel, les oiseaux, les paroles

(1) C. VII, 1, 1.
(2) C. III, 3, 22.
(3) C. VIII, 5, 35.
(4) C. VIII, 3, 24.
(5) C. II, 3, 1.

qui semblent sortir par hasard de la bouche d'un homme lui ont toujours déclaré ce qu'il devait faire et ce qu'il devait éviter » ([1]). Les éclairs et le tonnerre, un aigle qui prend son essor ou qui ravit un lièvre lui montrent les dieux qui l'accompagnent partout ([2]). Un songe lui annonce sa fin ([3]). C'est ainsi que Scipion se vantait devant les soldats des visions nocturnes qui lui montraient les projets à exécuter et le succès certain. Plus favorisé ou plus habile que Cyrus dont il avait comme tous les Romains étudié la vie, il ne se contentait pas de ces manifestations muettes, mais il restait des journées entières au Capitole pour converser avec Jupiter ([4]). Socrate dont la bonne foi n'est pas douteuse avait bien un dieu particulièrement attaché à sa personne; cette voix infaillible lui tenait lieu des auspices et des oracles auxquels avaient recours les autres hommes. Ce génie lui prédit sa mort et y contribua peut-être, par l'envie que ne pouvait manquer d'exciter une prédilection si marquée des Dieux, jointe à une telle supériorité de sagesse ([5]).

3. — Il est remarquable que les interprètes de ces dieux si véridiques soient souvent trompeurs. Les devins sont maltraités chez les anciens et l'*Iliade* s'ouvre

([1]) C. VIII, 7, 3.
([2]) C. I, 6, 1; II, 1, 1; 4, 19; IV, 2, 15.
([3]) C. VIII, 7, 1.
([4]) T.-L. XXVI, 19.
([5]) *Mém.*, IV, 3, 12.

par une violente invective contre Calchas. Silanus aruspice d'Ambracie reçoit dix talents de Cyrus-le-Jeune pour lui avoir prédit que de dix jours Artaxercès ne viendrait pas lui offrir le combat. Aussi n'a-t-il plus qu'un souci, c'est de se sauver dans sa patrie avec une si grosse somme, et lorsque Xénophon veut élever une ville dans le Pont et offre un sacrifice pour consulter les dieux, le devin trahit son secret, le dénonce aux soldats et finit par s'enfuir sur un vaisseau qu'il a loué (1). Son successeur Arexion est favorable à Xénophon (2) et interdit le départ, mais l'armée l'accuse de s'être laissé corrompre.

Comme un homme bien avisé, qui croit au droit et à la justice mais qui se défie de ceux qui l'interprètent, étudie lui-même la loi pour en connaître les détours, Xénophon assiste assez souvent aux sacrifices pour s'y entendre aussi bien que les devins de profession (3). Il ruse même avec les dieux. Lorsque Socrate l'envoie consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il doit s'engager dans l'expédition des Dix-Mille, il se borne à demander à quel dieu il doit sacrifier pour réussir dans le voyage qu'il médite et trouver la gloire et le salut (4). L'éducation de Cyrus a été complète sur ce point comme sur les

(1) *An.*, I, 7, 18; V, 6, 17.
(2) *An.*, VI, 4, 13.
(3) *An.*, V, 6, 29.
(4) *Ag.*, III, 1, 7.

autres. Il n'a pas besoin d'intermédiaire entre les dieux et lui [1]: On n'a pas toujours un devin à sa disposition ; il peut se tromper ou vouloir tromper. Il vaut mieux s'en rapporter à ses yeux, à ses oreilles, à sa propre science. Tant de crédulité et tant de défiance, tant de naïveté et de finesse ! Le valet de la comédie se raille de son maître qui veut être amoureux avec sagesse et fou raisonnablement [2]. Que cette folie raisonnante soit commune à plus d'un philosophe qui vit au milieu des chimères et, comme Socrate le dit de lui-même d'après Aristophane, « dans les nuages » [3], on ne saurait s'en étonner. Mais les esprits les plus pratiques et les plus prompts à se railler de la philosophie tombent encore plus souvent dans ce travers. Ils acceptent tous les préjugés régnants et cherchent une combinaison savante pour les accommoder au bon sens. Xénophon ne veut pas être dupe et il se dupe lui-même. Il est curieux de tous les problèmes insolubles, la vertu sans l'idée du bien, l'amitié sans le dévoûment, la discipline sans punition, la soumission sans murmure, le despotisme sans abus, la superstition sans faiblesse.

4. — Il y a plus de cérémonies religieuses, de sacrifices, de présages dans Xénophon que dans Hérodote ; la dévotion a augmenté, mais la foi a diminué. L'un et

(1) C. I, 6, 2.
(2) Tér., *Eun.*, I, 17.
(3) *Ec.*, XI, 3.

l'autre auteur ont bien de la peine à expliquer la chute de Crésus si pieux et si malheureux. Hérodote nous le montre étonné et indigné de la mauvaise foi ou de l'impuissance du Dieu [1]. Il fait déposer au seuil du temple de Delphes les chaînes dont on l'avait chargé, comme Christophe Colomb avait sans cesse les siennes sous les yeux, témoignage de l'ingratitude des dieux de la terre. Apollon pour se justifier en appelle à la croyance antique et mystérieuse de la fatalité à laquelle les dieux mêmes ne pouvaient se soustraire. Elle n'a point ici frappé au hasard. Crésus expie le crime du fondateur de sa dynastie, Gygès, qui a séduit la femme de son maître Candaule, l'a tué et s'est emparé de son trône. Tout ce que le dieu a pu faire pour un prince qui l'a tant honoré a été de retarder un coup inévitable. Cette explication ne manque ni de grandeur ni de philosophie. Le destin qui domine toutes les puissances, même celles du ciel, n'est que la justice suprême, lente parce qu'elle est éternelle. L'homme vit peu dans le présent, il est chargé du passé et de l'avenir. Il hérite des fruits qu'a semés la sagesse et l'imprévoyance de ses ancêtres, comme il prépare à ses descendants un héritage de fautes et de bonne conduite qui entraîneront chacune leurs conséquences irrésistibles. Ceux-là jouissent de la prospérité qui ne l'ont point faite, ou sont le jouet de la mauvaise fortune qu'ils n'ont point méritée. Il n'y a que la vertu qui soit

(1) HÉROD., I, 90, 4.

personnelle. Crésus apaise donc sa colère et consent à être innocent et malheureux, vrai personnage de tragédie comme les anciens l'entendaient.

En passant d'Hérodote à Xénophon, la légende se transforme et s'affaiblit presque autant que les mythes de Pindare, quand ils sont repris dans le style savant, poli et gracieux de Théocrite. C'est la même histoire, les mêmes faits, les mêmes personnages, mais ce n'est plus le même esprit. Lorsque les deux serpents envoyés par Junon se dirigent vers le berceau du jeune Hercule, Théocrite n'ose montrer l'effroi et le courage d'Alcmène qui se précipite hors de son lit les pieds nus pour repousser l'attaque des monstres (1); cela est trop contraire aux bienséances. Elle se borne à réveiller son époux qui saisit ses armes. Hercule vainqueur agite dans sa joie enfantine les serpents au-dessus de sa tête, et, en prince bien élevé, les dépose en souriant aux pieds de son père. Crésus dans Xénophon est trop calme pour s'emporter, trop fier pour se plaindre, trop bien instruit pour accuser les dieux (2). S'il y a quelqu'un de coupable, c'est lui assurément qui a voulu jouer au plus fin avec eux, leur a montré de la défiance et n'est pas devenu aussi philosophe que l'a conseillé l'oracle un peu vague et sentencieux qui l'engageait à se connaître soi-même. Il ne peut s'en prendre qu'à lui s'il n'a pas fait sortir de cet admi-

(1) Théocr., *Id.*, XXII, 56.

(2) C. VII, 2, 5.

rable précepte tout ce que devaient y voir Socrate et Xénophon. Il a assez d'esprit pour complimenter Cyrus qui lui est si supérieur par sa naissance et son mérite. Son sort, après tout, n'est pas si à plaindre, puisqu'il est débarrassé des soucis de la guerre et de la royauté et qu'il peut partager avec sa femme les douceurs de la grandeur dans la vie privée. Il ne doit donc à Apollon que des actions de grâce. La terrible question du malheur qui frappe la vertu et qui inquiète l'esprit d'Hérodote, comme celui de l'auteur de *Job*, de toute l'antiquité et de tous les hommes, n'est pas résolue mais esquivée dans cette bonhomie de résignation que Cyrus a raison d'admirer. Pindare, en montrant le saisissement d'Amphytrion, qui, l'épée nue, accourt au secours de son fils et précède les Thébains, remarque judicieusement « qu'on est sensible à ses maux domestiques, mais qu'on prend aisément son parti de ceux d'autrui » ([1]). Puisque Crésus est si facile à consoler, ce n'est guère la peine de le plaindre de sa catastrophe. Le vainqueur est si modéré, le vaincu si calme, les dieux si bénins dans leur colère, que la tragédie d'Hérodote, comme si elle avait passé par les mains d'Euripide, tourne au drame bourgeois et presque à la comédie. Il n'y a que cet oracle dans la *Cyropédie*, et, si l'on consulte toujours les dieux dans les autres ouvrages de Xénophon, ils ont bien soin de ne pas se compromettre par une réponse précise et qu'il faille justifier par un commentaire trop compliqué.

([1]) Pind., *Mém.*, I, 83.

5. — Mais la grandeur, l'ordre, la beauté et la jeunesse éternelle du monde manifestent assez clairement une Providence, dont « les effets sont aussi visibles qu'elle est invisible elle-même » (1). Le raisonnement tiré des causes finales, quoique peu raffiné, et peut-être par cela même, est un de ceux qui font le plus d'impression. Il ne parle pas seulement à l'esprit mais aux sens et à l'imagination. Xénophon a excellé dans ce lieu commun qu'il a développé un des premiers (2). La vérité à sa naissance a une fraîcheur et une grâce qu'elle ne retrouve plus guère quand elle devient trop évidente; c'est le privilége des anciens philosophes, comme c'est celui des poètes d'avoir exprimé les sentiments les plus simples et les plus touchants de l'âme humaine. L'art qui vient ensuite ajoute, creuse, subtilise, sans pouvoir, à force de travail et de génie, égaler le premier jet de la nature.

Quelquefois même, on altère la pensée juste dans sa généralité en voulant lui donner une précision trop savante. Notre science est courte et imparfaite pour aboutir à l'idée de ce qui est infini et parfait. Fénelon n'ose se prononcer encore entre le système de Ptolémée et celui de Copernic. Ils prouvent l'un et l'autre l'existence et la providence de Dieu. Encore cependant fallait-il choisir. Cicéron plus curieux cherche avec un artifice ingénieux toutes les singularités de la nature. Bossuet toujours

(1) C. VIII, 7, 22.
(2) *M.*, IV, 3, 13; I, 4.

magnifique et précis décrit le corps humain avec la même exactitude que la bataille de Rocroy. Mais ils n'ont pas surpassé l'esquisse de Xénophon. Nos connaissances sont dans un perpétuel avenir et se renouvellent sans cesse en se démentant; c'est un fondement bien mobile pour s'élever jusqu'à l'immuable.

On est conduit ainsi peu à peu à mettre dans la nature des choses une harmonie factice, peu d'accord avec la liberté et la fougue infinie de la puissance créatrice, et à lui prêter les caractères de la beauté de convention, telle que la conçoit l'esprit humain. Platon voit dans le corps humain la hiérarchie et la subordination qu'il veut introduire entre les différentes qualités de l'âme. La raison qui domine tout notre être est dans la tête, le courage qui exécute ce qu'il n'a pas conçu est au-dessous, dans la poitrine; l'appétit, mobile inférieur et souvent dangereux est plus bas encore, dans l'estomac; mais pour rappeler à l'homme, jusque dans les parties les plus viles de son corps, sa divine origine, le foie a le don de prophétiser l'avenir (1).

Xénophon se garde bien de tomber dans ces subtilités. Mais il n'échappe pas à l'écueil presque inévitable où donnent tous ceux qui, après lui, ont traité le même sujet, c'est de faire de l'homme le centre, l'objet et le but de tout l'univers. La nature est une mère prévenante qui a prodigué autour de son favori tous les trésors qui peuvent

(1) *Timée*, 44-71.

suffire à ses besoins, à ses plaisirs, à l'enchantement de ses yeux et de son imagination ; c'est, si l'on veut, une marâtre, comme dit Pline (1), qui lui vend cher les grands dons qu'elle lui fait, qui le condamne aux larmes dès sa naissance, le soumet pour toujours aux passions et lui fait regretter plus d'une fois la vie qu'elle lui a donnée ; mais bienveillante ou jalouse, elle n'a produit tous les autres animaux que pour l'homme seul. Le bel Euthydème, à qui Socrate expose, suivant les idées des Anciens, les retours alternatifs et progressifs des saisons qui passent sans secousse et presque insensiblement de l'extrême froid à l'extrême chaleur, est gêné de penser que les bêtes participent à ces bienfaits (2), comme Descartes ne pouvait supporter l'idée qu'elles fussent douées de sensibilité et de quelque intelligence. En sorte que l'homme en adorant Dieu s'adore souvent lui-même et que les splendeurs de l'univers au milieu desquelles il devrait se trouver petit et humilié, font encore mieux ressortir son orgueil incurable et naïf.

Il y a deux choses qu'on peut surtout admirer dans le fameux psaume de la création. La première, c'est que la nature tout entière prend part au grand banquet de la vie à laquelle la bonté divine l'a appelée (3). « Les cèdres du Liban sont rassasiés de pluie et les oiseaux y font leur

(1) *Hist nat*, VII, 1.
(2) *M.*, IV, 3, 9.
(3) *Ps.*, CIII, 16, 20, 21, 23.

nid. La nuit vient durant laquelle les bêtes des forêts se promènent librement et les lionceaux rugissent après leur proie, demandant à Dieu leur pâture ; le soleil se lève, ils se retirent et vont s'accroupir au fond de leur tanière ; alors l'homme sort pour vaquer jusqu'au soir à son ouvrage. » Il n'est plus le maître au milieu d'un troupeau d'esclaves, mais le fils préféré d'une immense famille où chacun a sa place, où aucun être n'est négligé, où tous savent en qui placer leur espérance pour recevoir leur nourriture en son temps.

L'autre caractère d'une description si poétique et si complète, c'est qu'elle ne se propose pas de faire sortir la connaissance certaine de Dieu de notre connaissance incertaine du monde, mais qu'elle est animée d'un mouvement d'enthousiasme et d'amour qui en un pareil sujet vaut mieux que toutes les démonstrations.

6. — La Providence, si manifeste dans l'ordre et l'ensemble du monde, intervient aussi dans la suite des actions particulières des hommes (1). Xénophon ne saurait, comme Thucydide, rechercher les causes des événements dans le caractère et les mœurs des peuples et de leurs chefs, dans l'entraînement des passions, dans la logique des faits qui s'engendrent les uns les autres. La *Cyropédie* n'est qu'une vaste aventure, née du hasard et que le talent seul du général mène à bonne fin. Il s'effraie de la fatalité tragique dont Hérodote a mon-

(1) V. *la Cyropédie* de F.-A. Bornemann, p. xxxi.

tré la puissance dans l'histoire de Crésus et d'Adraste. Le fils de Crésus supplie son père de le laisser aller à la chasse du sanglier comme Cyrus sollicite la même faveur d'Astyage. Le roi Mède confie la garde de son petit-fils à Cyaxare comme Crésus celle de son fils à son hôte Adraste. Mais le succès est bien différent. Adraste, qui avait déjà involontairement tué son frère et qui était venu chercher un asile et une expiation à la cour de Crésus, poursuivi par le même destin, lance son javelot sur le sanglier, atteint le fils de son bienfaiteur, et désespéré s'égorge lui-même sur le bûcher [1]. Cyrus vainqueur rapporte à Astyage la dépouille de la bête qu'il a abattue. Les Dieux sont devenus trop justes pour persécuter l'innocence et le courage. Ils ne sont plus possédés de cette jalousie de la prospérité humaine, si naïvement représentée dans la grandeur et la chute de Polycrate de Samos [2].

Ils ont changé presque comme les hommes eux-mêmes. Ils n'ont plus la passion, la violence et l'envie antiques, mais ils ont la faiblesse des temps plus civilisés qui est de se ranger souvent du côté du succès. Leur intervention ne sert plus à expliquer des faits étranges et qui déroutent la sagacité humaine, ou à montrer une action continue et uniforme au milieu du désordre des révolutions ; ils prédisent peu, ne préparent rien et se bornent à don-

(1) Hérod., I, 37, 2. — 45, 3.

(2) Hérod., III, 40, 1.

ner la raison des faits accomplis en appliquant après coup quelque notion de piété et de justice (1).

C'est un exorde grave et majestueux que celui qui ouvre l'histoire des malheurs irréparables de Sparte (2). « Tout lui avait réussi : Thèbes et la Béotie étaient soumises, Corinthe était fidèle, les Argiens abaissés, Athènes isolée, les alliés suspects contraints au devoir ; sa puissance paraissait solidement établie ». Son impiété perdit tout ; les Lacédémoniens avaient juré de laisser toutes les cités grecques libres et ils s'emparèrent de la citadelle de Thèbes. Jamais aucun homme n'avait pu les vaincre et ce fut le peuple envers qui ils avaient commis cet attentat, qui leur fit subir tant de désastres. Mais si coupable que fût la surprise de la Cadmée par Phébidas, la paix d'Antalcidas était un crime et une faute plus graves ; elle renfermait en germe tout le reste, et Xénophon l'approuve (3). Le roi d'Egypte Amasis est mieux avisé, qui, inquiet de la constance de la fortune à favoriser Polycrate et craignant l'avenir, choisit pour renoncer à son amitié le temps où il est le plus prospère (4).

Les Dieux se plaisent aussi quelquefois à tromper la sagesse humaine, qui marche au but, y touche et le voit au moment décisif reculer et disparaître. La bataille de

(1) C. VIII, 7, 3.

(2) *Hell.*, V, III, 27; 4, 1.

(3) *Hell.*, V, I, 36.

(4) Hérod., III, 43, 2.

Mantinée qui devait fixer le destin de la Grèce et asseoir pour jamais Thèbes ou Lacédémone, est indécise. « Elle ne fait qu'augmenter le trouble et le désordre de la Grèce [1] ». Mais c'est un soin dont les Dieux n'avaient pas besoin de se charger; les Grecs s'en acquittaient bien tout seuls et de tout cœur.

La puissance divine se manifeste d'une manière plus digne d'elle quand elle élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes. Les Eléens, méprisés de leurs ennemis et de leurs alliés, dans une bataille contre les Arcadiens, étonnent tout le monde par l'impétuosité de leur attaque et leur victoire; car l'inspiration d'un Dieu peut donner en un jour le courage tandis que, même avec le temps, les hommes ne sauraient faire d'un lâche un véritable brave. Mais Xénophon ne fait qu'entrevoir tous les effets de la puissance divine et n'y insiste pas. Il ne s'inquiète pas toujours assez de la justice de la cause qu'il défend lui ou ses amis ; il n'a pas l'idée d'une politique prévoyante et généreuse capable d'assurer l'équilibre et la paix de la Grèce; il est trop entêté de sa science, d'économie, de guerre et de commandement pour croire à la puissance de la passion, bien qu'elle l'emporte souvent dans la guerre et ailleurs sur le nombre, la discipline et l'habileté des combinaisons.

Il n'y a qu'une maxime à laquelle il tienne malgré les cruels démentis de l'expérience, c'est que les Dieux pro-

(1) *Hell.*, VII, 5, 27.

posent à la vertu pour récompense certaine le bonheur. L'enfance de Cyrus, sa jeunesse, son âge mûr ont recueilli les succès de chaque âge et sa vieillesse est toujours verte. Il n'a rien essayé où il n'ait réussi, rien désiré qu'il n'ait obtenu, rien perdu de ce qu'il a conquis (¹). Mais Crésus a-t-il été traité par le sort comme il le méritait ? Sans doute, puisque privé des biens extérieurs de la fortune il est dédommagé par la connaissance et le contentement de soi-même et le bonheur domestique. Agésilas dès son enfance a désiré la gloire et il n'a jamais été vaincu ; il est arrivé à l'extrémité de sa longue carrière sans qu'amis ou ennemis aient eu rien à lui reprocher, en laissant après lui l'exemple de ses vertus et de son bonheur. L'éloge a paru si violent à Valckenaer (²) qu'il y trouve une raison pour douter de l'authenticité de l'Agésilas. Il ne fallait pas tant s'étonner de voir l'histoire se plier et se contraindre pour s'ajuster à la théorie. Mais la mort de Socrate pourra-t-elle déconcerter cette intrépidité d'optimisme ? Elle a été pour lui une occasion de gloire, elle lui a épargné les injures de la vieillesse, elle a rendu son souvenir plus cher à ses amis et à la postérité ; Socrate a été le plus vertueux des hommes et le plus heureux (³). C'est la conclusion du

(¹) C. VIII, 7, 6.

(²) *Diatrib. Euripidea,* p. 266, cité dans l'*Agésilas* de Breitenbach, p. 99.

(³) *Mém.*, IV, 8, 11.

livre consacré à Socrate comme de l'Agésilas et de la *Cyropédie* et cette fois, bien que des commentateurs aient encore contesté le dernier chapitre des *Mémorables*, la maxime se trouve juste et fait honneur à Xénophon.

7. — La mort de Cyrus est aussi heureuse que sa vie. Entouré de sa famille et de ses amis, il leur adresse ses dernières instructions avec la bonté d'un père, la sagesse d'un roi, la science d'un philosophe. Ce morceau que toute l'antiquité a loué et imité n'est pas sans analogie avec le *Phédon*. Platon malade, Xénophon absent n'ont pas été témoins des derniers moments de Socrate (1). Y eussent-ils assisté tous deux, ils auraient ressenti la même émotion mais n'auraient pas vu les mêmes choses ni entendu les mêmes paroles. Xénophon ne se fût attaché qu'aux raisonnements les plus simples et aux vues les plus pratiques, comme l'imagination de Platon ajoute singulièrement à ce que la doctrine du maître avait de subtil ou de sublime.

Tous deux excellent dans la narration. Ils choisissent avec un goût parfait toutes les petites circonstances qui donnent aux faits un air de vraisemblance et de naturel. Cyrus et Socrate sont également doux envers la mort. L'un n'est pas ému de voir sa glorieuse carrière arriver à son terme, l'autre de la voir interrompue au milieu des succès de la mission qu'il s'est donnée. Ils n'ont pas même la résignation qui suppose un sacrifice, ni la sou-

(1) *Phéd.*, II, 30.

mission fataliste des Orientaux qui sentent l'inutilité de la résistance devant la toute-puissance de la nature ; ils entrent dans la mort facilement, sans forfanterie ni faiblesse, la regardent avec calme, avec curiosité, avec quelque joie peut-être d'être sur le point d'en sonder le mystère, sains de corps et d'esprit, sans douleurs, sans angoisses, sans déchirement.

Socrate discourt, discute, s'abandonne à sa verve, comme dans un dernier banquet. Le sujet de l'entretien est plus grave, mais le ton en est souvent aussi enjoué. Le sévère et subtil Cébès sourit (1) ; Simmias se plaint doucement que Socrate le fasse rire, bien qu'il en ait peu l'envie (2). Le maître lui-même est charmé de la force d'une objection que lui présente ce même disciple, et de celle de la réponse qu'il va y faire ; il le regarde fixement suivant sa coutume et le loue en souriant (3). Aristophane lui-même aurait goûté l'agrément du geste et de la parole, sans pouvoir accuser le fond de vanité (4). Au milieu de cet enjouement, l'émotion contenue perce de temps en temps et se fait jour. Elle éclate à la fin et le pathétique est d'autant plus fort qu'on s'efforce de lui laisser moins de place.

Cyrus est plus grave ; ni son âge, ni son rôle, ni ceux

(1) *Phéd.*, 77, e.
(2) *Id.* 64, b.
(3) *Id.* 86, d.
(4) *Id.* 70, c.

qui l'entourent ne comportent l'humeur et le sourire aimable et fin du philosophe. Mais, comme lui, il veut mourir au milieu du silence ou d'heureuses paroles (1). Il ne se trouve point à plaindre et personne ne le plaint, ou du moins la douleur tempérée par l'admiration est muette, et la majesté des derniers moments n'est point troublée par les pleurs. Socrate est peut-être trop détaché des choses et des affections de la terre. Xanthippe assise près de lui crie et se frappe la poitrine (2), comme font les femmes, et comme après tout fait tout le monde en pareil cas. Le philosophe qui dans Xénophon enseigne si bien à son fils Lamproclès le respect qu'on doit à une mère même acariâtre (3) la renvoie assez sèchement sans lui adresser la parole et ne s'occupe plus d'elle. Passe encore pour Xanthippe qui avait au moins le mérite de ne pas trop lui faire regretter la vie. Mais il ne recommande pas à ses amis ses fils et ne leur recommande rien à eux-mêmes. Sa vraie famille ce sont ses disciples, comme son héritage est sa doctrine qu'il leur a léguée (4).

Mais si le philosophe ne voit dans la vie que l'apprentissage de la mort (5), le politique même religieux ne voit dans la mort qu'une continuation de la vie, où

(1) *Phéd.*, 117, d.
(2) *Phéd.*, 60, a.
(3) *Mém.*, II, 2, 1.
(4) *Phéd.*, 115, b.
(5) *Phéd.*, 64, a.

il doit rester sensible à la prospérité, à la grandeur, et à la tendresse des siens. Cyrus ne les oublie pas dans sa dernière et fort belle prière (1). Il demande aux Dieux le bonheur pour ses enfants, sa femme, ses amis et sa patrie : et quand il ajoute qu'il voudrait mourir comme il a vécu, son vœu est déjà exaucé puisqu'il ne sépare pas même à l'instant suprême sa félicité de celle de tout ce qui l'entoure (2). Les dernières paroles des mourants n'étaient pas sacrées seulement pour les hommes, mais pour les Dieux eux-mêmes ; à peine prononcées, elles recevaient leur accomplissement, comme Sophocle l'a si bien marqué dans son *Œdipe à Colone* (3). Le vieillard qui a toute sa vie été le jouet de la fatalité, aveugle, chassé, mendiant, laisse, en descendant dans la tombe, sa reconnaissance comme une sauvegarde toute-puissante pour ceux qui l'ont accueilli et sa malédiction qui entraîne la ruine de ceux qui l'ont chassé.

8. — Il est singulier que Xénophon, qui revient si volontiers sur les mêmes principes, n'ait pas parlé dans les *Mémorables* de l'immortalité de l'âme dont il est question dans tant d'ouvrages de Platon, soit qu'il n'ait pas attribué la même importance à cette grande doctrine, ou qu'il l'ait même puisée dans les écrits de son condisciple. Au moins lui a-t-il donné une place d'hon-

(1) C. VIII, 7, 3.
(2) C. VIII, 7, 28.
(3) *Œ. C.*, 92.

neur dans la ***Cyropédie***. C'est au moment où la mort va le saisir que Cyrus ne croit pas à la mort ; le corps est déjà presque tout entier entré dans le néant, que l'âme espère plus que jamais. Tant de sagesse, de prévoyance, de bonté, de piété au milieu de ces ruines, c'est un spectacle qui est à lui seul une démonstration et qui étale à tous les yeux la dualité de la nature humaine.

Les preuves de Xénophon sont à peu près celles de Platon. Le corps est visible, l'âme échappe aux regards; le corps est aveugle, l'âme clairvoyante; l'âme est nécessaire au corps pour le gouverner, mais le corps loin d'être nécessaire ou même utile à l'âme entrave son action ; le corps est composé, l'âme est simple. Ils diffèrent d'attributs et d'essence ; de telle sorte que la matière, quand elle tombe en dissolution par la mort, ne peut entraîner l'esprit dans sa chute et lui laisse sa liberté et sa pureté primitives.

Platon a d'autres raisonnements particuliers à son système, tel que celui de la préexistence et de la réminiscence, que Xénophon aurait rejetés comme trop subtils. Xénophon à son tour introduit quelques arguments que Platon aurait dédaignés comme trop vulgaires, bien qu'on les ait souvent répétés et qu'ils ne laissent pas de faire leur impression. C'est le culte des morts qu'on ne leur rendrait pas si on les croyait insensibles ; ce sont les tortures que les âmes des victimes infligent à leurs meurtriers ; ce sont les visions nocturnes qui apparaissent dans le sommeil, au moment où l'âme dans un état

presque voisin de la mort saisit mieux la vérité et prévoit l'avenir. Même dans ces grands sujets, Xénophon s'abandonne facilement à ses petites superstitions, ce qui le faisait peut-être mieux goûter des Anciens.

Mais ni l'un ni l'autre ne se sont servis de l'argument que les modernes regardent avec raison comme le plus considérable, la nécessité d'une justice suprême qui compense les inégalités et les cruautés de la fortune, qui punisse le vice honoré et honore la vertu méprisée, persécutée, abattue. Une telle idée, dont Platon approche, était fort éloignée des doctrines de Xénophon, qui trouve plus commode de nier le désordre de ce monde que de l'expliquer et qui écrit tout exprès pour montrer que le bonheur est inséparablement attaché à la vertu.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il présente l'immortalité de l'âme comme une possibilité, une vraisemblance, une croyance, une espérance qui soutient et console et non comme une vérité démontrée (1). Simmias, le disciple de Socrate, qui vient d'entendre et d'admirer son maître, et qui ne trouve rien à lui répondre, effrayé de la grandeur du sujet, plein de mépris pour la faiblesse humaine, ne peut s'empêcher de conserver et d'exprimer quelque doute (2). Socrate ne le condamne pas, et, pour achever de le convaincre, il en appelle au mythe, à la religion qui seule peut affirmer où la sagesse antique hésite encore.

(1) C. VIII, 7, 22.
(2) *Phéd.*, 107, a.

Mais cette âme immortelle, à quoi va-t-elle occuper son activité sans fin ? L'imagination de Xénophon ne se plaît pas comme celle de Platon à plonger et à se perdre dans ces mystères. Il suffit à Cyrus de savoir que ses enfants auront pour lui, après sa mort, le même respect qu'ils lui témoignaient pendant sa vie, et qu'il jouira du spectacle de leur concorde ([1]). C'est ainsi que, dans Homère, la fille de Cadmus, devenue déesse sous le nom de Leucothée, prend pitié d'Ulysse, en se souvenant qu'elle a vécu sur la terre parmi les hommes ([1]).

Xénophon ne peut consentir à perdre la terre de vue. Les plus spiritualistes des Romains étaient aussi tellement enfoncés dans la politique et le patriotisme qu'ils ne supposaient pas que la mort même pût arracher ces sentiments de l'âme, ni que l'âme pût être sans eux. Cicéron, dans son fameux songe de Scipion, semble aller sous la conduite de Platon à la découverte d'un nouveau monde dont il prend possession au nom de Rome. Virgile suit son exemple et montre l'Elysée déjà tout occupé à préparer la grandeur d'Auguste. Dante même a peuplé l'enfer de ses haines et de ses rancunes.

Il y a peu de morceaux plus étonnants dans notre langue que la description des Champs-Elysées dans le *Télémaque*. On peut cependant lui appliquer la même observation. C'est que la royauté, qui est tout sur la

([1]) C. VIII, 7, 17.
([2]) *Odyss.*, V, 334.

terre, remplit aussi le ciel et le Tartare. Les Dieux ne semblent occupés que de récompenser les bons rois et de punir les mauvais, et dédaignent le reste. Et pourtant, il semble que la plus grande récompense et la plus grande punition pour ces puissants de la terre aurait été d'être confondus dans la foule des morts, pour y trouver suivant leur humeur, la joie ou l'humiliation de l'obscurité commune.

Cyrus ne distingue même pas les bons des méchants, ou du moins il est si persuadé de sa vertu qu'il ne craint pas de paraître au tribunal suprême. Par un mouvement analogue à celui qui termine l'oraison funèbre de Condé, il appelle autour de sa tombe les Perses et les alliés; mais c'est pour le féliciter d'être désormais à l'abri de tous les maux (1) soit qu'il aille s'approcher du Dieu, soit qu'il rentre dans le néant.

On ne voit là ni le tremblement chrétien, ni les angoisses si admirablement exprimées par Bossuet, ni le sentiment de la vanité des grandeurs et même des vertus humaines, ni le repentir des fautes commises, et l'espoir dans la bonté divine. La reine Henriette remerciait Dieu de l'avoir faite reine malheureuse. Cyrus prie ses amis convoqués autour de son tombeau de faire les sacrifices d'usage et de le quitter avec la pensée qu'il est heureux.

Ce calme a aussi sa grandeur. Les approches de la mort ne sont point consacrées à démentir la vie. Socrate,

(1) C. VIII, 7, 27.

philosophe jusqu'au bout, dédaigne de s'inquiéter de sa sépulture (1). Il abandonne à ses amis et à la loi le soin d'ensevelir comme ils le voudront ce corps qui n'aura plus rien de commun avec Socrate. Cyrus se réjouit d'être rendu à la terre, cette bienfaitrice des hommes, qu'il a toujours aimés. C'est une belle parole pour terminer et un bon sentiment de placer son humanité au-dessus de ses conquêtes. David en mourant rappelle avec plus de force encore que « Dieu n'a point voulu qu'il bâtît une maison à son nom, parce qu'il est un homme de guerre et qu'il a répandu le sang » (2).

(1) *Phéd.*, 115, e.

(2) *Chroniques*, I, 28, 3.

CHAPITRE VIII

CONCLUSION

1. Résumé. — 2. Cyrus. — 3. Esprit pratique de Xénophon. — 4. Equilibre. — 5. Xénophon se connaît. — 6. Morale. — 7. Politique. — 8. Xénophon écrivain. — 9. Son influence.

1 — Nous avons exposé les principales idées de Xénophon sur l'éducation, la famille, la guerre, la politique, la religion. Elles ne diffèrent pas sensiblement dans leur ensemble de celles des plus sages de ses contemporains et n'ont rien de systématique. Elles portent cependant la marque propre et originale de l'auteur.

Tout le monde accorde qu'une éducation bien dirigée doit également fortifier le corps et l'âme. Mais déjà Xénophon est persuadé que les Athéniens faisaient trop pour l'intelligence et pas assez pour le corps. Il attaque les sophistes, s'effraie de l'éloquence, effleure seulement la philosophie et réserve toutes ses prédilections pour la gymnastique de Sparte, l'ordre et la grâce des chœurs d'Athènes, le maniement des armes, les beautés de la nature, les travaux de la campagne, le cheval, la

chasse surtout, qui enseigne toutes les vertus et tous les talents, jusqu'à celui de bien dire. Ce sage et bel esprit est avant tout soldat et campagnard.

Il est sensible, comme tous les Grecs, aux agréments de la société, aux douceurs de l'amitié, aux joies de la famille. Mais il est frappé et révolté de l'état d'infériorité où la civilisation de son temps, moins libérale que celle des âges héroïques, laissait les femmes. Il les défend, il les loue, montre leur rôle véritable, ne leur attribue point les droits dont leur sexe ne saurait que faire, mais leur rend ceux de la nature, et écrit en leur honneur le plus beau morceau de sa *Cyropédie*. Aucun Ancien n'a montré aussi plus de justice et de douceur aux esclaves, qu'il traite comme des hommes et presque comme des hommes libres.

Il a pratiqué la guerre, il l'aime; il la regarde comme un des plus hauts principes de l'éducation, un des plus nobles emplois de l'activité humaine. Il en connaît et il en applique au besoin les droits terribles, plus implacables encore chez les Anciens; il en consulte toutes les ruses qui ne sont pas toujours loyales. Le pillage de son temps et à ses yeux n'est pas un accident peu honorable, mais une partie nécessaire des institutions militaires et souvent le seul mobile de la guerre. Mais aucun Ancien n'a si souvent et si bien loué l'humanité envers les prisonniers, la douceur envers les vaincus, la pitié mêlée de respect pour l'ennemi désarmé et dont la clémence peut faire un ami.

Avec beaucoup de bons esprits de la Grèce il se tourne vers la royauté comme un abri commode contre les tempêtes et les désordres de la liberté. La liberté était sans limites ; il accorde à la royauté un pouvoir sans contrôle. Il l'entoure du prestige de la gloire, de la magnificence et du mystère. Il lui prête mille artifices pour s'insinuer et dominer dans les âmes. Mais ce pouvoir immense doit trouver en lui-même sa règle ; si tous les sujets n'ont qu'une volonté qui est celle du souverain, le souverain ne doit vouloir que le bonheur de ses sujets, fondé sur leur vertu et la sienne.

Enfin, il ne croit pas seulement à l'existence des Dieux, à leur providence, à leur intervention constante dans les affaires du monde, à l'immortalité de l'âme, mais il croit juste, naturel et nécessaire d'avoir ces pensées présentes dans toutes les actions de la vie et de se livrer aux pratiques quotidiennes d'un culte exact et minutieux.

2. — Toutes les vertus que Xénophon peut concevoir, il les a accumulées sur la tête de Cyrus, non pas seulement celles qui paraissent au premier plan sur la scène du monde, mais encore celles qui ornent la vie privée : fortement élevé, chéri de tous les siens, tendre avec ses parents et ses fils, grand conquérant et humain, fin politique, il trouve au milieu du tourbillon des affaires et dans le règlement de sa succession le temps de penser à Dieu. L'auteur a voulu lui donner la force et la grâce qui s'excluent souvent l'une l'autre.

Cyrus a été heureux, plus même que Xénophon ne le pense. Car si nous avons perdu les poésies persanes qui célébraient sa gloire, elle vit et vivra toujours dans les pages inspirées de la Bible, qui le louent presque comme un autre David.

Mais David le grand roi, le fidèle serviteur de Dieu, n'est souvent qu'un homme faible, violent, passionné. Il éprouve le malheur, il commet des fautes, il s'en repent. Il triomphe, il se désespère, il reprend confiance, il se répand en plaintes, en transports, en prières ardentes. Il excite l'admiration, la pitié, l'étonnement. Tous les accidents traversent sa vie et arrachent des cris à cette âme sensible et énergique, bien qu'elle sache où trouver la vraie consolation.

Cyrus n'a aucun défaut. Il est calme comme les statues de l'art primitif de la Grèce. Cette perfection constante est majestueuse mais un peu froide. Il est au-dessus de toutes les passions qui agitent les autres hommes. Hiéron aurait au moins voulu trouver dans les faiblesses et les douceurs de l'amour une compensation aux ennuis de la fausse grandeur. Cyrus refuse de voir la belle Panthée et quand Cyaxare lui offre en mariage sa fille Mandane avec la Médie pour dot, il s'en réfère avec respect au consentement de ses parents.

Le panégyrique soutenu même des meilleures vertus ne laisse pas de fatiguer. On y sent trop le parti pris de l'écrivain. La sagesse d'Enée a son mérite, mais elle ne peut intéresser comme la colère d'Achille. Un stoïcien

fait un mauvais héros de tragédie, et même dans la comédie, s'il se trouve par hasard un personnage raisonnable, sa raison a soin de parler brièvement et de ne pas rester longtemps en scène.

Il n'y a guère que Socrate dont on ne puisse dire de mal et dont on a dit tant de bien sans lasser. C'est qu'aussi il ne s'est peut-être jamais rencontré d'originalité aussi puissante ; c'est encore qu'il a été victime de la folle superstition des Athéniens. Son malheur fait plus facilement supporter sa sagesse.

Au moins Xénophon s'est-il efforcé de donner un tour particulier aux qualités de Cyrus. La nature et l'art y ont une part égale. La bonté, la finesse, l'intérêt se confondent dans ses actions qui valent mieux que ses mobiles. Il a encore plus d'esprit que de vertu, ce qui, après tout, est fort pardonnable. Mais sans nier les heureux effets de l'art pour développer un fonds riche de soi-même, en morale comme en poésie l'étude atteint plus rarement la véritable grandeur que la naïveté de la passion.

3. — Xénophon lui-même a plus de grâce que de force, plus de jugement que de profondeur ; il n'est universel qu'à condition d'être souvent superficiel. Il est borné de tous les côtés par les plus grands noms de la littérature et de l'histoire, Thucydide, Platon, Alexandre. Mais il n'en a pas moins son domaine propre qui s'étend de tous les côtés. Il est un des derniers Grecs qui soient encore complets et qui réunissent dans une cer-

taine mesure toutes les forces de l'esprit humain, dans la spéculation et la pratique. Il a, ici encore, été le fidèle disciple et l'imitateur de Socrate. Le créateur de la philosophie morale avait été sculpteur; soldat, président énergique de l'assemblée populaire, poète même à ses heures. Après lui, tout se complique et se divise comme chez les modernes. De ce vaste empire de l'intelligence, il se forme une multitude d'Etats séparés qui communiquent les uns avec les autres, mais qui ont chacun leur vie propre, plus savante, plus fructueuse même pour la civilisation, mais plus resserrée. Orateurs, philosophes, politiques, soldats, tous s'isolent et se dédaignent. Comment pourrait-on concevoir Platon, Démosthènes, Alexandre réunis dans un seul homme? C'est beaucoup pour Xénophon d'avoir des parties de chacun d'eux. La Bruyère a justement célébré le grand nombre et l'éminence des talents de Bossuet (1). Mais cette science solide et cette vaste imagination se sont toujours complu dans le passé et le présent, auxquels elles voudraient pour toujours enchaîner l'avenir. Dans un autre ordre d'idées et de style, Voltaire a été presque universel. Mais les mœurs de son temps lui refusaient l'expérience de l'action et de la politique, tandis que Xénophon, comme Voltaire le remarque lui-même (2), non sans une légère inexactitude, « était guerrier, philo-

(1) Disc. à l'Acad. fr.

(2) *Dict. philosophique*, art. Xénophon.

sophe, *poète*, historien, agriculteur, aimable dans la société. »

La vie contemplative, tant admirée d'Aristote et qui devient presque nécessairement celle des savants modernes, a son mérite. On y trouve le loisir, la réflexion et la patience nécessaires pour arriver plus sûrement à la recherche de la vérité. Mais c'est une vérité souvent abstraite, à qui la vie manque et dont on se contente de faire l'anatomie. L'expérience de l'action, du monde, des voyages, de la guerre, du commandement, de la politique, est aussi propre à aiguiser l'esprit et à lui donner, comme dit Montaigne, « une suffisance qui ne soit pas purement livresque ». Xénophon ne regarde donc point toujours au dedans de lui-même. Tout ce qui le frappe au dehors, tout ce qui est approuvé par les hommes, tout ce que le succès met en lumière, tout ce qui lui réussit à lui-même, il l'ajoute à sa sagesse. Il est le conservateur des idées moyennes qui circulent partout et qu'il s'approprie par un choix judicieux. Même quand il invente, comme dans la *Cyropédie*, il se souvient toujours; mais il se souvient surtout de ce qu'il a vu, de ce qu'il a essayé. Il ne prêtera au héros de son imagination aucune action dont il ne soit capable lui-même, dont il n'ait un bon garant. Si son idéal ne va pas trop haut, il ne choque jamais la réalité. Tout en est applicable. Cyrus ou Socrate ne perdent jamais la terre de vue. Il ne force pas son imagination pour les guinder au-dessus de l'humanité. Tout grands qu'ils soient, ils sont hommes,

comme Xénophon, qui semble toujours avoir leurs actions sous les yeux et leurs paroles dans ses oreilles, pour les faire servir à son instruction et à celle de tous. Il est encore l'Athénien du temps de Périclès, qui « philosophe sans mollesse » ([1]), c'est-à-dire qui ne voit pas dans la sagesse le but unique et suprême de la vie, mais seulement la règle qui doit diriger l'homme dans l'action, laquelle est son vrai mérite et sa fin propre. C'est lorsqu'il conseille aux Grecs de ne pas rendre leurs armes, après la mort de Cyrus-le-Jeune ([2]), qu'on le reconnaît pour un élève de Socrate et que Phalinus, l'envoyé du grand roi, lui fait en souriant ce compliment qui lui convient si bien, quoique quelques manuscrits mettent ici le nom de Théopompe à la place du sien : « Jeune homme, tu as l'air d'un philosophe et tu parles avec grâce. »

4. — Les esprits véritablement originaux sont naturellement tout d'une pièce et absolus. Ils n'acceptent pas les pensées d'autrui, mais imposent les leurs. Quand Platon veut présenter le modèle d'un Etat organisé suivant les règles de la raison et de la justice, il le fait sortir tout entier de son imagination. Il dédaigne les enseignements contradictoires et souvent peu conformes à la morale que fournit l'histoire. Il est entier et entêté dans ses opinions. Il ne feint pas de les pousser jusqu'à

([1]) Thucyd., II, 40, 1.

([2]) *An.*, II, 1, 12. V. la *note* de R. Kühner, *Anab.*; Leipsig, 1853.

leurs dernières conséquences. Si la nature humaine refuse de se plier à toutes ses conceptions, il lui fera plutôt violence. Si quelques grands hommes n'ont point connu ou appliqué ses principes, il n'y a pas de grâce pour eux. Homère sera condamné tout aussi bien que Thémistocle ou Périclès. Il se place dans le monde des idées où il règne à son aise, où il n'a besoin de ménager ni les nécessités des choses, ni les préjugés, ni les passions des hommes, ni leur liberté. Il était suffisant pour Xénophon ou Agésilas d'avoir traversé l'Asie ; Alexandre voulut la soumettre et la posséder. Platon ne veut pas non plus de partage ; il fait la loi comme un conquérant. Il n'ignore pas, après tout, que le temps se chargera de faire entre ses doctrines la distinction qu'il ne veut ou ne peut établir lui-même, et laissera tomber le système souvent arbitraire ou chimérique pour recueillir le suc, l'esprit même, qui est admirable.

Autres sont les conditions du bon sens, qui ne s'aventure pas si loin, qui ne perd jamais la terre de vue ; il ne faut pas le dédaigner, puisqu'il est le lest de la raison humaine. Xénophon dirait volontiers, avec le Néoptolème d'Ennius (1), « qu'il est bon de philosopher, mais un peu ; car de se jeter tout entier dans cette étude, il n'en est point d'avis. » Il combine plus qu'il ne trouve ; il rassemble la sagesse de tous les grands hommes et de tous les pays pour en faire un ensemble nouveau et qui

(1) Cic., *Tusc.*, II, 1.

est à lui. Les exercices militaires de Sparte et la douceur d'Athènes, la frugalité du philosophe et la magnificence de l'Asie, la liberté grecque et la soumission orientale, les travaux de la guerre et ceux de la campagne, les finesses de la politique et les douceurs de l'amitié, les maximes antiques et les sentiments modernes, de tant d'éléments divers, il sait faire un tout harmonieux où les contrastes s'équilibrent et se font valoir. S'il faut admirer Phidias, qui n'avait pas besoin de modèle et fixait les yeux sur l'idéal divin qu'il portait en lui-même, pour représenter dans leur majesté Jupiter ou Minerve, la méthode de Zeuxis ne valait guère moins, qui, pour peindre la beauté d'Hélène, empruntait quelque trait de beauté à chacune des plus nobles filles de Crotone [1].

5. — Si Xénophon se possède aussi bien et dirige avec ensemble tant d'aptitudes différentes, c'est qu'il s'est étudié et se connaît. Il n'y a pas de précepte de son maître qu'il ait mieux appliqué. Il parle souvent de soi, sans se surfaire et sans s'abaisser, sans jouer de rôle, avec une sincérité qui sait se faire sa place et ne la met ni trop haut ni trop bas. Il a la faiblesse de revenir souvent sur l'art de commander, de diriger les hommes, de mépriser leur volonté, mais il n'a rien d'impérieux et n'aspire jamais au premier rang. Dans sa fameuse retraite, l'initiative vient de lui, mais il ne veut ni ne peut être gé-

[1] Cic., *Orat.*, II, 8. — *Invent.*, II, 1.

néral en chef. Il baisse facilement partout pavillon devant la puissance et le nom seul de Sparte. Il se justifie sans cesse auprès de ses soldats. Il n'est pas assez fier pour dédaigner de se mettre à la suite d'un Seuthès, un barbare qui le paie mal. Il se fait le compagnon et l'ami d'Agésilas comme il avait été celui de Socrate. Nul parmi les Anciens n'a possédé à un si haut degré le sentiment de l'admiration. Cet esprit juste, sensé, observateur, ouvert à toutes les nouveautés, amoureux de la vraie grandeur, et, comme le veut Platon ([1]), aussi bien chez les autres que dans lui-même, est toujours maître de lui. Il a rarement dépeint ou ressenti la passion. Il est content de ses amis et de lui-même. Il porte dans tous ses écrits, comme dans sa vie, cette bonne humeur inaltérable qu'il a prêtée à Cyrus. Il parle des chasses des Perses avec autant de plaisir que de leurs institutions, et de sa belle campagne de Scillonte comme de la retraite des Dix-Mille. On dirait qu'à l'exemple de Cyrus, il remercie les dieux de lui avoir donné tant d'occasions de sentir lui-même et de faire comprendre tout ce qu'il vaut.

6. — Cette joie intérieure, ce contentement modeste mais solide de soi-même, vient d'une conscience honnête, mais qui ne songe pas à s'observer avec trop de délicatesse et qui ne subtilise pas sur les caractères de la vraie vertu. A voir de trop près en soi la faiblesse hu-

([1]) Plat., *Leg.*, V.

maine qui éclate encore plus dans le bien qu'elle pourrait faire que dans le mal qu'elle fait, on tombe dans le découragement : du combat contre les passions il reste un fonds d'amertume. Le vertu de Xénophon ne se consume pas dans ces luttes intérieures; elle se répand au dehors avec plus de prudence que d'élan, de modération que de désintéressement, et de bonté que d'amour. Elle n'en a pas moins son prix.

Il y a bien des manières de présenter aux hommes les vérités morales. La meilleure est sans doute de faire luire à leurs yeux le bien idéal dont la perfection n'existe qu'en Dieu même et dont ils peuvent approcher, ou du moins auquel ils peuvent aspirer de toute la force de leur âme. S'ils en restent éloignés, ils auront du moins le mérite d'avoir des pensées supérieures à leurs actes, de savoir où est la véritable grandeur. De là naîtront les fortes vertus, le respect et la défiance de soi-même, le dévouement, le sacrifice, tout ce qui rend à l'homme l'inappréciable service de l'élever au-dessus de l'homme, de lui faire dédaigner les misères et les petitesses du monde, pour mesurer toutes choses, non à ce qu'elles paraissent mais à ce qu'elles sont véritablement aux yeux de la conscience. C'est la méthode de Platon, son plus beau titre de gloire, c'est la doctrine stoïcienne.

Mais au lieu de donner à la vertu cette majesté sévère, on peut aussi la rapprocher de la vie de tous les jours, montrer qu'elle a sa place dans chacune de nos actions, qu'elle les mène à bonne fin, qu'elle est une condition de

succès et de bonheur, qu'elle est aimable et même facile, qu'elle est le penchant naturel de l'âme humaine. De là sortiront toutes sortes de qualités moyennes et pratiques, moins grandes mais d'un usage plus fréquent, dont la vie ordinaire se contente, qui sont la monnaie courante de l'honnêteté et qui rendent quelquefois plus de services que le mérite extraordinaire, puisqu'il ne trouve pas toujours l'occasion de se placer. Xénophon ne va pas toujours plus loin, confondant volontiers la sagesse et l'intérêt bien entendu, mais y ajoutant cet instinct des âmes naturellement élevées, mélange singulier et précieux de vertu et d'orgueil, difficile à définir, tout-puissant néanmoins, auquel les Grecs donnaient un nom formé du beau et du bien et qui ressemble fort à ce que nous appelons l'honneur.

Cyrus, avec sa vertu correcte, savante, énergique, noble, gracieuse, ressemble fort à l'honnête homme du XVII[e] siècle et au vrai gentilhomme, mondain mais sûr, fait pour les plaisirs de la société et les fatigues de la guerre, incapable de bassesse, qui ménage sa réputation et sa fortune, mais sait à l'occasion tout sacrifier pour garder la fidélité à un ami. Cyrus est ambitieux mais n'est point égoïste ; il ne se trouverait point heureux si son bonheur n'était partagé. Xénophon lui-même a ce caractère rare chez les Anciens, qu'il est moins Athénien qu'il n'est Grec, moins Grec qu'il n'est homme. Sa patrie a eu à se plaindre de lui, bien qu'en définitive elle ait profité de sa gloire; le genre humain lui doit de la re-

connaissance. Il n'a guère écrit que pour être utile, et il n'y a pas de vérité qu'il ait mieux et plus souvent placée dans tout son jour que la modération dans la puissance, le respect pour la faiblesse, la pitié pour le malheur, l'humanité pour tous. Il est, à ce point de vue, comparable a ce que la Grèce a produit de plus grand et à Platon lui-même.

7. — Xénophon dans la *Cyropédie,* comme Fénelon dans le *Télémaque,* s'est attaché en politique au point le plus général, le plus simple et aussi le plus important, l'exercice de la souveraineté, l'art de commander, la nécessité d'obéir. Aristocratie, démocratie, royauté ou formes mélangées de ces différents types, il y faut toujours la concorde, la discipline, le conseil qui ordonne et le bras qui exécute. Sans doute, le choix entre ces différents systèmes de gouvernement ou leurs combinaisons variées est un des problèmes les plus considérables de la civilisation, que le philosophe discute dans le cabinet et que les peuples tranchent souvent au milieu des horreurs de la guerre civile. Mais les meilleures institutions et les plus savantes peuvent soutenir la sagesse des hommes et non la suppléer. Cette sagesse si nécessaire se montrera même d'une manière plus frappante dans un régime politique simple, peu compliqué, comme le courage du soldat antique ou du chevalier est plus visible sous ses armes encore primitives. Il n'est pas bien sûr que Xénophon ou Platon aurait été bien satisfait de vivre sous ce roi jeune, éclairé et tout-puissant, qui se charge d'appli-

quer leurs théories, pas plus qu'Iphicrate ou Epaminondas n'auraient voulu combattre sur le char d'Achille. Mais quels que soient les progrès que le temps et l'expérience amènent avec eux, il ne faut pas qu'ils fassent illusion; ils améliorent plus facilement les inventions humaines que l'homme lui-même. Plus l'instrument est savant, précis, puissant, plus il faut prendre garde qu'il ne finisse par valoir mieux que l'ouvrier.

Combien souvent les moralistes et les prédicateurs du XVIIe siècle n'ont-ils pas entretenu les grands de la nécessité du travail, de la capacité, des vertus, pour conserver leur prestige et leur domination? Ils ne les ont point assez persuadés; ils auraient été effrayés des événements qui leur donnaient raison, plus qu'ils ne pensaient eux-mêmes, et qui ont puni la légèreté, l'orgueil et l'incapacité avec plus de violence que de véritables crimes.

Les peuples modernes entendent se charger eux-mêmes du soin de leur bonheur, qui est leur intérêt, et de leur liberté, qui est leur dignité. C'est à ceux que la souveraineté appartient en principe et quelquefois en fait; souveraineté plus redoutable encore que celles des rois despotiques, puisqu'elle est plus sûre de ses droits et encore plus irresponsable. Athènes, dont la turbulence effrayait Xénophon, excluait de la vie politique les étrangers domiciliés et les esclaves, et, malgré ses tendances et ses principes, n'était qu'une petite oligarchie. Aristote reproche à Platon d'avoir poussé l'hypothèse

jusqu'à l'impossible dans sa *République* en la chargeant de nourrir cinq mille guerriers oisifs (1). Qu'aurait-il dit des immenses agglomérations des nations européennes, de la difficulté de les gouverner, de leur prétention et de leur droit à s'administrer par elles-mêmes ou par leurs élus! Mais aussi quelle carrière pour le sage qui veut instruire les hommes! C'est beaucoup de former un Cyrus ou un Télémaque. Mais comment mener à bonne fin l'éducation d'un souverain à mille têtes, qui a tant de caprices et de passions, si peu de loisir, de lumière? La sagesse, la modération, le travail sont-ils moins nécessaires à la royauté qui s'appuie sur le nombre qu'à celle qui comptait sur le privilége de la naissance?

Il faudra donc toujours appliquer les principes de Xénophon si simples et si justes et savoir commander et obéir. La politique est plus compliquée, le commandement plus difficile, l'obéissance plus nécessaire. L'individu veut être libre et l'Etat est exigeant; la notion de l'équité et du droit naturel se fortifie dans tous les cœurs et la loi est savante; la conscience est délicate et le devoir souvent incertain. Les traditions d'un long passé, les nécessités du présent, les prévisions de l'avenir se mêlent sans pouvoir se confondre et sans se ressembler. Moins que jamais le gouvernement des hommes ne peut être abandonné au hasard, et il appartient à peine à une réflexion profonde aidée de l'expérience de l'his-

(1) Arist., *Pol.*, II, 3, 5.

toire et de la philosophie d'établir l'harmonie au milieu de tant d'éléments contraires qui sont le fond de la société moderne. Il faudra donc toujours asseoir la véritable supériorité sur la vertu d'abord, ensuite sur la capacité et le travail, solliciter, encourager, récompenser tous les mérites. Il faudra surtout être aussi persuadé que Xénophon lui-même de l'impuissance de la force, de la stérilité de la crainte et pousser presque jusqu'à la témérité la confiance dans la raison, la douceur et la justice.

8. — Toute l'antiquité a vanté le mérite du style de Xénophon. Nous avons vu la théorie de l'éloquence dont il fait consister le principal mérite à ne parler que de ce qu'on sait pour l'avoir étudié soi-même, à se pénétrer de la vérité avant de la communiquer, à oublier le soin de son esprit et de sa vanité pour laisser passer les choses elles-mêmes ; théorie excellente mais un peu courte et qui ne fait pas une place assez grande à l'imagination d'un Platon ou à la passion d'un Démosthènes. Socrate lui-même a voulu plutôt instruire que toucher ; la vivacité originale de sa parole joint toujours l'agrément à la force de la pensée, mais s'interdit le pathétique même devant le tribunal des Héliastes.

Xénophon prend volontiers avec ses lecteurs le ton de Cambyse qui donne ses dernières instructions à Cyrus, sans s'inquiéter du danger où va se jeter le jeune prince. Il abonde dans son sentiment ; il le développe, il le reprend. Il réussit à convaincre quelquefois mieux qu'il ne

l'eût voulu et la plupart des pensées qu'il a exposées, imitées, remaniées par ses successeurs sont devenues de véritables lieux communs.

Mais ces lieux communs que les écrivains modernes évitent avec tant de soin et leurs lecteurs avec une impatience plus grande encore, ne déplaisent pas dans les Anciens. Les idées systématiques, les pensées raffinées, le style laborieux, la recherche de la nouveauté, toutes les qualités et les défauts nécessaires de notre temps pour frapper et retenir l'attention, l'amusent d'abord et la fatiguent assez vite. Le naturel, la simplicité, la grâce reposent et rafraîchissent l'esprit. On pardonne à Xénophon et on lui sait gré d'avoir toujours raison.

La vérité la plus simple, quand elle se produit pour la première fois au jour, a un accent de naïveté et de sincérité qu'elle ne retrouvera plus lorsqu'elle sera devenue la propriété impersonnelle de l'esprit humain. Avant que le commun des écrivains s'en soit emparé, Xénophon l'a découverte ou exprimée avec joie et curiosité ; il en a fait tout le tour, surpris de tout ce qu'il y voyait et faisant partager son impression. La rhétorique même la meilleure, celle d'un Isocrate ou d'un Cicéron, orne et gâte à la fois les idées générales ; ils plaident pour la vérité au lieu de se borner à la montrer ; ils plaident surtout pour eux-mêmes comme tous les avocats, pour leur réputation, pour leur esprit, pour l'amour de l'art.

Il est assez inutile de faire l'éloge du style simple, le

plus vrai, le plus moral et peut-être le plus persuasif de tous. Mais la simplicité n'est pas la même dans tous les temps. Chez les Grecs elle est libre et familière, chez les Romains grave, chez les Français noble. La conversation de Socrate a donné le ton à Xénophon et même à Platon. Elle ne dédaigne rien. Dans les plus petits sujets comme dans les plus grands, sans vouloir ni s'abaisser ni s'élever, elle est à l'aise et enjouée. Elle appelle toutes les choses par leur nom, elle ne vante pas seulement l'agriculture ou l'art militaire ou les vertus domestiques; elle cède la parole au paysan, au soldat, au père de famille aussi bien qu'au politique et au roi.

Xénophon n'a pas besoin de dire que les Dix-Mille sont fatigués de leur glorieuse mais bien longue expédition, il laisse parler Antiléon de Thurium, qui est un peu le premier venu (1). « Je suis fatigué de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, de marcher en rang, de monter la garde et de me battre. Je désire enfin me reposer de ces travaux, et, puisque nous avons la mer à notre disposition, je veux m'embarquer, m'étendre tout de mon long comme Ulysse et aborder en dormant à la Grèce. » Le Romain est toujours majestueux. Cicéron a beau vouloir reproduire la naïveté d'une description de Xénophon ou d'un dialogue de Platon, le génie l'emporte et il se laisse aller aux flots de son éloquence. Ce n'est pas sans raison que Montaigne

(1) *An.*, V, 1, 2.

trouvait ses lettres même trop travaillées et trop oratoires. César, dans ses *Commentaires* si justement loués par Cicéron, prend autant de soin de sa dignité que de sa gloire ; il est et veut paraître grand ; mais il croirait s'abaisser si on le trouvait aimable. Chez nous le style le plus simple, celui de Voltaire par exemple, si puissant, si sensé, si vif, plus nourri et plus fort, mais aussi quelquefois plus fatigant que celui de Xénophon, a la légèreté et la grâce de la cour, mais rien de populaire. Par une contradiction qu'il faut ajouter à celles que nous avons signalées, nos mœurs sont devenues démocratiques, les traditions de l'aristocratie persistent dans la littérature. Malgré des efforts plus louables qu'heureux, il ne s'est encore produit aucun ouvrage de mérite qu'on pût mettre entre les mains de l'enfance ou du peuple et qui leur plût en même temps qu'aux esprits cultivés.

La simplicité de Xénophon est déjà savante. L'art, auquel il fait une si grande place dans la morale, la politique, la guerre, la chasse et toutes les occupations des hommes, se mêle ici plus que jamais à l'heureux instinct de la nature. Ce n'est plus l'imagination candide et émue d'Hérodote, ni la langue irrégulière, heurtée, violente de Thucydide, aussi originale que la pensée qu'elle exprime. Dans l'intervalle, si court qu'il soit, les sophistes ont assoupli les constructions, créé la grammaire, développé le goût des antithèses, de la symétrie, des cadences, fixé le sens et la place des mots,

recherché l'harmonie et tout ce qui peut flatter l'oreille. Isocrate s'accuse plus d'une fois et non sans raison d'avoir été trop curieux de ces agréments qui conviennent d'ailleurs à un esprit sensé, modéré, honnête, mais superficiel. Xénophon, malgré l'opposition judicieuse et assez vive qu'il fait à la rhétorique des sophistes encore plus qu'à leur morale, a profité de leurs leçons. Sa phrase est régulière, élégante, ornée de toutes ces allitérations si chères aux Grecs, où l'on rapproche les mots qui se ressemblent avec des variétés de sens et d'harmonie. Il évite les antithèses trop marquées et les figures oratoires qui donnent souvent aux paroles un mouvement qui n'est pas dans la pensée. De même qu'il revient souvent sur les maximes qui lui tiennent le plus au cœur, il reprend volontiers les tours, les constructions, les expressions mêmes dont il est le plus satisfait. Il montre ainsi sa préférence pour les détails qui peignent et mettent les choses sous les yeux.

Son talent d'écrivain n'est peut-être nulle part plus étonnant que dans les passages techniques qui se rencontrent si souvent dans ses ouvrages. Il ne cherche pas l'agrément au dehors ni à côté du sujet. Il le connaît si bien, il le tourne de tant de côtés et avec tant de plaisir, il est si heureux de s'y entendre, de montrer son expérience, de se rappeler ce qu'il a fait lui-même, qu'il ne peut manquer d'intéresser le lecteur à ce qui l'intéresse tant lui-même. Chasse, agriculture, manœuvres de guerre, équitation, finances, il met dans tous les sujets pratiques

non pas l'éclat qui ne saurait leur convenir, mais la justesse, l'élégance, la finesse d'un observateur attentif, curieux, passionné. Il trouve dans la vie commune, dans les beaux-arts, dans la nature, des comparaisons aimables et familières. Il se sait gré à lui-même d'amener à propos une image qui fasse valoir son sujet par la ressemblance ou le contraste [1]. Ni Lucrèce, ni Virgile ne l'ont surpassé dans l'art difficile et important d'être à la fois agréable sans recherche, exact sans sécheresse.

Ses narrations ne plaisent tant que parce qu'elles laissent parler les faits eux-mêmes et abandonnent les réflexions au lecteur. Dans ce fameux passage de l'*Anabase* [2] où les Grecs, du haut de la montagne de Théché, aperçoivent enfin la mer, terme de leur retraite, Xénophon ne fait mention ni des fatigues et des dangers, ni du bonheur de revoir la patrie et de tout ce qui pourrait faire la matière d'une belle et pathétique amplification. Mais il n'a omis aucune des nuances successives par lesquelles passent la joie et les transports des Grecs, la surprise, l'inquiétude, la curiosité, l'émotion qui se propage de rang en rang et se renouvelle, les larmes, le monument élevé sans ordre, à la hâte et par tout le monde. Peinture naïve et vivante où l'attitude et les mouvements des personnages font assez voir ce qui se passe dans leur cœur.

Ce style sain, facile, agréable, et qui est bien l'homme

(1) *Ec.*, XVII, 15.
(2) *An.*, IV, 7, 22.

même se proportionne à tous les sujets. Socrate ne conseille pas de se faire des amis du même ton dont il démontre la Providence. La *Cyropédie* prêtait à la variété. L'auteur s'amuse avec les jeux de l'enfance, devient grave avec Cambyse, de bonne humeur avec les compagnons de Cyrus, aussi fin que lui en expliquant sa politique. Nous avons comparé sa grande bataille avec celle de Rocroy et elle n'est pas indigne de ce parallèle. La mort de Cyrus, la prière et le discours qui la précèdent sont des morceaux achevés et véritablement grands. Mais il faut bien reconnaître qu'en général la force lui manque, parce qu'il s'interdit l'émotion, dont peut-être son âme égale et calme n'était pas capable.

Ses discours, habiles, populaires, bien raisonnés ne sauraient être comparés avec la profondeur quelquefois obscure de Thucydide, ni avec l'art consommé et trop visible des historiens Romains et surtout de Tite-Live. Il est naturel et juste, mais souvent diffus. Salluste, qui l'imite volontiers, ne manque jamais de le resserrer. Il faut un mouvement d'impatience et de passion pour qu'il se décide à être court. C'est ainsi qu'au dernier combat qu'on doit livrer avant d'arriver à la mer, il jette à ses soldats cette vive apostrophe : « Ceux que vous voyez devant vous sont les seuls qui nous empêchent encore d'être où depuis longtemps nous nous hâtons d'arriver ; si nous le pouvons, il faut les dévorer tout crus » (1). On ne saurait

(1) *An.*, IV, 8, 14. — *Hell.*, III, 3, 6. — *Il.*, 4, 35.

marquer en moins de mots le désir d'en finir, la nécessité de la victoire, le regret de la patrie absente, avec une pointe de gaieté, qui n'abandonne jamais les Grecs même dans le sérieux du péril. Il a été si content de sa phrase, dont il a emprunté l'idée à Homère, qu'il n'a pu s'empêcher de la replacer dans les *Helléniques*.

Sa vraie faiblesse c'est de pencher vers la prose poétique et d'y verser quelquefois. La différence profonde qui avait distingué les deux langues et les deux ordres de sentiments qu'elles expriment, s'effaçait de plus en plus à leur commun détriment. La grande poésie disparaissait avec Euripide ; Aristophane le raille encore après sa mort, mais commence à le regretter. La moyenne et la nouvelle comédie se rapprochent de plus en plus de la prose et de la simple conversation, pendant que les sophistes mesurent et scandent leurs périodes. Le pur et froid atticisme que Cicéron n'admire qu'avec tant de réserves et dont ses contemporains étaient si entêtés, se serait desséché à force de simplicité ou amolli à force d'agréments, si les passions de la tribune, tant redoutées de Xénophon, ne lui avaient donné une vie nouvelle. Xénophon, l'abeille attique, comme on l'a dit si souvent, butine sur toutes les fleurs. Le miel qu'il en compose est plus doux assurément mais moins généreux que cette liqueur enivrante de la liberté, que des échansons, bien imprudents suivant Platon, versaient à pleins bords à la démocratie. La grâce de Xénophon, l'originalité de Platon ne suffisaient pas encore pour mettre l'atticisme en son

point de perfection. Il y fallait la plénitude virile et la flamme de Démosthènes.

9. — Les deux grands disciples de Socrate, souvent mécontents d'Athènes et de la Grèce, y ont cependant obtenu de leur vivant toute la gloire qu'ils méritaient. La postérité, plus bienveillante encore et plus juste, leur a donné à chacun le destin qu'ils ont choisi.

L'influence de Platon, plus grande et plus profonde comme son génie, ne s'est pas renfermée dans les écoles; elle s'est emparée de tous les esprits méditatifs que leur nature ou les circonstances ont éloignés de l'action pour les porter à la recherche de l'idéal. C'est surtout dans les époques troublées ou critiques si fréquentes dans l'histoire, lorsque, entre le passé qui s'écroule et l'avenir qui ne s'élève pas encore, le genre humain ne sait où trouver sa voie et que fatigué des calamités et des bassesses, il se replie sur soi-même pour saisir au fond de la conscience la règle et l'espérance qui lui échappent, que la doctrine de Platon a été presque une religion qui console, qui relève et rend digne de temps meilleurs. Descartes, dont les opinions se rapprochent sur tant de points de celles de Platon, a annoncé et dominé tout le grand siècle. Mais il a régné sur les intelligences plus que sur les âmes, il a plus éclairé que réchauffé. En donnant à ses idées le tour régulier et scientifique qui convient mieux aux modernes, il les a dépouillées non-seulement de l'éclat de l'imagination et de la poésie grecque, mais encore de la force morale et consolatrice qui est la vraie vertu de Platon.

Xénophon, ami des temps plus heureux, a toujours plu aux esprits pratiques qui profitent de son expérience, et aux hommes du monde que son esprit charme et que sa morale n'effraye point. Mais c'est surtout chez les Romains qu'il a trouvé des disciples dignes de lui et comme il les aurait voulus. On dirait presque qu'il a écrit pour eux plus que pour les Grecs mêmes.

Il faut faire une exception et elle est brillante. Alexandre n'a pas égalé seulement les conquêtes de Cyrus mais encore sa grandeur d'âme envers les rois vaincus, sa douceur envers les prisonniers et les peuples soumis. Et si l'on songe à sa violence naturelle, à ses emportements, au fond de barbarie de tous les rois de Macédoine, à la mort de Clitus, on fera dans la gloire de son humanité la part d'Aristote et de Xénophon.

Mais en général les Grecs admirent, analysent avec leur sagacité et leur raffinement ordinaires les mérites littéraires de Xénophon, plus qu'ils ne sont tentés d'appliquer ses principes. Epaminondas et Philippe avaient renouvelé la tactique, Platon et ses disciples avaient poussé si loin la morale qu'ils semblaient l'avoir créée une seconde fois. Quant au grand art, l'art vraiment royal et divin de commander et d'obéir, les Grecs n'en furent jamais capables.

Aucune république ne put maintenir longtemps sa suprématie et après Alexandre il ne s'éleva pas un seul bon roi. Les Grecs ne méritèrent jamais non plus l'éloge

ironique que firent d'eux les Scythes ([1]), lorsqu'ils refusèrent de rompre le pont de l'Ister, confié à leur garde par Darius. Ces barbares disaient que de tous les esclaves ils étaient les plus dévoués et les plus fidèles. Ils n'ont point les vertus qui peuvent accompagner la sujétion et la rendre honorable. Il fallait qu'ils fussent véritablement faits pour la liberté, puisqu'au moment où elle disparut, elle abîma tout avec elle ; il ne resta rien du naufrage que l'esprit, admiré non sans quelque dédain par les vainqueurs et qui persista jusqu'au bout.

A Rome Xénophon est populaire. Cicéron y introduit Platon et le fait goûter de quelques bons esprits ; mais il trouva Xénophon établi et en pleine possession de la faveur. Tout y aidait, et son élégance sans profondeur et les sujets qu'il traite et qu'il semble choisir à souhait, la campagne, la guerre et la politique et jusqu'à sa mauvaise humeur contre les lettres et la philosophie dont il médit avec autant d'ingratitude que Caton ou Salluste ([2]).

Tout le monde le lit et l'imite. Salluste le resserre, Cicéron le développe et le traduit, Horace et Virgile lui font les honneurs de leurs vers. C'est à travers ses ouvrages qu'on voit et qu'on admire la nature. C'est dans la *Cyropédie* que les nobles raillés par Marius, généraux

([1]) Hérod., IV, 142.

([2]) Sal., *Jug.*, 85. — *De ordin. rep.*, I, 9.

improvisés par la faveur populaire ou le privilége de la naissance, se hâtaient d'apprendre l'art militaire pendant le trajet qui les menait à l'ennemi. Xénophon était plus agréable à lire que Polybe ou les tacticiens de profession, et l'on ne pouvait lui reprocher de n'avoir pas pratiqué ses théories et de parler de la guerre sans l'avoir vue, comme un Phormion le faisait ridiculement devant Annibal.

Cyrus est encore plus Romain qu'Enée lui-même. Il ne lui manque que l'épreuve de la mauvaise fortune, la fermeté indomptable dans les revers, trait bien caractéristique du peuple Romain. Mais la pauvreté, l'exercice violent, la tempérance, le désir de dominer sur les peuples riches plutôt que de s'emparer de leurs richesses, l'esprit d'invention appliqué à l'armement, la fidélité inviolable aux alliés, le respect des Dieux, toutes les vertus qui fondent l'empire de Cyrus, conviennent à la jeunesse du peuple Romain. Et quand l'autorité est solidement établie, qu'elle embrasse presque toute la terre, que le luxe et les plaisirs font invasion, que les fortes têtes de la république s'efforcent en vain de rabattre l'orgueil des grands, de leur inspirer de l'humanité envers les peuples soumis, de mettre au moins de la régularité dans le pillage du monde, de donner à la ruse et à la force les apparences de la justice, et de couvrir les ressentiments, la crainte, le mépris d'un vernis de bonté hautaine, qui pouvait mieux donner ces leçons de royauté et montrer qu'il est facile de gouverner les hommes, qu'un Cyrus

contre lequel il ne s'éleva jamais de révolte et que les peuples vaincus appelaient leur père? On comprend donc que Scipion ait toujours eu la *Cyropédie* dans les mains, que Caton en conseille la lecture, que Cicéron désire que son frère en applique mieux les principes, que soldats, agriculteurs, beaux-esprits, tout le sénat de Rome en ait fait ses délices et que le début de Tite-Live ressemble à celui de Xénophon.

C'est une autre variété de mérite qui a plu en France: et d'abord la partie romanesque et touchante. L'amour de Panthée, la mort d'Abradate, le dévouement de Tigrane sont les premiers et les meilleurs modèles de cette littérature chevaleresque qui a charmé tout le moyen âge, inspiré la poésie moderne et qui, transformée et devenue plus populaire, amuse et passionne les modernes, et menace de s'emparer de tout l'empire des esprits. C'est aussi la magnificence de la cour orientale, le bel ordre, la noblesse dans la soumission, la politesse et la grâce du cavalier et du gentilhomme, un vrai Versailles transporté dans l'antiquité et l'Asie, avec autant de splendeur et plus de naïveté et de poésie. C'est enfin l'heureux emploi de la fiction appliquée à l'art sévère et difficile de l'éducation, forme de roman où le Français a excellé. Rabelais est plein de sens et de grandeur au milieu de ses folies; un amour ardent de l'humanité et de la vertu éclate dans les langueurs de *Télémaque*; les vérités les plus utiles et les plus hautes se mêlent aux paradoxes de l'*Emile*. Peut-être, comme dans la *Cyro-*

pédie, les défauts étaient-ils nécsssaires pour faire passer et mieux apprécier les qualités. Comme les nécessités des choses changent sans cesse, et que, sauf un petit nombre de principes, les idées des hommes varient en même temps, c'est une veine de littérature qui est loin d'être épuisée.

Si les mérites de Xénophon ne vont pas toujours jusqu'à la véritable grandeur, leur multiplicité étonne et séduit. La *Cyropédie* convient au militaire par la tactique et les batailles, à l'homme d'Etat par la politique et la finesse, aux beaux-esprits par les aventures et le roman, au sage par la philanthropie, à tous par le charme et l'élégance du style. La première fois que Xénophon prend la parole dans l'*Anabase*, le général Chirisophe ne peut s'empêcher de lui adresser un éloge à la spartiate, sobre, mais qui fait entendre beaucoup (1). « Auparavant, Xénophon, je ne savais rien de toi sinon qu'on m'avait dit que tu étais d'Athènes ; mais aujourd'hui je loue ce que tu dis et ce que tu fais, et je voudrais qu'il y en eût beaucoup qui fussent comme toi ; car ce serait un bien général. »

(1) *An.*, III, 1, 45.

FIN.

TABLE

I

II

III

IV

V

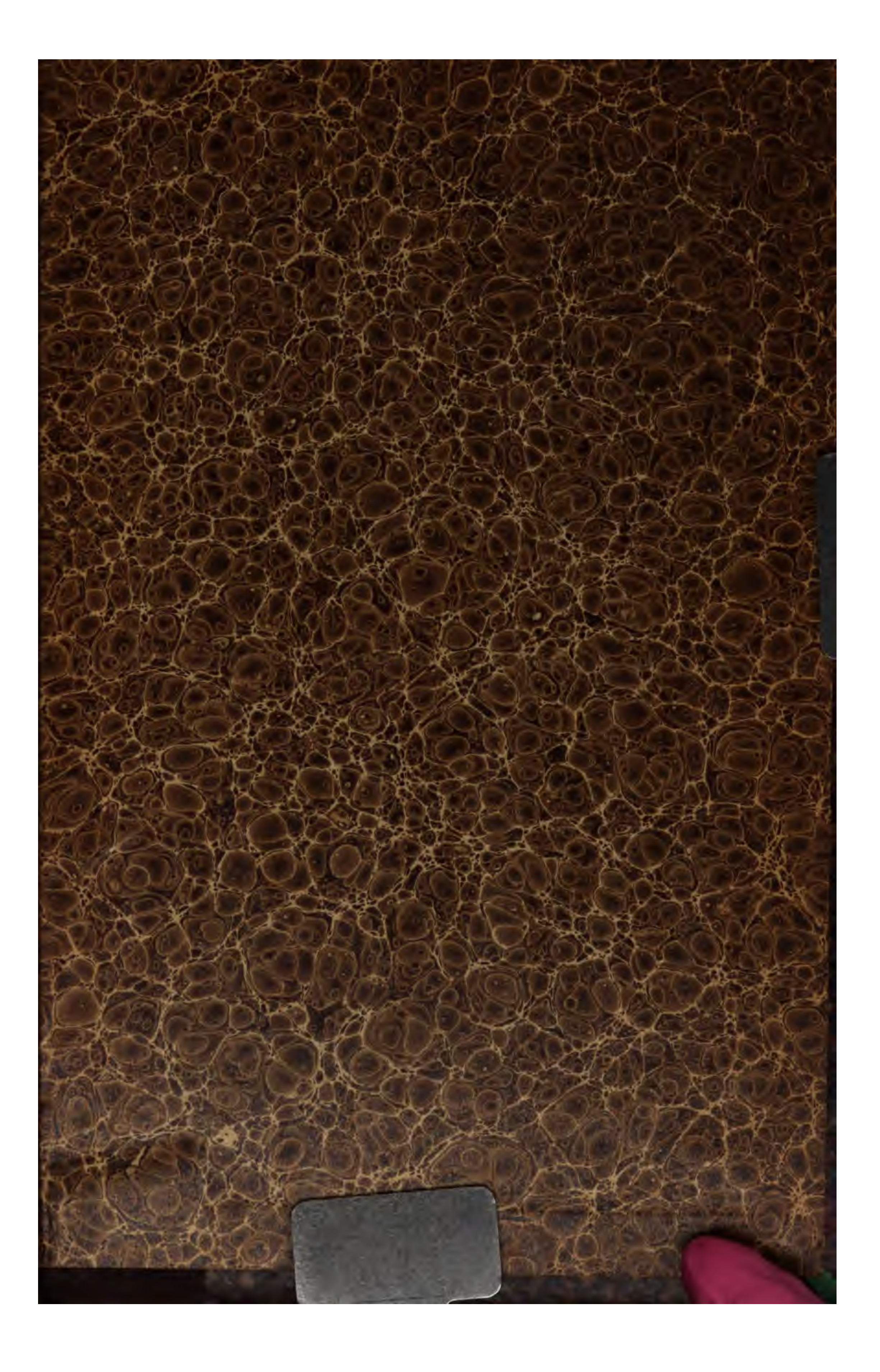
VI

VII

VIII

Nancy, imp. Sordoillet et Fils.






Gx 9.869
La Cyropedie;
Widener Library 005230115
3 2044 085 177 483